

LA
FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE

DE PARIS

SOUVENIR

DU

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

DE SA FONDATION

PARIS
AU SIÈGE DE LA FACULTE

83, BOULEVARD ARAGO, 83

1928

Il a été tiré de cet ouvrage :
70 exemplaires sur papier Impérial Japon, numérotés de

I à LXX

N° ~~LXIII~~

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE DE PARIS

SOUVENIR DU 50^E ANNIVERSAIRE
DE SA FONDATION

A M^r François Vitez
en souvenir de son passage
à la FAC

LA

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE

DE PARIS

SOUVENIR

DU

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

DE SA FONDATION

PARIS

AU SIÈGE DE LA FACULTE

83, BOULEVARD ARAGO, 83

1928

Digitized by the Internet Archive
in 2015




FACULTÉ LIBRE
DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

CORPS PROFESSORAL


en Novembre 1927

M. RAOUL ALLIER, 

Doyen

| | |
|---|---------------------------------|
| M. ANDRÉ JUNDT | Dogme luthérien. |
| M. HENRI MONNIER,  | Dogme réformé. |
| M. RAOUL ALLIER,  | Morale, psychologie religieuse. |
| M. MAURICE GOGUEL | Nouveau Testament. |
| M. JOHN VIÉNOT,  | Histoire ecclésiastique. |
| M. EUG. DE FAYE | Histoire ecclésiastique. |
| M. WILFRED MONOD | Théologie pratique. |

| | |
|-------------------------|-------------------------------|
| M. WAUTIER d'AYGALLIERS | Histoire de la Philosophie. |
| M. PH. DE FÉLICE | Histoire des Religions. |
| M. A. LECERF | Philologie grecque et latine. |

M. AD. LODS, 

Professeur à la Faculté des Lettres
Hébreu et Ancien Testament

M. G. JAULMES, Directeur du Séminaire

La Faculté de Théologie Protestante de Paris a célébré, les 9 et 10 novembre 1927, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Les fêtes ont eu, comme l'a écrit le *Christianisme au XX^e Siecle* « un vif éclat, et l'on peut dire qu'elles ont été dignes de la Faculté et du protestantisme français dont elles ont manifesté la vitalité. Elles ont montré de quelle considération jouissait dans les cercles universitaires de France et de l'étranger, la théologie protestante ; elles ont été l'occasion de nombreuses et précieuses marques de sympathie pour la savante Ecole parisienne ; elles ont permis enfin au public de mieux connaître cette Ecole et d'apprécier les éminents services qu'elle a rendus et rend toujours dans le domaine scientifique, comme aussi pour la préparation des futurs pasteurs des Eglises Réformée et Luthérienne de France. »

Le jubilé proprement dit a été précédé, dans la soirée du 8, par une réception au Séminaire. Les anciens élèves de la Faculté, venus nombreux de bien des coins de France, ont été heureux de se retrouver et d'exprimer leur attachement à leurs maîtres comme à leurs jeunes condisciples. Aux souvenirs du passé se mêlait la gratitude pour la rénovation matérielle de l'ancienne maison. Ils eurent l'occasion de contempler le résultat des efforts de tant d'amis groupés autour de M. Jules Siegfried. Non seulement l'amphithéâtre et les salles de cours ont été remis à neuf, mais le séminaire réservé aux étudiants a pris un aspect qu'on n'avait jamais connu.

M. G. Jaulmes, le directeur du Séminaire, donna une expression à ces sentiments de surprise et de gratitude. Après une méditation de M. Wautier d'Aygalliers, M. Jean Monnier, invité, en sa qualité de témoin des années de début, à rappeler ses souvenirs, répondit à cette invitation en une improvisation à la fois savoureuse et émouvante dans laquelle il rendait un particulier hommage aux ouvriers de la première installation : Frédéric Lichtenberger et Auguste Sabatier.

Le matin de ce jour, dans un geste de gratitude, les anciens étu-

dians de la Faculté présents à Paris, avaient reconstitué l'Association des élèves et anciens élèves de la Faculté de Paris. Cette Association s'est donné pour but d'augmenter les sympathies et les concours nécessaires à la Faculté pour poursuivre et développer son œuvre. Sont invités à en faire partie tous ceux qui ont obtenu un grade théologique délivré par la Faculté ou qui ont passé à cette Faculté au moins un semestre. Elle a pour présidents d'honneur MM. Henri Bach, inspecteur ecclésiastique honoraire, et Emile Morel, président de la Fédération protestante de France. Elle a pour président effectif M. Marcel Cadix, pasteur à Sèvres, et pour secrétaire, M. André Jundt, professeur à la Faculté.

La séance sonnelle du Cinquantenaire a eu lieu le 9, à 3 heures de l'après-midi. Le soir de ce même jour, un service d'actions de grâces a réuni à l'Oratoire une nombreuse assemblée.

SÉANCE SOLENNELLE DU CINQUANTENAIRE

9 NOVEMBRE 1927

L'amphithéâtre de la Faculté était, bien avant l'heure, plus que rempli, et beaucoup d'assistants ont dû se tenir debout dans les salles adjacentes et jusque dans les couloirs. On remarquait dans l'assemblée de nombreux pasteurs des diverses Eglises.

Au premier rang, des places avaient été réservées, par les soins de la Faculté, aux représentants du Conseil Municipal de la Ville de Paris et aux représentants des légations suivantes : Danemark, Finlande, Grèce, Hongrie, Lithuanie, Norvège, Pays-Bas, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie. L'Ephorie de l'Eglise grecque de Paris avait délégué son président, M. Ralli.

A 3 heures précises, le cortège officiel, précédé de l'appariteur de la Faculté, a fait son entrée. C'était un spectacle pittoresque que cette foule de plus de cinquante doyens et professeurs de Facultés, revêtus de leur costume officiel. Les robes jaunes du doyen et des professeurs de la Faculté des Lettres voisinant avec les toges violettes des professeurs de Théologie, les capes écarlates des docteurs étrangers, la fraise du délégué danois, la haute coiffure de l'Archimandrite roumain ; tout cela mêlé aux simples robes noires et aux redingotes des pasteurs de Suisse, de Belgique, de Hongrie et des délégués des Eglises de France, constituait un fond coloré, relevé encore par les décorations de plantes vertes et les faisceaux de drapeaux des seize nationalités représentées.

Avant l'ouverture de la séance officielle, et pour donner son vrai sens à la cérémonie qui allait suivre, le doyen Raoul Allier a prononcé les paroles suivantes :

Pour donner une voix aux sentiments profonds qui, sur le seuil de cette cérémonie, emplissent nos cœurs, nous recourrons d'abord aux hymnes de cette antiquité hébraïque dans laquelle s'enfoncent quelques-unes des racines de notre civilisation :

*Seigneur, tu as été pour nous un refuge,
De génération en génération.*

(Ps. 90 : 1)

*Mon âme, bénis l'Eternel,
Que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom !
Mon âme, bénis l'Eternel
Et n'oublie aucun de ses bienfaits !* (Ps. 103 : 1, 2)

*Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,
Autant sa bonté est grande pour ceux qui le craignent !
Autant l'Orient est éloigné de l'Occident,
Autant il éloigne de nous nos transgressions !
Comme un père a compassion de ses enfants,
L'Eternel a compassion de ceux qui le craignent.* (Ps. 103 : 11, 12)

*Combien j'aime ta loi !
Elle est tout le jour l'objet de ma méditation.
Que mon cri parvienne jusqu'à toi, ô Eternel !
Donne-moi l'intelligence selon ta promesse,* (Ps. 119 : 97, 169)

*Que ton œuvre se manifeste à tes serviteurs,
Et ta gloire sur leurs enfants !
Que la grâce de l'Eternel notre Dieu soit sur nous !
Affermis l'ouvrage de nos mains,
Oui, affermis l'ouvrage de nos mains !* (Ps. 90 : 16, 17)

Nous emprunterons ensuite à l'apôtre Paul ce qui doit être un des mots d'ordre de notre maison :

« Quand je parlerais les langues des hommes et celles des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie, et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science ; quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien.

« L'amour est patient ; l'amour est plein de bonté. L'amour n'est point envieux, il n'est pas présomptueux, il ne s'enfle pas d'orgueil. Il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'aigrit pas, il ne soupçonne point le mal. Il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il met sa joie dans la vérité. Il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout.

« ... Maintenant donc, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour ; mais la plus grande des trois est l'amour. »

(I Corinthiens XIII)

Enfin, en communion avec l'Eglise universelle, comme aussi avec toutes les âmes qui, en dehors des confessions

pârticulières revendiquent, le droit de s'affirmer religieuses, nous dirons la prière que Jésus-Christ a donnée à l'humanité :

Notre Père qui es aux cieux ! Que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne. Que ta volonté soit faite sur la terre commz au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous laisse pas succomber à la tentation, mais délivre-nous du mal. Car c'est à toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire.
Amen.

L'assistance, qui s'était levée spontanément pour l'Oraison dominicale, s'étant rassise, M. Charléty, recteur de l'Université de Paris, a ouvert la séance en lisant la lettre suivante de M. le Ministre de l'Instruction publique :

Monsieur le Doyen,

Vous avez bien voulu me faire part de la célébration du cinquantenaire de la Faculté libre de théologie protestante, les 9 et 10 novembre prochain.

Je sais tout ce que la science doit aux recherches et aux travaux effectués sous la direction des maîtres éminents de cette Faculté à laquelle je suis heureux d'offrir, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, mes vives félicitations et mes vœux de prospérité.

Je me ferai représenter aux fêtes des 9 et 10 novembre par M. Charléty, recteur de l'Université de Paris.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

*Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts*

Signé : HERRIOT

Puis il a donné la parole au doyen Raoul Allier et au professeur John Viénot, dont l'un devait rappeler les origines de la Faculté et l'autre parler du travail accompli pendant les cinquante années écoulées.

Après eux, M. Ferdinand Brunot, doyen de la Faculté des Lettres et membre de l'Institut, se trouvant sur l'estrade aux côtés de M. le doyen Allier, et prié par celui-ci de bien vouloir prendre la parole, a salué la Faculté de Théologie dans les termes qu'on lira plus loin et qui produisirent une profonde impression.

La parole fut ensuite donnée par M. Charléty à M. le Professeur J. Toutain, représentant la section des Sciences religieuses de l'Ecole des Hautes Etudes.

Successivement les doyens des Facultés françaises de Strasbourg et de Montpellier saluèrent la Faculté sœur.

Vint alors le tour des délégués des Facultés et Universités étrangères et des représentants des divers corps ecclésiastiques étrangers. Ils lurent, sur l'invitation de M. Charléty, les adresses dont ils avaient été chargés. Quelques-unes d'entre elles ont été présentées sous une forme esthétique qui en fait de véritables œuvres d'art. Tenant à conserver ces témoignages de précieuse sympathie, nous publions, plus loin, tous ces textes *in extenso*.

Mentionnons cependant ici le geste applaudi de l'Archimandrite Scriban, de Bucarest, qui, après la lecture de son message, et au nom du roi de Roumanie, passa au cou du doyen Allier les insignes de grand officier de l'Ordre de la Couronne.

M. Charléty termina la séance par une allocution chaleureusement applaudie.

Discours de M. le Doyen Raoul ALLIER

Monsieur le Recteur,

Ma première parole doit être pour vous dire combien la Faculté est sensible à l'honneur que vous lui faites en présidant aujourd'hui cette cérémonie. Votre venue nous prouve une sympathie qu'il nous est précieux de rencontrer chez le chef de l'Université de Paris. Mais M. le Ministre de l'Instruction publique, par la délégation qu'il vous a confiée, par le message si cordial qu'il a bien voulu nous adresser et dont nous lui sommes très reconnaissants, a conféré à votre présence une signification profonde. Elle nous montre que les temps ne sont pas tout à fait oubliés où notre Faculté faisait partie des cadres officiels. Elle en a été séparée par les vicissitudes de la politique, et non point parce que l'Université désirait qu'elle en sortît. Au moment où les liens ont été rompus entre nous et notre grande famille de la Sorbonne, celle-ci a tenu à ce que les professeurs qui sortaient de ses rangs fussent nommés professeurs honoraires de l'Université de Paris. Ce titre a toujours été considéré par ceux qui l'avaient reçu comme un grand honneur. Depuis ce jour-là, plus de vingt ans se sont passés. Mais il y a encore, parmi nous, deux survivants de cette époque; ils peuvent l'un et l'autre témoigner que la Faculté, tout en se renouvelant dans son personnel, est restée fidèle à son programme d'autrefois et aux méthodes scientifiques de l'Université. La Faculté est aujourd'hui ce qu'elle était jadis, une maison où, selon les paroles

prononcées par M. le Ministre Georges Leygues, en 1902, « on recherche la vérité affranchie de tout préjugé, de tout parti pris, de toute obscurité ». Et nous espérons bien que, si chacun de nous se trouve à sa place, lorsqu'il est au milieu de ses collègues de la Sorbonne, M. le Recteur de l'Université de Paris veut bien se sentir chez lui quand il nous fait l'honneur de nous visiter, et nous lui disons, en cette heure solennelle, notre reconnaissance.

Mesdames, Messieurs,

Le jubilé que nous célébrons pourrait être appelé le centenaire d'une idée qui a mis une cinquantaine d'années à se réaliser. Pour comprendre l'apparition de cette idée, il faut se souvenir de ce qu'était, il y a exactement cent ans, l'état de l'enseignement supérieur. Celui-ci étouffait, à la lettre, sous les mesures de suspicion et même de répression. L'École normale, supprimée en 1819 comme un foyer de libéralisme politique, venait d'être rétablie en 1825, parce qu'on ne trouvait plus de maîtres pour l'enseignement secondaire, et qu'il fallait bien lui en procurer. Mais l'École était traitée en personne dont on a peur et qu'il faut mater : « Notre directeur, raconte Vacherot qui y entraît cette année-là, était, dit-on, un ancien officier émigré en Espagne, qui menait son collège comme un régiment, à la baguette. Il était si au courant des lettres grecques que, quand nous réclamions des Pindare, il nous demandait quelle œuvre de cet auteur il fallait acheter. » Le mouvement religieux qui avait commencé sous le Consulat déviait vers la politique militante. La loi du sacrilège inquiétait les consciences. La Réforme était tous les jours attaquée par des missionnaires qui ne reculaient pas devant les diffamations et les menaces. A ceux qui auraient été en droit de se plaindre de ces agressions, tout effort de prosélytisme était interdit. Et malgré tout, c'étaient des années fécondes pour le protestantisme français. En 1819, en 1821, en 1822, en 1828, il a fondé successivement la Société Biblique, la Société des Traités religieux, la Société des Missions évangéliques, la Société de l'Instruction primaire, d'autres œuvres encore. Le mouvement du Réveil com-

mençait à s'esquisser. Comment l'idée de créer, dans la capitale même de la France, un centre d'études religieuses n'aurait-elle pas surgi?

Un homme avait commencé, en 1820, à faire connaître à la France le travail de pensée chrétienne qui se faisait à l'étranger. C'était Samuel Vincent, avec sa célèbre publication : *Mélanges de Religion, de Morale et de Critique sacrée*. Il était hanté par la nécessité de renouveler l'enseignement théologique. Pensant à la Faculté de Montauban pour laquelle on redoutait le manque d'élèves, il préconisait un remède héroïque : doubler cette Faculté d'une autre. « Etablissez, disait-il, une Faculté de théologie à Nîmes, au sein d'une population agglomérée de quinze mille protestants, à une lieue de la Vaunage où s'en trouvent un plus grand nombre, au pied des Cévennes industrielles et protestantes; et par ce seul fait vous tiercerez, vous doublerez peut-être le nombre de vos candidats au ministère évangélique. » Quelle belle leçon de confiance donnait cet homme qui, beaucoup plus préoccupé de l'avenir qu'intimidé par le présent, saluait par avance une Faculté qu'on n'a jamais fondée. Et il ajoutait : « J'en voudrais une autre à Paris. » (1)

Ce qui se passait en France autour de nos Eglises éclaira cette parole prophétique de Samuel Vincent. Aux approches de 1830, un esprit de rajeunissement et de progrès se montrait partout; il ne restait pas en dehors de l'Eglise romaine. La question de la liberté de l'enseignement passait au premier plan des préoccupations politiques. Lamennais allait fonder le journal *l'Avenir*, au lendemain de la Révolution de juillet. Le problème religieux s'annonçait comme devant dominer le siècle. Au milieu de tous ces débats, les protestants fondaient le *Semeur*, organisaient la Société Evangélique, créaient, pour défendre la liberté et l'égalité des cultes, la Société des intérêts généraux du protestantisme. L'idée, lancée par Samuel Vincent, d'organiser à Paris une Faculté de Théologie protestante s'imposait aux esprits. Mais, de 1830 à 1832, cinq ministres se succédèrent rapidement à l'Instruction publique. Aucun d'eux n'eut le temps de se pencher sur le problème. Mais voici que Guizot les remplace, le 11 octobre 1832. Il réor-

(1) *Du protestantisme en France*, pages 265, 266, édition de 1860.

ganise tout de suite l'enseignement primaire. Il prépare un projet de loi sur l'enseignement secondaire, et, voulant rajeunir l'enseignement supérieur, il a l'idée de le décentraliser, de créer des Universités en province, de les établir à Strasbourg, à Rennes, à Toulouse et à Montpellier. Il avait rétabli dans l'Institut la section ou, comme on disait alors, la classe des Sciences morales et politiques, fondée en 1795 par la Convention et supprimée en 1803 par le Premier Consul, qui redoutait les idéologues. Il crée enfin la Société de l'Histoire de France.

Or, il est protestant, Nîmois, comme Samuel Vincent; il a été son condisciple à Genève. Faut-il s'étonner si, au commencement de l'année scolaire 1834-35, il constitue au ministère une Commission pour fortifier les Facultés de théologie protestante? Cette Commission commença ses travaux le 20 octobre 1834 et aboutit aux conclusions suivantes: 1° Fondation d'une Faculté nouvelle à Paris; 2° Fondation d'un séminaire; 3° Création de chaires plus nombreuses dans les Facultés de Strasbourg et de Montauban.

Il semble bien que Guizot ait espéré, un moment, de pouvoir fonder la Faculté nouvelle dans le courant de 1835. Il en inscrivit le crédit dans le budget de l'Instruction publique, et le rapporteur de ce budget, M. Dubois, déposait un rapport favorable. « Il y va, disait-il, de l'intérêt de la France, des Eglises, de la religion. Je suis honteux — et pour comprendre la gravité de ces paroles, il faut se souvenir que Dubois était universitaire et devait un jour être mis à la tête de l'Ecole normale supérieure — je suis honteux de l'abaissement de nos Ecoles en voyant ce qu'est devenu l'enseignement du dogme, de la discipline, de l'histoire du christianisme. La réunion des deux enseignements calviniste et luthérien par la création d'une Faculté mixte à Paris comblerait cette lacune et couronnerait les institutions protestantes du pays. »

Sur ces entrefaites, en février 1836, le Comte Pellet de la Lozère avait succédé à Guizot au ministère de l'Instruction publique. Il fit sien le projet de son prédécesseur et le défendit. L'atmosphère générale était de plus en plus favorable à la création projetée. Nombre de brochures la recommandaient. Beaucoup de protestants voyaient dans la Faculté que l'on appelait à naître l'établissement qui représenterait le mieux, dans la capitale, leur esprit et leurs prin-

cipes, qui finirait par les faire rayonner dans l'Université et, de là, sur le pays tout entier. Les conférences pastorales, depuis 1831 s'occupaient toutes de ce projet. Souvent à l'unanimité, et toujours à une grosse majorité, elles se prononçaient en sa faveur. Des pétitions arrivaient à la Chambre des députés. Le 21 avril 1838, un rapport fut déposé sur ces pétitions; et le rapporteur, après avoir fait allusion à des améliorations notables introduites à Montauban, concluait ainsi : « La Commission voit, dans l'établissement d'une Faculté mixte à Paris, une mesure d'une utilité incontestable... Elle pense qu'il est temps de songer sérieusement à satisfaire un vœu fondé sur des besoins réels et si souvent révélés. » A la suite de ce rapport, une discussion publique eut lieu. M. de Salvandy prononça des paroles favorables, et Dubois intervint de nouveau avec vigueur. Relisons un fragment de son discours : « Je suis tout à fait désintéressé dans la question; je n'appartiens pas à la religion protestante; c'est comme membre de l'Université, comme Français, que je suis humilié de l'état où est réduit l'enseignement religieux dans mon pays; et quand je ne puis pas jeter les yeux sur la plus petite ville d'Allemagne sans y rencontrer des écoles qui manquent à la France; quand je ne trouve pas une seule chaire qui apprenne aux jeunes Français l'histoire de la religion chrétienne à laquelle ils doivent la civilisation dont nous jouissons, alors je réclame, non pas comme protestant, mais comme philosophe et comme partisan du développement des saines idées religieuses... Contrôlez les opinions par des chaires rivales; voilà ce qui élèvera la pensée et éclairera la foi, non pas seulement des pasteurs, mais, ce qui ne sera pas moins utile, selon moi, de tous les protestants et des catholiques eux-mêmes; car la lumière qui descendra du haut des chaires protestantes se répandra sur toute la jeunesse des écoles. Il est impossible qu'une noble et pure émulation ne s'empare pas de la Faculté catholique de Paris. »

On peut se demander pourquoi un projet qui se présentait dans de telles conditions n'a pas été réalisé dès cette époque. Il semble bien qu'une double opposition l'ait fait échouer. Dubois et d'autres avaient eu tort de parler avec trop de force de l'impulsion que la nouvelle Faculté protestante risquerait de donner à la Faculté catholique. Celle-ci n'avait pas l'investiture canonique, et certains, poussés par

un scrupule que nous n'avons pas à juger, travaillèrent à miner le projet qu'ils jugeaient dangereux. D'autre part, les protestants se divisaient de plus en plus sur le terrain ecclésiastique. Il y en eut pour solidariser deux questions : celle de la création nouvelle et celle du maintien de Montauban. Au fond, elles étaient très distinctes, comme l'avenir devait le montrer. En les confondant, on n'aboutit qu'à donner un nouvel élément à nos querelles ecclésiastiques. Ces querelles produisirent leur effet ordinaire de paralysie. Il est peut-être d'autres choses qu'elles ont empêchées au cours du XIX^e siècle. Mais ceci est une autre histoire. Ce qui ressort avec éclat de ce que je viens de raconter, c'est que la création de la Faculté de Paris n'a pas été uniquement, comme on le croit trop souvent, une mesure de pis-aller, adoptée après un désastre national. Elle a été appelée depuis le commencement du XIX^e siècle par tous les esprits que préoccupait la situation spirituelle de la France et qui sentaient la nécessité d'assurer au protestantisme, en pleine capitale, un centre de rayonnement.

Il a fallu les malheurs de l'Année terrible pour que pût se réaliser enfin le vœu de Samuel Vincent et de Guizot. Se représente-t-on avec précision ce qu'a été la situation des professeurs de Strasbourg à partir d'octobre 1870? J'ai sous les yeux le journal intime que Frédéric Lichtenberger avait rédigé en pensant à ses enfants et petits-enfants. Vous me permettrez d'en détacher quelques fragments : « Je ne puis songer un instant à rester pour enseigner en allemand la morale, pactiser avec un gouvernement qui l'a si fortement violée et faire porter le casque à mes fils. Heureusement une solution provisoire s'impose. La Faculté de théologie a décidé de reprendre les cours le 21 novembre et je n'hésite pas à me joindre à ceux de mes collègues, très Français de cœur, qui se refusent à abandonner nos étudiants, préférant subir la situation délicate et un peu équivoque qui nous est faite... La reconnaissance de nos élèves est notre récompense. » Lichtenberger rêvait dès lors le transfert de la Faculté à Paris. Sitôt après la Commune, il fit le voyage de Versailles, vit les membres du Gouvernement, plaida la cause qui lui tenait tant à cœur. Mais il s'obstinait encore à rester à Strasbourg où la vie devenait de plus en plus pénible. « Des patriotes, écrit-il alors dans son journal, accusés de faire de la propagande pour la France, sont expulsés; le

même sort me menace. » Lichtenberger ne reculait d'ailleurs devant aucun acte de courage, quelque compromettant qu'il pût être. Les vainqueurs répétant tous les jours aux vaincus qu'ils étaient heureux d'être annexés, il prononça, devant un auditoire frémissant, un sermon dans lequel il avait mis toutes les souffrances de l'Alsace en deuil. Le Procureur impérial voulut transformer ce sermon en délit et consulta sur ce point le président du Consistoire, M. Maeder. Celui-ci déclara qu'il n'y voyait que le « délit d'excitation à la tristesse ». Je reprends le journal de Lichtenberger : « Le Staathalter, M. de Moeller, fait venir notre doyen pour lui soumettre le cas. Il ne consent à tolérer ma présence que sur l'assurance formelle que j'opterai pour la France et que je quitterai la Province dans le délai légal. Nous continuons à faire nos cours... Le gouverneur, M. de Bismarck-Bohlen, en casque et en manteau militaire, assiste à la soutenance de M. Jundt, sur Maître Eckhart. Je parviens à empêcher les étudiants de se livrer à une manifestation inopportune; mais je pousse la malice jusqu'à glisser, à propos des textes traduits par l'auteur, un éloge inattendu de la langue française. » Mais il faut quitter Strasbourg. Lichtenberger termine ses cours à la Faculté et fait ses adieux aux étudiants le 16 mars 1872. La nouvelle Université est bruyamment inaugurée le 16 mai.

Le professeur strasbourgeois retrouve à Paris, désorienté comme lui, le jeune Cévenol qui avait été son collègue et qui, comme lui, s'était obstiné à rester à Strasbourg jusqu'au moment où les vainqueurs l'expulseraient. J'ai nommé Auguste Sabatier. Lui aussi ne vivait que pour la réalisation du rêve qu'il poursuivait avec Lichtenberger. Avec quelques amis, parmi lesquels Edmond de Pressensé et Eugène Bersier, ils fondèrent, à l'exemple de l'Ecole libre des Sciences politiques que Boutmy venait d'ouvrir, une Ecole libre des Sciences religieuses. Mais ce qu'ils voulaient, c'était la création d'une Faculté parisienne.

Sabatier a raconté plus tard comment la question se présentait. « Chaque année, dit-il, l'Assemblée nationale votait un crédit de 30 à 40.000 francs affecté au transfert de la Faculté de Strasbourg et à son installation à Paris. Chaque année, ce crédit restait sans emploi. Moins bien disposés pour les protestants que ceux de M. Thiers, les ministres du Maréchal de Mac-Mahon essayèrent de lasser notre patience.

Nous désespérions souvent, en effet; et s'il ne s'était agi que d'une question d'intérêts, nous aurions abandonné une entreprise qui paraissait une chimère fuyante. Mais il s'agissait d'un devoir, d'une responsabilité morale très lourde de M. Lichtenberger à l'égard de l'Eglise luthérienne dont les débris tentaient de se réunir, et du professeur réformé à l'égard de l'Eglise réformée qui, plus tard, après ces jours de crise, pourrait lui demander compte du dépôt dont les circonstances l'avaient fait le gardien. »

A leurs côtés, et avec eux, la Commission synodale luthérienne poursuivait activement les mêmes démarches. Et il n'est que juste de noter ce qu'on lui doit dans la fondation de notre Faculté. Je tiens à redire ici avec reconnaissance les noms des trois présidents successifs de cette Commission : MM. Noblot, Léon de Bussière, Bartholdi, et à mettre à leur côté celui qui, en sa qualité de secrétaire, fut la cheville ouvrière de la Commission, M. William Jackson.

Le secours vint d'un côté où l'on ne songeait guère à le chercher. Une démarche, faite à la fin de 1876 par les deux anciens professeurs de Strasbourg, fut décisive. Voici ce que raconte Sabatier : « Gambetta avait été nommé président de la Commission du budget pour l'année parlementaire 1877. Nous n'avions jusqu'alors vu que les ministres de l'Instruction publique. Nous résolûmes de faire une démarche auprès de la Commission du budget en soumettant la question à son président. Gambetta nous reçut un dimanche matin et, avec sa rondeur familière, nous demanda ce qui nous amenait. Notre discours fut bref, car nous ne venions pas en sollicitateurs, ni avec l'espérance de voir notre dessein réussir. Nous voulions plutôt être éclairés, savoir ce que nous devons faire et retrouver notre liberté. « Monsieur le Président, nous ne venons pas demander votre concours « pour une œuvre à laquelle vous avez le droit de ne pas « vous intéresser; nous sommes las d'attendre et nous « venons dire simplement ceci à la Commission du budget « et à son président : le Parlement vote chaque année une « somme pour transférer à Paris la Faculté de Strasbourg; « cette somme n'est jamais employée. Cela n'est pas d'une « bonne administration. Faites supprimer le crédit si vous « le jugez inutile ou obtenez que le Gouvernement en fasse « l'emploi auquel il est destiné ». Gambetta ne nous répondit qu'une phrase : « Soyez tranquilles, nous dit-il, je vous



Séance solennelle du Cinquantenaire

M. le Doyen R. ALLIER prononce son discours

« donne ma parole que, si le crédit est voté cette année, il « sera employé avant la fin de l'exercice. »

J'ai retrouvé, dans le journal de Lichtenberger, quelques détails complémentaires sur cette entrevue. « Gambetta, écrit-il, écouta avec une grande attention et en un instant il fut au courant de l'affaire : « De l'Alsace, dit-il, il « faut conserver tous les morceaux ». Il se montra très frappé de la nécessité d'assurer au clergé protestant une large culture universitaire. »

La promesse de Gambetta fut tenue. Le 27 mars 1877, le ministre de l'Instruction publique, M. William Waddington, signa le décret créant la Faculté. Les cours de celle-ci s'ouvrirent sans retard, le 1^{er} juin, au fond d'une rue déserte du quartier latin, dans le bâtiment abandonné du Collège Rollin. Mais le vrai commencement de l'activité de la Faculté eut lieu en novembre 1877, il y a exactement cinquante ans. Deux ans après, le 7 novembre 1879, la Faculté était installée dans les bâtiments qu'elle occupe aujourd'hui.

Ce qu'elle est devenue depuis sa naissance, un de nos collègues, qui a eu le privilège d'assister, avant même d'être étudiant, à la séance du 1^{er} juin 1877 et, ensuite, comme étudiant, à celle du 7 novembre 1879, va vous le raconter. Il a été mêlé à toute l'histoire de notre maison. Son récit sera la déposition d'un témoin. Je ne veux relever que deux détails de cette histoire.

La loi du 9 décembre 1905 a fait perdre à notre Faculté son caractère officiel. Depuis ce jour-là, notre existence matérielle est assurée par des contributions volontaires. La personne morale qui réunit ces contributions s'appelle l'Association pour le maintien et l'entretien de la Faculté de Théologie protestante de Paris. Elle poursuit ce qu'avait commencé, avant même le vote de la loi de Séparation, une société dont mon collègue, M. Viénot, avait eu l'idée, « Les Amis de la Faculté de Paris ». Ce groupement devait procurer ce qui manquait à notre Faculté, alors qu'elle appartenait à l'Université de Paris. Il fut l'organisme tout prêt, quand il s'agit pour nous de vivre en pleine indépendance et sans les subsides officiels. Au moment de la Séparation, il avait déjà réuni une quarantaine de mille francs, et, quand elle ne figura plus au budget de l'Etat, la Faculté put reprendre le mot historique et dire : « La séance continue ». L' « Association pour l'entretien de la Faculté de Paris » a

pris vaillamment la succession de ce premier groupement. C'est elle qui, par les cotisations de ses membres, par les dons qu'elle reçoit, pourvoit aux dépenses de la Faculté. C'est à elle que le protestantisme français doit la conservation de notre établissement.

Mais si la Faculté est entretenue par cette Association, elle n'est pas, au point de vue scientifique et spirituel, entre ses mains. Certes, nous n'aurons jamais pour elle trop de respect et de reconnaissance. Les hommes qui composent son comité nous ont toujours marqué une confiance qui nous touche profondément. Ils n'ont jamais essayé d'empiéter sur les droits et les responsabilités de l'enseignement. Mais des précautions étaient à prendre. La cordialité de nos rapports avec le Comité de l'Association les a rendues faciles. Il a été décidé que le corps qui recherche les fonds pour l'existence matérielle n'est pas celui qui doit intervenir, quand il s'agit des intérêts proprement religieux et intellectuels de la Faculté, par exemple, lorsqu'il y a lieu de nommer un professeur. Ici, il faut que la parole soit à des représentants autorisés des Eglises, et non pas seulement à des hommes de bonne volonté rassemblés par cooptation et qui n'auraient vraiment aucun mandat de personne. Quand il s'agit d'une chaire luthérienne, la nomination incombe à la Commission exécutive du synode général de l'Eglise évangélique luthérienne qui délibère en commun avec les professeurs luthériens de la Faculté. Quand il s'agit de professeurs réformés, nous nous tournons vers le conseil académique réformé qui a été institué en 1909 auprès de notre Faculté. Actuellement ce conseil est composé : 1° Des professeurs réformés de la Faculté; 2° du Président de l'Association pour le maintien de la Faculté; 3° de onze membres élus par les conseils presbytéraux des Associations culturelles réformées; 4° de cinq membres choisis au cours d'une délibération en commun par les élus des conseils presbytéraux et les professeurs réformés de la Faculté. Les onze membres élus par les conseils presbytéraux représentent directement et vraiment les Eglises. Les membres choisis en commun par ces représentants des Eglises et les professeurs de la Faculté représentent les grands intérêts scientifiques ou religieux du protestantisme français. Ainsi se trouve conciliée, avec la nécessité de subvenir aux besoins matériels de notre maison, la nécessité non moins grande de sauvegarder, dans

un établissement de ce genre, la liberté de la vie spirituelle.

Le deuxième trait que je dois relever est la création de liens nouveaux entre notre Faculté et les Eglises de l'Etranger. De tout temps il y a eu chez nous, chaque année, des jeunes gens venus de pays amis et qu'attirait la réputation de tel ou tel professeur. Mais il n'y avait pas là d'institution organisée. Au lendemain de la grande tourmente, des faits nouveaux se sont produits. Dans les Eglises orthodoxes d'Orient, des sympathies particulières se sont manifestées pour la France protestante. C'est l'Eglise autocéphale de Roumanie qui a donné l'exemple. Les autorités religieuses de ce pays ont noué des relations particulièrement intimes avec la France que, dans des documents émouvants, elles appellent leur seconde Patrie. Le prélat éminent qu'elles ont à leur tête, et qui a été promu dans ces dernières années à la dignité de Patriarche, nous marque une confiance paternelle qui nous émeut. Nous avons été amenés, d'autre part, à négocier, avec la haute approbation du Patriarche œcuménique, et d'accord avec sa Grandeur le Métropolitite de Grèce, un accord qui créera des relations particulièrement fraternelles entre notre Faculté et celle d'Athènes. La Tchécoslovaquie, elle aussi, entend que l'amitié qui, depuis si longtemps, l'unit à notre nation, se manifeste aussi sur le terrain religieux. Et ce ne sont pas seulement les Eglises protestantes qui nous envoient des étudiants de Prague ou de Bratislava. L'Eglise nationale Tchèque, qui, sans devenir officiellement protestante, veut faire revivre le hussitisme, a envoyé un de ses futurs évêques compléter ses études à Paris et y soutenir une thèse de doctorat. Au cours de l'année dernière, des rapports cordiaux et étroits ont été établis entre notre Faculté et les Réformés soit de la Transylvanie roumaine, soit de la Hongrie proprement dite. Et comme, à côté de ces étudiants, choisis et envoyés par les autorités ecclésiastiques et universitaires dont ils dépendent, prennent place des jeunes gens venant, en nombre variable, des pays les plus divers, Suisse, Hollande, Suède, Norvège, Danemark, Pologne, Ecosse, Etats-Unis et même Japon, on ne s'étonnera pas que le nombre de nos étudiants étrangers soit relativement considérable. Il a été de 41 dans la dernière année scolaire.

Les conséquences de ces faits commencent à se marquer. En Roumanie, deux directeurs, nommés récemment dans

dés séminaires orthodoxes, et un professeur, appelé à la Faculté de Bucarest, ont étudié à Paris. C'est enfin un Tchèque, ancien élève de notre Faculté, qui vient d'être nommé à la Faculté de Kaunas fondée ces derniers mois en Lithuanie.

Mais si la Faculté peut être justement fière de la façon dont elle représente la France à l'étranger, elle se sent autorisée à voir dans la présence de ces jeunes gens, accourus de tous les points de l'horizon spirituel, une façon de travailler à sa place, sans s'en faire accroire, mais avec ferveur et persévérance, à la réalisation du rêve qui hante la chrétienté et qui a rassemblé les représentants de tant d'Eglises, différentes et pourtant sœurs, à Stockholm et à Lausanne.

Nous ne travaillons pas, chez nous, à reconstruire artificiellement l'unité de l'Eglise. Mais nous nous entraînons tous à respecter les traditions que chacun de nous représente et dont il tient le meilleur de son être. Nous nous appliquons à percevoir, sous les différences qui pourraient nous diviser, la foi commune dont les uns et les autres nous vivons. Nous nous efforçons de réchauffer, dans un vrai contact spirituel, les ambitions que nous avons tous pour le Christ. Nous voulons, en comprenant toujours mieux ce qu'implique le respect des consciences et en essayant de pratiquer entre nous une fraternité active, préparer, pour notre part, les temps nouveaux que la chrétienté tout entière appelle. Ne croyez-vous pas, Messieurs les délégués de tant de Facultés et d'Eglises étrangères, que, par votre présence à cette cérémonie, vous êtes venus, vous aussi, collaborer à cette œuvre qui ne fait que de commencer et qui sera, nous voulons l'espérer, celle du xx^e siècle? C'est ainsi que, sans exagérer ridiculement les choses, une cérémonie particulière peut jouer son rôle modeste, mais réel, dans un grand mouvement mondial. Vous contribuez, Messieurs, à donner à celle d'aujourd'hui cette signification. Nous vous en remercions, de toute notre amitié et avec émotion.

Discours de M. le Professeur John VIÉNOT

Monsieur le Recteur,
Monsieur le Doyen, Messieurs les Délégués étrangers,
Mesdames, Messieurs,

La Faculté a pensé qu'il était bon, en ce jour, qu'un professeur qui a vécu les premières heures de notre Ecole, et qui n'a cessé depuis lors d'être en contact avec elle, évoquât ici des souvenirs où nous pourrions trouver tous de la joie, des encouragements et des leçons.

Je vous prie d'avance de m'excuser si la nature même de mon sujet me contraint à employer cette forme personnelle que Pascal déclarait haïssable. Ce sera le « j'ai vu » du témoin, d'un témoin à qui l'histoire et l'expérience ont dû apprendre depuis longtemps la simplicité et la modestie.

Il y a donc cinquante ans environ que, dans la petite chambre que j'occupais dans la maison voisine, je lisais la parole d'un grand orateur catholique : « De mon lit funèbre je touche mon berceau ». Et je me disais : « Quelle exagération... Il y a loin du berceau à la tombe ».

C'est pourtant l'orateur qui avait raison. Il y a cinquante ans, j'assistais à l'ouverture de la Faculté, 42, rue Lhomond — et c'était hier. Il me le semble du moins. Il y avait alors 13 étudiants. Tout était modeste et pauvre. Je revois la scène : une salle, grande comme la moitié de celle-ci, une table, les quelques professeurs déjà nommés tout autour, et, dans le public, pas très nombreux forcément, des laïques intéressés à ce que Paris ait enfin son Ecole de Théologie

protestante, quelques pasteurs, et, parmi eux, je revois, tout jeune encore, M. le pasteur B. Couve (1).

En novembre 1879, le gouvernement de la République nous installa dans ces bâtiments. Jules Ferry, qui avait le courage de ses opinions, avait tenu à présider la cérémonie. Il était accompagné de son chef de cabinet, M. Alfred Rambaud, le futur professeur à la Sorbonne et ministre de l'Instruction publique, avec lequel je devais plus tard entretenir des relations cordiales quand il fut devenu sénateur du Doubs.

Le Ministre se leva et prononça un discours dont je me fais un devoir de rappeler ici quelques paroles, parce qu'elles ont préservé longtemps cette Faculté des attaques politiques du dehors : « En venant remettre au nom de l'Université à la Faculté de Théologie protestante l'édifice nouveau que la République a élevé pour elle, je ne puis oublier d'où elle vient, et par quels liens étroits son histoire se rattache à celle de nos désastres et de notre relèvement. La tempête de 1870 vous avait déracinés; vous êtes une épave du grand naufrage, et, par cela même, vous êtes d'autant plus chers à notre patriotisme. La République, et, ne l'oubliez pas, la République libérale, vous a recueillis, reconstitués, appelés dans ce grand foyer d'esprit scientifique... Vous êtes une Faculté mixte, ce qui veut dire que l'on respire ici un esprit de large libéralisme et de saine tolérance, qu'à cette porte s'arrête cet esprit sectaire, cet esprit exclusif et jaloux, qui est le rapetissement, et, si j'ose dire, le rachitisme de l'esprit religieux et la caricature de l'Évangile. » Il terminait en disant : « Nous vous saluons comme une puissance amie, comme un allié nécessaire, qui ne fera défaut ni à la République, ni à la liberté... Vous pouvez compter sur nous, comme nous comptons sur vous, assurés que vous êtes, Messieurs, de trouver auprès de nous, en tous temps, non seulement justice, mais profonde sympathie (2). »

Quand les applaudissements qui saluèrent ces paroles furent apaisés, le ministre écouta, d'une attention visible, le rapport du doyen, la belle leçon d'ouverture du professeur

(1) Depuis notre jubilé, M. le pasteur Benjamin Couve est décédé. La Faculté n'oublie pas qu'il a présidé, pendant bien des années, pour les Eglises réformées évangéliques, la commission de patronage de ses étudiants.

(2) Séance de rentrée, 1879.

Ariste Viguié. Ici se place un incident qui fit sur nous une vive impression. Sa leçon terminée, Viguié, simplement et gravement, ajouta : « Et, comme selon notre tradition protestante et nos profondes convictions, nous sommes pénétrés de cette foi que toutes choses sont entre les mains de Dieu et qu'à Lui doivent être rapportées toutes les bénédictions, laissez-nous nous approprier les belles paroles de Théodore de Bèze à une auguste assemblée : « Puisque l'issue de toutes les entreprises, grandes et petites, dépend de l'assistance et faveur de notre Dieu, nous espérons que vous ne trouverez ni mauvais, ni étrange, si nous évoquons le nom d'icelui par nos supplications. » « Associez-vous donc, Messieurs et frères, à nos sentiments de gratitude et de piété, joignez-vous à notre prière, et tous ensemble levons-nous pour invoquer le nom de Dieu. »

L'assemblée se leva d'un même mouvement. Le ministre, un moment surpris, se leva avec tous, et écouta respectueusement la prière sortie du cœur de l'éloquent professeur.

L'assemblée se sépara joyeuse et émue et, peu après, j'entendais dans la cour Edmond de Pressensé dire, dans un groupe : « Ah! Viguié a été très bien, c'est lui qui a donné la note religieuse. »

Dès le lendemain, nous étions au contact de nos maîtres. Laissez-moi vous traduire l'impression qu'ils m'ont laissée.

Le Doyen était Frédéric Lichtenberger. Extérieurement, il paraissait assez froid, et j'avoue qu'il nous faisait un peu peur. Mais ceux qui le voyaient dans l'intimité vantaient son obligeance et sa bonté. C'était, de plus, un excellent administrateur. Travailleur acharné, il nous a doté de cette *Encyclopédie des Sciences religieuses* devenue l'auxiliaire indispensable du protestant cultivé. Ses cours nous instruisaient beaucoup. C'était à ses efforts énergiques et inlassables, combinés avec ceux d'A. Sabatier, que l'on devait certainement l'ouverture de la Faculté parisienne.

Auguste Sabatier, par la nature même de son enseignement dogmatique, attirait d'abord notre attention. Il était né professeur. Il savait nous intéresser autant à l'exégèse de Marc qu'à l'exposé critique du dogme réformé. Trois choses nous captivaient : sa piété, sa liberté d'esprit, et son talent d'exposition. On sentait qu'il ne répétait pas, ou ne défendait pas des formules apprises, mais qu'il exposait franchement des convictions nées de ses réflexions, de ses douleurs,

et de ses combats. Sans chercher l'éloquence, il y atteignait sans effort, tant il était enthousiaste des choses de l'âme et de la pensée. Un étudiant du dehors, Léon Marillier, nous disait un jour : « Je vous affirme qu'à l'heure actuelle, je ne connais personne qui enseigne en Sorbonne avec cette méthode et cette maîtrise ». Tranchons le mot : il fut et reste la gloire de notre Faculté.

Je n'ai pas eu à suivre les cours de M. Albert Matter, qui devait bientôt d'ailleurs donner sa démission. Sabatier lui-même l'a appelé « un théologien distingué ». Nous le respections beaucoup et rien n'était plus agréable que ses réceptions. Entré dans une retraite volontairement prématurée, il ne cessa de s'intéresser à la Faculté dont il fut jusqu'à la fin de sa vie un appui réfléchi et puissant. Nous devons cet hommage au président du *Comité des Bourses* institué, dès 1883, lorsque la Chambre nous priva de ce concours.

Il fut remplacé par le professeur Eugène Ménégoz, dont le petit livre intitulé : « *Réflexions sur l'Évangile du Salut* » nous avait passionnés avant notre entrée à la Faculté. Malgré l'accent du terroir alsacien qu'il conserva toute sa vie, Eugène Ménégoz était un excellent *docens*. Il était informé, net, précis. Il savait épargner les longueurs et renfermer en quelques pages le résultat de longues études et de profondes réflexions. A côté de celle de Sabatier, son influence était réelle. Elle se prolonge dans ses écrits.

Avec Edmond Stapfer, nous entrions dans l'étude directe du Nouveau Testament. Il connaissait admirablement sa matière. Exact et consciencieux, il nous paraissait un peu réservé parce qu'il était, au fond, un timide. J'avoue ne l'avoir compris tout à fait que lorsque je fus devenu son collègue et son collaborateur, comme secrétaire de la Faculté. C'est alors que je connus son exquise bonté, sa distinction spirituelle, sa simplicité si distinguée, sa foi libre et profonde. C'est avec une douce émotion que je me reporte à notre dernière conversation. Je l'accompagnais comme d'habitude à la bouche du métro Denfert. Tout à coup, il conclut notre conversation en disant : « C'est curieux... Nous sommes toujours d'accord tous les deux » et, me serrant le bras : « C'est vrai, que nous sommes toujours d'accord. » C'est que l'accord était facile avec un homme à la fois si éminent, si droit et si bon.



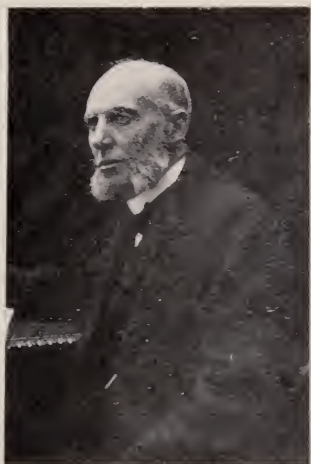
Doyen LICHTENBERGER
(1832-1899)



Doyen SABATIER
(1839-1901)



Doyen MÉNÉGOZ
(1838-1921)



Doyen STAPPER
(1844-1908)



Doyen VAUCHER
(1847-1920)



Doyen Raoul ALLIER
(1862-19..)



M. Philippe Berger nous initiait aux mystères de l'hébreu. Collaborateur de Renan dans le grand œuvre du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, le futur sénateur et professeur au Collège de France était un épigraphiste remarquable. Il s'arrêtait volontiers à ces questions, et nous parlait avec un plaisir évident de la stèle de Mésa; il nous en montrait les estampages et nous mettait en garde contre les supercheries dont l'illustre Mommsen avait été victime avec les fausses poteries moabites qu'il avait payées 60.000 fr. Sa méthode était bonne, et contribuait à nous former l'esprit.

L'excellent homme qu'était M. Gaston Bonet-Maury nous introduisait dans l'*Histoire de l'Eglise*. Il avait une vaste instruction, aimait et possédait les langues les plus diverses. C'était un érudit et un curieux, qui sut tirer de son enseignement de nombreuses et intéressantes publications qui lui ouvrirent les portes de l'Institut en qualité de membre correspondant. Il était aussi d'une infinie complaisance pour les étudiants. Il trouvait son plaisir à rendre service sans se dérober jamais. Ses anciens élèves lui gardent un reconnaissant souvenir.

Ariste Viguié, professeur de théologie pratique, était appelé couramment « l'éloquent pasteur de Nîmes », et il méritait l'adjectif. Il personnifiait l'éloquence, disait F. Lichtenberger. Nous trouvions plaisir à aller l'entendre à l'Oratoire, ou à la salle Saint-André. Son visage respirait la bienveillance et un méridional comme lui ne manque jamais d'esprit. Nous le retrouvions avec profit à la Faculté, où il savait donner, pour la prédication, des conseils inspirés par l'expérience et le travail. Il était monté trop tard dans une chaire professorale pour donner sur ce terrain tout ce que sa jeunesse avait promis. Mais son collègue Decoppet a usé d'un mot juste quand il regretta, lors de ses obsèques, la disparition d'« une des illustrations de la chaire protestante ».

C'est avec joie que quelques-uns d'entre nous nous avons retrouvé à la Faculté un professeur qu'ils avaient apprécié ailleurs, Louis Massebieau. Il faisait avec nous l'étude des Pères latins et grecs et il le faisait avec une conscience et une méthode qui firent sur nous la plus vive impression. Toutes les fois où j'ai vérifié un texte ou une date, il m'arrive encore de songer aux indignations de mon

vieux maître devant une affirmation non contrôlée, devant une source non vérifiée. Il avait de saintes colères contre tout ce qui s'affirmait sans appui. Arrêté par la maladie, il n'a pu réaliser tout son destin, mais ses élèves témoignent encore en sa faveur.

Jean Réville qui lui succéda et qui le remplaça dignement nous fut enlevé par le Collège de France; mais c'est à la Faculté qu'il avait produit ses œuvres magistrales, notamment sur l'épiscopat, qui n'ont encore été dépassées nulle part.

Nous faisons de la philosophie avec Maurice Vernes. Il avait la parole extrêmement facile, l'esprit éveillé et un ardent zèle scientifique. Mais il nous quitta bientôt pour aller exercer, soit à l'École des Hautes Etudes, à la Sorbonne, soit dans la direction de la *Revue de l'Histoire des Religions*, ses brillantes qualités. La fin de sa vie le rapprocha de nous, et j'ai de lui une lettre de complète adhésion à des idées religieuses qu'il m'avait entendu exprimer.

Le professeur Edouard Vaucher avait en dogmatique des idées d'autrefois; et cependant il n'avait pas tardé à se sentir à l'aise dans un milieu où chacun, en revendiquant sa liberté propre, savait respecter la liberté des autres. Il a pu se sentir parfois scientifiquement isolé, pratiquement il n'était séparé de personne, car nous l'aimions tous. Je n'ai jamais vu personne aussi carré dans ses opinions ni aussi large et tolérant à l'égard de ceux qui ne les partageaient point. A côté de lui, nous étions tous des hérétiques, ou à peu près, et cependant la Faculté n'avait pas de meilleur, ni de plus généreux ami. Il a été parmi nous un modèle de conscience et de largeur. Aussi fut-ce avec joie que nous en fîmes notre doyen, après la mort du doyen Stapfer.

Parler de la Faculté d'il y a cinquante ans sans mentionner Samuel Berger, ce serait un non-sens. Il en était un rouage essentiel comme secrétaire et bibliothécaire. Il le fut ensuite comme maître de conférences d'histoire, après la mort du savant et regretté professeur Jundt, enlevé à la tâche en 1890. Grand travailleur, grand érudit, Samuel Berger a lié son nom pour toujours à *l'Histoire de la Bible latine*. Mais n'oublions pas la formation de notre bibliothèque, et son rôle de secrétaire soucieux de la bonne tenue de la Faculté. Il n'aimait pas le laisser-aller d'aucune sorte

et ses protestations contre lui retentissaient souvent dans nos couloirs.

Et notre appariteur, M. Dupas, « le père Dupas », auteur d'une multitude de coupe-papiers dont il gratifiait ses favoris... Nous l'aurions regretté plus encore, s'il n'avait eu pour successeur M. Temporal aîné, le premier des Temporal, que la Sorbonne nous prit en 1905, et qui méritait en tous points cette promotion. Son neveu, notre appariteur actuel, aura son agréable chapitre dans nos annales, mais il est trop tôt pour le rédiger.

Une Faculté est ouverte et travaille pour des étudiants... Ce ne sera donc pas montrer trop d'amicale complaisance que d'évoquer le nom de ceux des premiers élèves qui vinrent s'asseoir sur ces bancs. Je retrouve dans mes plus vieux souvenirs Daniel Bourchenin, Augustin et Aquilas Cleisz, André Meyer, Pierre Dieterlen, Lucien Rochat, Franck Le Savoureux, Emile Roberty, Jean Monnier dont la thèse de baccalauréat fut une des premières soutenues à la Faculté de Paris (1878). Puis ce sont Henri et Jacques Bach, Chouillet, Paul Morize qui faisait du grec toute la nuit, et dormait consciencieusement au cours de M. Matter qui le faisait, non moins consciencieusement, réveiller... Et voici Daniel Ollier, et Robert, le fondateur futur de l'OEuvre de Pons, Samuel Diény, Jean Diény, Henri Bertschy, Philémon Vincent, Paul Vincent, G. Clerc.

Mais il est inévitable que les jeunes gens se groupent par affinités. De mon temps, tout en ayant avec tous des relations cordiales, je distingue un groupe, oh! pardonnez ce mot à un vieil étudiant, « une turne »... et j'y trouve Alfred Davaine, mort récemment comme conseiller à la Cour de Cassation. Paul Poincenot, bonne tête solide de Montbéliardais, qui fut toute sa vie pasteur de village, et qui a laissé derrière lui des regrets encore vivants; Emile Vurpillot, aujourd'hui inspecteur ecclésiastique dans le « Montbéliard »; Emile Morel, président de la Commission permanente des Eglises Réformées Evangéliques, et président de la Fédération des Eglises Protestantes; Paul Sabatier, le rénovateur des Etudes Franciscaines, aujourd'hui professeur à l'Université de Strasbourg (1); Eugène de Faye,

(1) Pendant l'impression de ces pages, Paul Sabatier est mort, et nous nous associons au deuil de sa famille et de la Faculté de Strasbourg.

déjà fort en grec et que je n'ai pas à présenter autrement à cet auditoire; Claude Gayte, qui avait soutenu une thèse remarquée et que sa gorge força à nous quitter, mais qui a mis sa marque sur la *Société du Sauvetage de l'Enfance* qu'il dirige avec compétence et autorité; Gédéon Jaulmes, enfin, trop près de moi, en tous sens, pour que je lui attribue d'autres qualités que celle d'ancien inspecteur ecclésiastique et de directeur actuel du Séminaire.

Voilà, telle que je la vois, l'ancienne Faculté. Cette Faculté, à peine fondée, faillit d'ailleurs être emportée par l'orage qui détruisit en 1884 les Facultés catholiques. C'était le moment, dit A. Sabatier, où les républicains illusionnés croyaient faire bénéficier la République de tout ce qu'ils enlevaient à la Religion. Le mot de théologie faisait voir rouge à tous les adversaires de Rome. Nos écoles l'avaient, ce mot fatal, dans leur titre officiel. Un moment il suffit à les faire envelopper par la Chambre dans la même condamnation. Allions-nous disparaître si tôt après avoir été rétablis?

A la réflexion, nos législateurs comprirent que l'assimilation entre les deux ordres de Facultés était trompeuse: que la loi organique des cultes protestants exige qu'un pasteur titulaire, pour être nommé par le chef de l'Etat, soit bachelier en théologie d'une Faculté française; que, s'il n'y a plus de Facultés, il n'y aura plus de bacheliers, partant plus de pasteurs, et qu'ainsi l'abolition des Facultés de théologie protestante équivaut en réalité à la suppression de la loi concordataire pour les cultes protestants. C'était la séparation de l'Eglise et de l'Etat réalisée révolutionnairement et inconsciemment, au détriment immédiat de la minorité.

Ces inconvénients firent revenir le Parlement sur un premier vote, et, jusqu'à la loi de Séparation en 1905, le même argument a toujours valu aux ministres et aux députés qui ont défendu nos Facultés la même victoire.

Voilà pourquoi, pendant vingt ans encore, la Faculté put travailler et se développer dans les cadres de l'Université de Paris. Nous nous y trouvions fort à l'aise. La raison est bien claire. Grâce à la liberté scientifique que nous laissent nos Eglises, tout en nous demandant de les bien et fidèlement servir, la théologie protestante ne porte pas de chaînes. « Son principe et sa règle, qui sont de remonter aux sources

premières de la tradition chrétienne, aux textes authentiques et originaux, lui font de la critique un devoir. Non seulement elle n'a pas à se renier elle-même en pratiquant les méthodes rigoureuses modernes, mais c'est elle qui les a proprement créées dans l'ordre des études historiques. Il n'y a pas deux psychologies, deux histoires, deux exégèses, non plus que deux logiques. Notre théologie protestante s'édifie donc et s'élabore en communion intime avec toutes les sciences et d'après leurs méthodes (A. Sabatier, conférence inédite sur la Faculté de Paris). »

Voilà pourquoi lorsqu'intervint en 1905 la loi de Séparation, le Recteur d'alors, M. Liard, nous eût volontiers gardés dans le sein de l'Université. Débordé par la politique du temps, il s'arrêta à un projet qui comportait le passage de quatre d'entre nous à la Sorbonne. Mais le projet fut dénoncé à gauche par un retentissant article de M. Aulard, intitulé « la Sorbonne huguenote ». M. Liard dut reculer devant cet énorme péril. Il tint bon cependant pour deux d'entre nous. L'un savait sa nomination signée et avait déjà reçu les félicitations du rapporteur de la question au Sénat, M. Lintilhac, lorsque, appelé dans une Eglise de Paris, il crut devoir rester du côté des Eglises. L'autre, nommé un peu plus tard, était mon savant collègue, M. Adolphe Lods qui voulut bien, d'ailleurs, nous conserver son concours indirect d'une manière aussi précieuse que désintéressée.

Qu'allions-nous faire devant la subite disparition de nos crédits? Récriminer? C'eût été inutile, et peu conforme à notre esprit. Heureusement, quelques-uns d'entre nous avaient vu venir la crise. Ils avaient fondé, avant la Séparation, la *Société des Amis de la Faculté de Paris*. Un membre de nos églises, M. Gustave Roy, voulut bien en être le premier président. Autour de lui furent groupés des hommes qui surent répondre, sans le connaître, au conseil de Samuel Vincent, disant, dès 1825, à propos des Facultés de Théologie : « Nos financiers ne sauraient mieux placer leur argent ». Ces amis s'appelaient Fernand et Arthur de Schickler, Henri Pereire, Albert Juncker, Caspari, Goguel père. Je ne puis les nommer tous. Ils savent bien que nous n'oublions pas ce que nous leur devons.

Grâce à eux, à la Séparation, nous avons 40.000 fr. en

caisse, et nous pûmes dire simplement : « La séance continue ».

Et, en effet, notre travail continua dans le même esprit qu'auparavant. Sans doute, il fallut bien perdre pas mal de temps à nous organiser, à mettre les églises au courant de nos besoins, et de leurs devoirs; et cette tâche-là n'est pas achevée. Mais nous pouvons bénir Dieu de ce qu'il nous a permis de conserver au protestantisme une Faculté de Théologie à Paris, au centre des études, cette Faculté que n'avait cessé de rêver Guizot, et que nous n'avons pas commis envers nos Eglises la faute de laisser tomber par paresse ou par découragement.

Nous avons continué dans le même esprit qu'auparavant, ai-je dit. Quel esprit?

Esprit de travail. Nous nous sommes souvenus du mot du célèbre Pierre Dumoulin à ses fils, dont l'un était étudiant en théologie : « Nous sommes en un temps auquel un grand savoir est requis, et auquel les adversaires ne nous laissent point sans exercice. Dieu ne se sert plus d'une mâchoire d'âne pour vaincre les Philistins. »

Esprit de piété. Nous serions tous d'accord pour dire qu'il y a une chose supérieure à la théologie, c'est la piété. Mais la piété du pasteur d'aujourd'hui, comme de l'apôtre d'autrefois, a besoin d'être cultivée. Tous nos réformateurs, sans exception, étaient des savants et ils n'auraient pas accompli leur œuvre libératrice s'ils avaient eu simplement la foi du charbonnier.

Mais il y a autre chose. En travaillant dans la piété et dans la liberté, notre Faculté a pris une physionomie bien à elle, que Sabatier a définie dans une page que vous me saurez gré de vous faire connaître : « Grâce à sa double tradition alsacienne et française, au travail continu, à la méthode rigoureuse, et aux efforts de ses maîtres, la Faculté a manifesté un esprit relativement nouveau dont le caractère se trouve, me semble-t-il, dans le sincère et candide effort de joindre aux certitudes intérieures et joyeuses de la foi, la liberté et la conscience scientifiques. Se tenant avec prudence et respect en dehors des luttes ecclésiastiques et des manœuvres des partis, s'enfermant rigoureusement dans sa tâche particulière, ayant dans son sein toutes les tendances théologiques par le fait de sa nature mixte, de par sa constitution même, non seulement elle

se trouve refléter, comme dans un petit miroir, toutes les nuances du protestantisme français, mais encore elle a donné un exemple pratique de la manière dont elles s'harmonisent et se complètent pour former la richesse commune. On peut lui contester tous les autres mérites. On ne saurait lui contester celui d'être une école de paix, travaillant pour la paix.

« Et qu'on ne dise pas que c'est le fruit de l'indifférence et du scepticisme; ceux-là seuls qui n'ont jamais assisté à un cours ou à une soutenance de thèse peuvent ignorer avec quelle conviction personnelle, quelle ferveur intérieure, quelle vivacité chacun y combat pour ses idées théologiques. Mais on y vit dans la paix religieuse parce que l'on a appris à séparer la théologie de la religion et que l'on ne fait pas dépendre la paix de l'unité logique des formules, mais avant tout des dispositions d'un cœur fraternel et pieux. »

Notre tradition spirituelle, la voilà telle qu'elle fut constituée par nos premiers maîtres. Piété et travail dans la liberté et dans la paix.

La piété est une affaire intérieure dont Dieu seul est juge. Mais le travail se juge à ses fruits, et ces fruits, nous pouvons honnêtement les présenter. Ce sont les travaux considérables de F. Lichtenberger, son *Encyclopédie*, son *Histoire des Idées religieuses en Allemagne*, les travaux de S. et Ph. Berger, de Jundt, de G. Bonet-Maury, de Ménégoz, de Massebieau, de Stapfer, de Vaucher, de Jean Réville, les publications retentissantes d'Auguste Sabatier. Je ne parle ici que des morts. Les fruits de notre Ecole, ce sont les 559 thèses soutenues devant elle, parmi lesquelles je ne puis citer que les thèses des 24 docteurs en théologie qu'elle a créés jusqu'à ce jour. Ce sont MM. Ch. Auguste Jundt, G. Bonet-Maury, Edouard Montet, Berger, Edouard Vaucher, Ferdinand Montet, E. Ménégoz, Jean Réville, E. de Faye, John Viénot, N. Soederblom, aujourd'hui archevêque d'Upsal, Wilfred Monod, R. Allier, E. Ehrhardt, Aspinwall, Jean Monnier, Lajciak, Maurice Goguel, Henri Monnier, Beuzart, André Jundt, Wautier d'Aygalliers, Stejskal, aujourd'hui évêque d'Olomouc, Marc Boegner. En outre, la Faculté a nommé docteurs « Honoris causa » MM. Krop (Hollande), Macfarland (Etats-Unis), Zilka (Prague), Jam-

nicky (Bratislava), Bednar (Prague), Jorga (Bucarest), Stewart (New-York).

Tous ces travaux n'ont pas été méconnus du dehors, puisque beaucoup d'entre eux ont été couronnés par l'Institut de France, et que nous avons eu l'honneur de fournir à l'Ecole des Hautes Etudes en Sorbonne six professeurs : MM. A. Sabatier, Louis Massebieau, Jean Réville, E. de Faye, Maurice Vernes, Maurice Goguel; à l'Ecole des langues orientales vivantes un de ses maîtres, M. Fr. Macler; au Collège de France deux professeurs, MM. Ph. Berger et Jean Réville; à la Faculté des Lettres de Paris un professeur M. Ad. Lods.

Tant que la loi nous a rattachés à l'Etat, nous n'avons eu qu'à nous louer de ses procédés envers nous. Il y a vingt-cinq ans, M. Leygues, ministre de l'Instruction Publique, assistait à notre 25^e anniversaire, et, de même, les différents Recteurs de l'Université de Paris, MM. Mourier, Gréard et Liard, nous ont toujours accordé l'appui le plus bienveillant. Je suis heureux de le déclarer aujourd'hui devant leur éminent successeur, M. Charléty.

En 1904 encore, un de nos plus distingués collègues de la Faculté des Sciences, rapporteur général de l'Université de Paris, constatait officiellement que « depuis sa fondation, la Faculté de Théologie protestante de Paris n'a cessé de faire le plus grand honneur à l'Université de Paris ».

Nous sommes morts aujourd'hui à la vie universitaire officielle, mais nous pouvons nous montrer fiers de voir cette épitaphe, que nous n'avons pas commandée, inscrite sur la tombe de nos maîtres aujourd'hui disparus.

Cet hommage était dû à leur magnifique labeur. Mais cet honneur revient aussi en partie à ces hommes qui furent leurs collaborateurs volontaires, aux conférenciers, aux auteurs de cours libres qui enrichissaient et complétaient leur enseignement. Il serait injuste d'oublier ici les cours libres de E. de Pressensé, R. Hollard, E. Bersier, Frank Puaux, Ferdinand Montet, Léon Marillier, G. Appia, N. Weiss, Armand Lods, Paul de Félice, Stroehlin, les conférences de Charles Gide, de Boutroux, d'André Michel, Maspéro, Charles Secrétan, Gabriel Monod, Sayous, Muntz.

J'en passe. Il y a tout un passé derrière ces noms, et la tradition continue.

Je serais impardonnable, Messieurs, d'oublier ici que

toute cette vie intérieure de la Faculté a été de tous temps soutenue par des appuis venus du dehors. Par l'*Association pour l'Encouragement des Etudes* d'abord, puis par le *Comité des Bourses*, par l'*Association des Amis de la Faculté* et enfin, depuis la Séparation, par l'*Association pour le maintien et l'entretien de la Faculté de Paris* sans laquelle nous aurions dû fermer nos portes, et dont je m'honore d'avoir été le premier secrétaire. Il me faut ici confondre dans un même sentiment de reconnaissance MM. Albert Matter, Wurtz, Philippe Berger, Jean Monnier, Gustave Roy.

Nos premiers donateurs furent les maisons Fischbacher, Berger-Levrault et Delalain, le professeur Charles Schmidt père, Mme Henri Thuret, M. Grand, M. Jalabert, les familles Puaux et Jules Siegfried, les Synodes de Montbéliard et de Paris. Leur nombre n'a cessé de grandir, et, depuis la Séparation, Paris est entré puissamment en jeu. Nommer ici tous nos donateurs et amis serait une tentative impossible. Veuillez considérer ceux que je vais citer comme le symbole des autres. Pour Paris, Jules Siegfried. Pour Mulhouse et l'Alsace, notre pensée reconnaissante salue quelques chers disparus, MM. de Lacroix, Jean Vaucher, Albert Sandoz, et un ami bien vivant, M. Eugène Chambaud. Plus récemment, le Havre, sous l'impulsion de M. Kablé, a donné un exemple que nous voudrions entraînant. Nos amis des Pays-Bas, représentés ici par le D^r Krop, sont intervenus plusieurs fois. Comment oublier en outre les Comités de dames qui ont fait réussir nos ventes, et la *Crémaillère* fraternelle qui meuble les presbytères?

Mais je ne puis dissimuler — car les gens qui vieillissent ne savent pas flatter — que cette Ecole ne sera tout à fait à la hauteur de ses devoirs que le jour où ce qu'on appelait au xvii^e siècle « l'ingratitude des églises » et au xviii^e « la lésine protestante », ne seront plus que des vérités du passé.

Mais ne terminons pas sur des mots qui ne sauraient atteindre aucun des amis généreux qui nous ont soutenus d'abord, et aujourd'hui si visiblement rajeunis.

Elevons nos pensées et nos vœux. Ce qui nous domine aujourd'hui c'est un sentiment profond de reconnaissance envers Dieu qui a permis que cette Ecole fût dressée et

maintenue au milieu des plus terribles orages, qui l'a fait sortir vivante de la plus sanglante et ruineuse des guerres. Que tous ceux qui ont contribué à ce résultat sentent puissamment la gratitude de nos cœurs. Soyez bénis, vous tous qui avez voulu que soit conservée cette Ecole de travail, de piété et de paix. Cette Ecole de liberté aussi, car « la liberté nous est nécessaire comme le pain ».

« Des hommes pieux et savants, disait Calvin, voilà ce qu'il nous faut. Or, il n'y a pas de science sans liberté, car la science sans liberté est une science sans autorité. »

Je crois traduire la pensée profonde de tous mes collègues en disant que notre désir le plus fervent est de continuer, fidèlement et simplement, dans la mesure de nos forces, ce qui a été si bien commencé par le labeur et la piété de ces premiers maîtres dont j'ai essayé d'évoquer l'image et l'exemple. Tous, dans la liberté de leur conscience, ont apporté leur pierre à l'édifice. Faisons comme eux.

Et, soutenus par de nobles souvenirs, par une tradition déjà fortement établie, sûrs de l'appui grandissant des Eglises, reconnaissants de la liberté scientifique qu'elles nous laissent et de la sympathie qu'elles nous témoignent, conscients de nos devoirs envers elles et envers la Patrie, comptant avant tout sur Dieu et sur ceux qu'Il éclaire de son Esprit, soyons assurés que, si nous sommes fidèles, Dieu ne le sera pas moins. A Lui soient, et à son Christ. l'honneur, la louange et la gloire... Et, quant à nous, travaillons tant que durera notre journée.

J'ai dit.

Discours de M. le Doyen F. BRUNOT

Mesdames, Messieurs,

Quoique je sois ici en costume officiel, je ne représente pas la Faculté des Lettres, et surtout — j'en suis heureux — je ne représente pas la Sorbonne. Ma tâche en est beaucoup facilitée, car il eût été délicat de vous apporter, au nom de l'antique Maison, autre chose qu'un acte d'expiation.

Mais je suis sûr d'interpréter fidèlement les sentiments de mes collègues en vous exprimant nos souhaits cordiaux dans cette circonstance solennelle.

Tout à l'heure, M. le Pasteur Viénot rappelait, non sans tristesse, les jours sombres où la Faculté de Théologie protestante, ayant cessé d'être une Faculté de l'Etat, la question s'est posée de savoir s'il n'était pas possible de la rattacher à la Faculté des Lettres.

Il a cité, et il était en droit de le faire, les articles où on repoussait l'idée d'avoir, après l'ancienne Sorbonne, que je ne veux pas qualifier, une Sorbonne huguenote.

Je dois dire que j'assistais à la séance du Conseil où cette proposition fût faite, et je puis affirmer que, si beaucoup d'entre nous ne l'ont pas acceptée, c'est parce qu'ils avaient une idée juste de votre haute mission et qu'ils jugeaient que, perdus au milieu de nous, vous ne pouviez pas la remplir. Vous cessiez d'être un corps, ayant son objet propre, son esprit, sa liberté.

Mais si vous ne deviez pas vous confondre avec personne, cela ne veut pas dire que nous ne vous considérons

pas comme des collaborateurs dans la grande œuvre de recherche et de science. Vous le savez, puisque nos portes vous sont ouvertes chaque fois que l'un d'entre vous y vient frapper. M. Lods, notre cher et savant collègue, est des vôtres, et nous sommes tout heureux quand un homme de la valeur de votre Doyen fait à nos étudiants l'honneur de leur faire un cours.

Nos rapports, du reste, ne se bornent pas à des rapports de personnes. Ce qui établit des liens plus durables, c'est la communauté des méthodes. J'ai beaucoup travaillé sur ce XVI^e siècle qui a été votre Age héroïque, l'âge où vous vous êtes libérés d'une tyrannie, non seulement par un acte de volonté et de foi, mais par une magnifique intuition des nécessités qui s'imposaient à l'esprit humain au sortir du Moyen Age.

On distingue presque toujours Renaissance et Réforme, je ne sais vraiment pas pourquoi; car, en dernière analyse, qu'est-ce donc qui a distingué cet âge fécond entre tous? C'est le besoin, d'une part, de retrouver l'antiquité et, d'autre part, de la faire servir à l'éducation de l'homme moderne.

Que faisaient les érudits qui entendaient lire les textes hébreux ou grecs dans leur langue originale et les dégageaient du fatras sous lequel on les avait étouffés?

Que faisaient ceux qui voulaient que Virgile ou Aristote devinssent autre chose qu'un grimoire de gloses et de commentaires? Que faisait Sylvius, au Collège de France, quand il séparait Gallien des « rêveurs Arabistes »? Ce que vous faisiez vous-mêmes sur les textes de l'Écriture. C'est de part et d'autre le même travail, le même désir d'extraire l'or de la gangue et de le faire paraître dans la splendeur.

Seulement vos aïeux ont voulu quelque chose de plus et qui est infiniment important. Ils n'ont pu souffrir l'idée de garder pour eux leur trésor. Rejetant avec indignation une parole qu'on avait osé appliquer aux fidèles : « Ne jetez pas les perles aux porceaux », ils ont compris qu'une doctrine qui veut être une doctrine de vie doit aller au peuple; non pas par extraits, ni dans des imitations, mais telle quelle, authentique et pure, et dans la langue que parle le peuple. Et ils ont traduit, malgré les condamnations; et ils ont souffert pour avoir le droit de traduire; ils ont été les martyrs de la langue vulgaire.

Ce n'est pas sans dessein que Calvin s'enquérât à Paris de la meilleure forme à donner aux grands ouvrages qui devaient servir à l'édification, à la discussion, à la bataille, et qu'il suivait les travaux d'Olivetan, de Marot, de Barthélemy Aneau, qu'au lieu de se confiner dans un dialecte local, il rédigeait en français l'œuvre qu'il adressait à tous les royaumes et républiques de la terre, comme s'il eût senti que bientôt notre idiome allait devenir universel.

L'historien de la langue française que je suis vous devait ce souvenir et cet hommage. Si, une à une, les sciences ont adopté le français, au lieu du latin, c'est parce que vos grands Hommes les y ont invitées, en faisant passer en français la reine des Sciences d'alors, la Théologie. Dès lors, n'est-ce pas un crime contre la vérité que de vous représenter comme étrangers à la grande famille nationale? Sans doute, votre religion est internationale; quelle est donc, sauf la Juive, celle qui ne l'est pas? Mais vous êtes au cœur de notre mouvement intellectuel et vous y êtes toujours restés, même réfugiés, même proscrits!

Si votre exemple n'a pas réussi à produire en France ce grand fait : la nationalisation de la prière, il a du moins suscité de timides imitations. Quand le Concile de l'Eglise constitutionnelle avait décidé, pour commencer, de donner les Sacrements en français, c'était — les adversaires le voyaient bien — à votre tradition qu'on se rattachait.

Grégoire, ce grand homme, ce saint schismatique qui n'a jamais séparé dans son cœur l'amour de la démocratie et la foi au Christianisme, qui considérait la Révolution comme la suite et l'application de l'Evangile, n'était pas homme à s'effrayer d'un tel reproche. Ces Protestants, réintégrés dans la patrie, il les fréquentait, il les aimait, et ceux-ci lui rendaient son affection.

Je retrouvais dernièrement, dans la Bibliothèque secrète des Jansénistes, une lettre touchante que lui adressait un pasteur alsacien. Il lui disait que la place où il avait bien voulu s'asseoir pour dîner n'était plus jamais occupée par personne, et qu'on la regardait avec émotion tous les soirs. Années bénies où les peuples, à la voix de la France, s'éveillaient à la fraternité, où, devant les foules qui tressaillaient d'espoir, en présence des délégués de 35 départements, le soir de la Fédération, dans la grande plaine qui avoisine

Strasbourg, pasteurs et prêtres s'étaient embrassés dans une communion d'amour.

Je ne sais si ces temps reviendront jamais, je reconnais même qu'ils ne s'annoncent pas: Mais, Messieurs; quoi qu'on en dise, il n'y a pas lieu de désespérer! Une chose rapproche invinciblement les hommes, c'est le culte qu'ils ont en commun pour la science et pour celle qui domine et anime toute science, qui est votre guide et le nôtre, qui nous éclaire et nous dirige dans la nuit; je veux dire celle que le poète a appelée l'étoile du cœur humain : *La Vérité!*

Discours de M. J. TOUTAIN

Monsieur le Recteur,
Messieurs les Doyens,
Mesdames, Messieurs,

En l'absence de notre Président, M. Sylvain Lévi, retenu loin de nous, à Tokio, par une mission et par une œuvre de haute importance nationale, la fondation et l'organisation de la Maison franco-japonaise, j'ai le très grand honneur de saluer, en son cinquantenaire, la Faculté de Théologie protestante, au nom de la Section des Sciences religieuses de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Votre Faculté, Messieurs, et notre Ecole sont unies par des liens de cœur et par des liens d'esprit.

Lorsque, en 1886, la Section des Sciences religieuses vint s'ajouter aux sections antérieures de l'Ecole des Hautes Etudes, c'est à trois de vos maîtres que furent confiés chez nous l'enseignement de la littérature chrétienne et celui de l'Histoire de l'Eglise. Si Massebieau fut obligé, par l'état fragile de sa santé, de solliciter au bout de quelques années sa mise à la retraite, Auguste Sabatier et Jean Réville demeurèrent parmi nous jusqu'à l'heure où un destin cruel et prématuré les ravit à notre affection comme à la vôtre : Auguste Sabatier, dont les fortes et lumineuses leçons initièrent, pendant quinze ans, nos élèves à l'étude du Nouveau Testament; Jean Réville, le brillant historien de l'Eglise, qui nous a donné, comme professeur et comme secrétaire, vingt-deux ans de sa vie et dont le nom demeure

inséparable de nos premiers essais d'activité et de rayonnement; Maurice Vernes, qui avait été des vôtres, fut, lui aussi, notre collègue; en 1913, il devint notre Président; il y a peu d'années qu'il nous a quittés, nous ayant consacré près de quarante années de sa laborieuse existence.

Après ceux-là, qui continuent de vivre dans notre mémoire, nous avons appelé parmi nous Eugène de Faye, dont la modestie voudra bien ne pas s'effaroucher ni protester si je rappelle ici le grand succès de ses conférences et la valeur unanimement reconnue de ses beaux livres. Hier enfin, quand il nous a fallu pourvoir à l'enseignement de l'Ancien et du Nouveau Testament, c'est dans vos rangs que nous avons trouvé les professeurs les plus qualifiés pour cette double tâche, Maurice Goguel et Adolphe Lods.

Ces maîtres, à la fois de votre Faculté et de notre Ecole, créent entre vous et nous, au sens antique du mot, une sympathie profonde : nous avons jadis souffert des mêmes deuils; en ce jour, nous participons à votre joie.

Par l'esprit comme par le cœur, notre Ecole est en plein accord avec votre Faculté. Sans doute nous ne nous consacrons pas à l'œuvre qui est la vôtre : la formation théologique, intellectuelle et morale des pasteurs de demain. Nous voulons être seulement des historiens et des observateurs, historiens des religions d'autrefois maintenant disparues, historiens et observateurs des religions d'aujourd'hui encore vivantes à travers le monde. Ce qu'il y a de commun entre votre œuvre et notre labeur, ce sont les méthodes que nous nous efforçons d'appliquer, c'est l'esprit dont nous nous inspirons. Avant tout, par-dessus tout, nous cherchons à découvrir la vérité et nous essayons de la faire connaître à nos élèves. Comme vous, nous leur enseignons de notre mieux par quelle voie il est possible de l'atteindre. Comme vous encore, nous scrutons les témoignages du passé et nous étudions les grands courants d'idées modernes avec l'unique souci de les bien comprendre, de les juger avec équité. L'examen critique indispensable, auquel nous soumettons les uns et les autres, est empreint du libéralisme le plus large et le plus bienveillant. Voilà pourquoi vos professeurs sont, dans notre Ecole, parfaitement à l'aise. Voilà pourquoi vos élèves y viennent de bon gré, sûrs de n'y entendre aucune parole qui puisse leur déplaire

ou les froisser; voilà pourquoi enfin j'éprouve une grande joie à vous exprimer, au nom de tous mes collègues, avec notre affectueuse déférence, nos souhaits les plus cordiaux de longue et brillante prospérité!

Discours de M. le Doyen E. EHRHARDT

C'est un ancien professeur de la Faculté de Paris qui vient vous apporter les vœux et les félicitations de la Faculté de Strasbourg.

Je n'ai pas besoin de dire avec quelle émotion je m'acquitte de ma tâche. Vous vous souvenez aujourd'hui d'un passé de cinquante ans. La moitié de ce passé, je l'ai vécue avec vous, et ce n'est pas seulement vous qui m'entourez que je viens saluer, c'est aussi la mémoire de vos aînés, de tous ceux dont la parole a retenti dans ces murs, qu'on rencontrait dans tous ces couloirs, avec lesquels on s'asseyait à la table des examinateurs, à l'heure des soutenances. Ils sont si près de nous à ce moment, ces ouvriers de la première heure, qu'il me semble voir leurs figures aimées et vénérées. On ne pouvait pas travailler à leurs côtés sans admirer leurs hautes capacités scientifiques, leur sollicitude pour leurs élèves, leur souci de servir nos Eglises, sans être touché par le souffle puissant de leur foi religieuse et patriotique.

En relevant ces traits caractéristiques de leur physiologie morale, j'ai indiqué en même temps ceux de votre Ecole. Ils lui ont imprimé leur image et vous la lui conservez en dignes émules de leur zèle et en fidèles continuateurs de leur œuvre.

Cinquante années, c'est peu de chose dans la vie d'une institution. Mais il y a des années qui comptent double et triple, et vous en avez passé de semblables, je n'ai garde de

l'oublier, moi qui ai traversé avec vous les inquiétudes de la Séparation et les angoisses de la guerre.

Toutes ces épreuves, vous les avez surmontées avec l'aide de Dieu. Elles ne vous ont point vieillis, elles vous ont aguerris, et c'est avec des forces redoublées que vous envisagez le labeur que l'avenir vous réserve.

A travers toutes les vicissitudes, vous êtes restés les mêmes, la Faculté de Paris ne s'est pas écartée de la voie que ses fondateurs lui ont tracée.

Vous êtes restés universitaires : la loi a pu supprimer le lien administratif qui vous unissait à l'Université, elle n'a pas tranché le lien moral entre votre Ecole et cette grande institution. Vous avez, vous garderez l'esprit universitaire, cet esprit de libre recherche, de curiosité et de probité intellectuelles dont l'Université se glorifie à juste titre, et que vous n'avez pas à lui envier. J'abuserais de la patience de cette Assemblée si je voulais énumérer tous les titres que vous avez acquis à la reconnaissance de la patrie par vos admirables travaux historiques et philosophiques et vos multiples contributions à la vie spirituelle de notre peuple.

Et quand on pense au prix de quels efforts et de quelle persévérance vous avez su, non seulement maintenir, mais développer ce centre intellectuel qu'est la Faculté de Paris, améliorer la vie matérielle de ses élèves, embellir votre demeure, on est confondu d'admiration pour votre courage et la puissance des sympathies que vous avez su inspirer. Vous avez continué à être les serviteurs de nos Eglises. Elle vous confie leurs futurs pasteurs et vous demeurez convaincus, comme vos prédécesseurs, que vous ne pouvez pas mieux les servir qu'en appliquant à l'étude de la religion de l'Évangile les méthodes les plus rigoureuses.

J'ai essayé de rendre hommage à votre activité si intense et si féconde, mais même si j'avais pu m'étendre davantage sur ce sujet, je n'aurais pas encore dit ce dont je vous félicite le plus, je n'aurais pas encore dévoilé le ressort secret de votre force, je n'aurais pas encore indiqué ce qu'il y a de plus précieux dans l'exemple que vous donnez. Il me semble que je ne saurais mieux l'indiquer que par ces mots : « Vous avez gardé la foi », la foi non seulement à l'Évangile, trésor caché des âmes, mais à l'Évangile, vérité triomphante dans la bataille des esprits, et c'est pour cela que vous avez aussi gardé la foi en la théologie, que

d'aucuns voudraient voir disparaître comme une survivance du passé après avoir recueilli son héritage. Cette foi, vous l'avez gardée dans ce centre intellectuel incomparable qu'est Paris, où la mêlée des opinions les plus diverses, l'usure rapide des idées, le choc des passions politiques et sociales les plus diverses, la confrontation des idéals les plus opposés, risquent d'affaiblir la vie de l'âme tout en stimulant merveilleusement celle de l'esprit. Vous garderez la foi; dès lors, votre avenir est assuré.

La vieille Faculté de Strasbourg, celle qui a revécu après l'armistice, celle des illustres maîtres dont Auguste Sabatier a été si heureux et si digne d'être le collègue au début de sa carrière, a été jadis la mère de la vôtre et une mère que vous entouriez de vénération. Elle est maintenant votre sœur. Aimons-nous comme des sœurs. Les nombreux étudiants que nous vous avons envoyés sont revenus enchantés de l'accueil cordial qu'ils ont trouvé dans cette maison et que nous leur avions prêté. Les étudiants, encore trop rares, qui sont venus à nous de l'intérieur n'ont pas non plus été, je l'espère, mécontents de notre hospitalité. Ils ont trouvé, non pas une Faculté étroitement alsacienne, mais une Faculté française, heureuse de les recevoir, et un milieu français où ils se sont sentis à leur aise. Activons de part et d'autre ces échanges, pour nous enrichir mutuellement et pour contribuer à l'interpénétration de l'Alsace et de la vieille France.

Chaque Faculté a sa physionomie à elle, chacune a ses devoirs particuliers à remplir. Nous avons, néanmoins, nous aussi, un effort considérable à fournir. Héritiers d'un long et glorieux passé, il nous faut nous en montrer dignes au sein de cette grande Université de Strasbourg à laquelle nous avons le privilège d'appartenir. Nous avons une tâche patriotique spéciale à remplir, dont nous avons pleinement conscience; enfin, nous avons à tenir haut, comme vous, le drapeau de la Théologie, c'est-à-dire de la Science, de la Religion vivante et vécue.

Nous aussi, nous avons besoin de garder la foi et nous la garderons.

Garder la foi, il me semble que ce doit être la devise de nos trois Facultés; c'est dans cette devise qu'elles doivent communier, tout en conservant chacune son caractère propre.

Ils ont gardé la foi aussi, ceux dont les noms sont inscrits sur le marbre qui orne l'entrée de cette salle. Je ne veux pas terminer sans m'incliner avec une pieuse émotion devant nos héros morts pour la Patrie et la Liberté. Ils ont écrit la page émouvante de votre histoire, ils ne seront pas oubliés. L'Alsace, en particulier, se souvient d'eux : ils ont contribué à la racheter.

Au nom de la Faculté de Strasbourg, je salue encore une fois notre sœur de Paris. Puisse ce jour être pour elle le point de départ de nouvelles joies et de nouveaux succès.

Discours de M. le Doyen L. MAURY

Monsieur le Doyen,
Messieurs les Professeurs,

La Faculté de Théologie de Montpellier s'associe fraternellement aux fêtes que vous célébrez en ce moment. Dans ces souvenirs de cinquante années, vous voyez revivre la physionomie d'éminents prédécesseurs et collègues; vous revoyez leur activité inlassable dans tous les domaines, leur œuvre théologique qui est un honneur pour tout le protestantisme, en France et hors de France. Vous revoyez les générations d'étudiants, dont certains sont aujourd'hui des maîtres que cette Maison a préparés. Nous comprenons que vous aimiez à regarder vers ce passé; il nous est facile de partager vos sentiments dans ces journées solennelles; vous avez su partager les nôtres dans maintes circonstances semblables.

Messieurs, les relations cordiales qui unissent votre Faculté à la nôtre, nos échanges fréquents d'idées et de projets sur la marche générale de nos deux institutions, tout cela ne date pas d'hier. J'ai eu moi-même, il y a quelques années, la tâche douloureuse de vous apporter la sympathie de la Faculté de Montauban lors du décès du doyen Stapfer; ce m'est un vrai privilège, et presque une compensation d'être ici, au jour de la joie. En remontant plus haut, je n'oublie pas — et vous ne l'avez certainement pas oublié — qu'à la Faculté de Montauban, que nous continuons, se sont formés quelques-uns de vos maîtres d'au-

trefois ou d'aujourd'hui, et vous-même, mon cher Doyen, vous aimez à vous rappeler que vous avez enseigné dans nos auditoires.

La Faculté de Paris nous a largement rendu ce que nous avons pu lui donner. Des ouvrages de ses professeurs, du rayonnement de son influence, s'enrichissent toute pensée théologique et tout effort de recherche. Votre préparation de pasteurs pour les Eglises, de missionnaires pour les œuvres lointaines, rejoint la nôtre dans une communauté de préoccupations spirituelles.

Ne rappellerai-je pas aussi les relations personnelles entre collègues qui sont le charme de nos rencontres dans des comités d'œuvres religieuses, des Synodes, même au pied des sapins de quelque cime alpestre ?

Alors, vous comprenez, Messieurs, l'accent tout particulier que je voudrais donner à ce bref message.

Au milieu de tant de félicitations et de vœux qui vont à vous en cette solennité, et de tant de nationalités différentes, je résume les nôtres en vous disant simplement : « Messieurs et chers Collègues, la Faculté de Montpellier demande à Dieu de vous continuer ses dons, et, comme Il a béni votre passé, d'accompagner et de bénir votre avenir. »



Séance solennelle du Cinquantenaire
M. le Recteur CHARIÉTY prononce son discours

Discours de M. le Recteur CHARLÉTY

Il y a cinquante ans, lorsque fut créée la Faculté de Théologie protestante de Paris, Jules Ferry, vous installant à la place où vous êtes encore, vous disait : « Vous êtes une épave du grand naufrage et pour cela d'autant plus chers à notre patriotisme. La République libérale vous a recueillis, reconstitués, appelés dans ce grand foyer d'esprit et de science. Vous trouverez auprès de nous, en tout temps, non seulement justice, mais profonde sympathie. »

Cette justice et cette sympathie, la Faculté de Paris les a en effet toujours trouvées auprès des pouvoirs publics et je ne suis à cette place que pour en témoigner. Si le Ministre de l'Instruction publique m'a chargé de saluer en son nom votre Faculté libre, si j'ai accepté la charge de cette mission avec la même joie que l'honneur de votre invitation, c'est moins pour rappeler vos titres que votre passé vous autorise à produire que les services dont votre modestie n'aime pas à parler. Aussi longtemps que la Faculté a vécu dans les cadres officiels, elle s'y est associée intimement à l'activité et aux ambitions de la Sorbonne. A l'époque où votre cinquantenaire nous reporte, les Facultés de Paris vivaient séparément, unies seulement par le lien assez léger du Conseil académique. On retrouverait pourtant dans les archives de ce Conseil les traces de l'influence exercée par les représentants que vous y aviez. Et lorsque furent ressuscitées les Universités régionales, un des réalisateurs de cette grande œuvre, M. Liard, n'a pas trouvé de meilleurs collaborateurs que Frédéric Lichtenberger et Auguste Sabatier.

Et, plus tard, lorsque la loi de décembre 1905 a ôté son caractère officiel à votre maison, elle s'était néanmoins, sous le régime nouveau où elle devait vivre, attachée à rester fidèle à toutes les traditions de l'Université. Elle a continué de pratiquer les méthodes scientifiques. Et personne ne s'étonne de voir plusieurs de vos maîtres figurer parmi ceux qui sont les plus écoutés et suivis à notre Ecole des Hautes Etudes. Les relations entre votre Faculté libre et l'Université d'Etat n'ont jamais cessé d'être cordiales. Quand la Faculté des Lettres, après la Séparation des Eglises et de l'Etat, a voulu introduire chez elle l'enseignement de la langue et de la littérature hébraïques, c'est à un de vos maîtres, M. Adolphe Lods, qu'elle a fait appel, et vos étudiants suivent, depuis lors, à la Sorbonne, les cours de ce professeur que vous avez jugé inutile de remplacer chez vous. Il n'est pas, d'ailleurs, le seul de nos maîtres dont vos étudiants suivent les leçons. M. Pernot, chez nous, compte nombre de vos élèves parmi les siens. Votre doyen lui-même, depuis quatre ans, donne dans notre amphithéâtre Michelet un cours libre sur le problème moral de la démocratie. L'Université de Paris vous a confié la garde d'une bibliothèque spécialisée qui est restée dans votre immeuble du boulevard Arago et qui est ouverte à tous les étudiants ou professeurs des Facultés officielles : marque durable de liens durables. Enfin, quand il s'est agi pour vous de restaurer votre immeuble qui en avait grand besoin, et de le rendre plus habitable pour sa population studieuse, l'Université de Paris n'a pas hésité à vous aider de son appui. Elle savait bien placées sa confiance et son amitié.

Pour être ce qu'elle a été, pour rester ce qu'elle est, la Faculté de Paris n'a qu'à se souvenir de ses origines. A Strasbourg, à l'ombre de l'Eglise Saint-Thomas, l'Académie protestante, fille de la Réforme, toujours fière de son rôle dans les vieilles luttes de la pensée religieuse, respectueusement conservée par Napoléon I^{er} et rattachée par sa Faculté de Théologie à l'Université de France, avait, au cours du XIX^e siècle, maintenu et fortifié sa réputation européenne. Quand l'Allemagne, satisfaite d'avoir mis la main sur un foyer de science et de libre piété, s'efforça de lui enlever son caractère et ses traditions, le Gouvernement français sentit le devoir de recueillir et de sauver les

débris de ce grand passé. Ces traditions de Strasbourg, j'en parle avec une particulière émotion parce que j'en ai constaté moi-même la force lorsque j'ai eu l'honneur de travailler pour ma part à reconstituer, à la française, la grande Université d'Alsace. Je comprends la fidélité avec laquelle votre Faculté a toujours rappelé les liens avec celle que tant de maîtres avaient illustrée et qui, aujourd'hui, continue courageusement leur œuvre. Et peut-être me sera-t-il permis d'ajouter que ces liens, je les ai moi-même rappelés aussi quand il le fallait, et que j'ai obtenu de votre maison des collaborateurs qui honorent singulièrement la France là-bas, par leur talent, leur science et leur caractère. Mais vous n'avez pas vécu seulement de souvenirs, quelque pieux qu'ils puissent être. Au moment où votre Faculté, en 1879, s'installait dans l'immeuble où nous sommes, un journal d'outre-Rhin écrivait : « On essayera sans doute, en France, de reproduire une faible image de ce qui était si florissant à Strasbourg, mais ce n'est pas à Paris qu'est l'âme capable d'animer un tel corps. » L'événement a prouvé que cette opinion ne traduisait qu'une espérance.

La démonstration est désormais faite qu'au milieu des divers établissements scientifiques de la capitale, une maison comme la vôtre a sa place et doit la garder. Vos maîtres ont pris, par leur enseignement, par leurs livres, une telle part au développement des sciences religieuses qu'on mesure sans peine quel appauvrissement leur absence risquerait d'apporter à ces sciences. Unie à l'Etat ou séparée de lui, votre Faculté a toujours librement et assidument travaillé. Elle enrichit à sa manière notre Université de Paris, sans s'enrichir elle-même, s'il y avait là matière à plaisanter. Car je sais sans doute ce que sont, présentement, pour un établissement libre, les difficultés de l'existence. Vous en avez, jusqu'ici, triomphé; et que dis-je? Non contents de faire vivre votre Faculté, vous contribuez de plus en plus à assurer le rayonnement intellectuel et moral de la France à l'étranger. J'en prends à témoin tous ces représentants des Facultés et des Universités, qui, des quatre coins de l'Europe et même d'Amérique, sont venus vous apporter leurs félicitations et leurs vœux et que je salue respectueusement à cette heure au nom de l'Université de Paris et du Gouvernement.

Les protestants de France, comme tous les amis qui se

groupent autour de vous, ne reculeront, j'en ai la conviction, devant aucun sacrifice pour que votre rôle soit encore amplifié. Samuel Vincent écrivait, il y a une centaine d'années, au sujet d'une Faculté qui était alors dans la nécessité de se suffire à elle-même : « C'est un désavantage réel, auquel le temps seul peut remédier et qui rend plus étonnant encore tout le bien qu'elle a déjà fait. C'est avec raison qu'un grand nombre d'Eglises s'imposent quelques sacrifices pour aider cet établissement précieux à se donner ce qui lui manque. » Ces sacrifices sont-ils assez abondants ou assez universels ? Samuel Vincent pensait que non. Ce n'est pas à moi d'en juger. Un Recteur, obligé de solliciter sans relâche des ressources nouvelles pour la recherche scientifique, comprend mieux que personne le souci de ceux qui portent la responsabilité d'une maison comme celle-ci. Mais j'ai cette confiance, que justifient l'histoire des services rendus, et l'opinion que tout le monde professe au sujet de votre fermeté d'âme, et je suis persuadé que nos successeurs, lorsqu'ils célébreront, non plus le cinquanteenaire, mais le centenaire de votre Faculté, auront à raconter une belle période de travail ininterrompu accompli pour notre progrès moral, pour notre bien spirituel et pour l'accroissement des richesses qui sont conservées dans la mémoire des hommes.

SÉANCE RELIGIEUSE A L'ORATOIRE DU LOUVRE



A 20 h. 45, les nombreux amis que compte à Paris la Faculté se retrouvaient dans le Temple de l'Oratoire du Louvre où devait être célébré le service d'actions de grâces. La Faculté avait exprimé le vœu que ce service fût confié, dans ses diverses parties, à des pasteurs anciens élèves de la Faculté.

Après l'entrée du cortège officiel, comprenant, outre les professeurs de la Faculté, les délégués venus pour le jubilé, et après qu'ils eurent pris place autour de la chaire, M. le Pasteur Emile Morel, président de l'Union des Eglises Réformées Evangéliques et président de la Fédération protestante de France, ouvrit le service par l'invocation et les paroles qu'on lira plus loin.

M. le Pasteur Boury, président du Consistoire luthérien de Paris, lut des passages de l'Écriture qu'il avait groupés sous trois chefs : 1° RECONNAISSANCE (*Psaume CXXIII*, v. 24, 1, 5, 6) ; 2° CONFIANCE ET ESPÉRANCE (*Psaume CXV*, v. 1-3, 12-13) ; 3° PERSÉVÉRANCE (*Jean XII*, 35-36 ; *Psaume LXXVIII*, 1-4 ; *Hébreux XIII*, 7 ; *Hébreux XII*, 1-3 ; *Hébreux XIII*, 20-21).

M. Marc Bægner, docteur en Théologie, pasteur de l'Eglise réformée de Passy, prononça ensuite une vigoureuse prédication sur ces mots de saint Paul : « Dieu a établi des docteurs... Tous sont-ils docteurs ? » (I Corinthiens XII, 28, 29). Nous sommes heureux de pouvoir reproduire dans son intégralité cette étude sur les rapports de la piété et de la science.

Le service religieux se termina par une prière de M. Grosjean, pasteur de l'Eglise libre de la Rive droite.

Allocution de M. le Pasteur Emile MOREL

Messieurs qui représentez les Facultés amies
du Protestantisme Français,
Monsieur le Doyen, Messieurs les Professeurs,
Chers Frères et Sœurs,

Puisque dans cette journée notre pensée se porte sur le passé, saluons d'abord, dans un sentiment de profond respect et de reconnaissance, la mémoire de ceux qui ont été les maîtres de notre jeunesse et nous ont formés pour le service de Dieu dans l'Eglise. Unissons-nous pour demander que Dieu, comme il a béni l'œuvre des maîtres d'autrefois, bénisse le saint labeur de ceux qui, aujourd'hui, préparent pour l'Eglise les pasteurs instruits comme il faut l'être plus que jamais, mais aussi pleins de foi, d'ardeur au service de Celui qui leur a dit « Suis-moi », et qui, comme lui, sont profondément émus de pitié pour les foules qui errent comme des brebis qui n'ont point de bergers. Que les maîtres de nos Facultés se sentent entourés de la confiance, de l'affection et des prières de l'Eglise!

C'est pour bénir Dieu que nous somme réunis ce soir de jubilé. Durant ces cinquante années de travail pour le développement de la Théologie protestante française et pour la préparation des pasteurs dont les Eglises ont besoin, que de grâces reçues, que de dons de Dieu! Les tâches des maîtres et celles des élèves, les acquisitions en richesses scientifiques de l'ordre religieux et en richesses spirituelles ne se font jamais sans la coopération de Celui qui donne

l'Esprit. Et cette pensée de la valeur et de l'abondance des libéralités de Dieu pour ceux qui, avec une simple obéissance, répondaient à l'appel du Maître, soit pour être docteurs, soit pour être pasteurs, cette pensée nous invite tous à nous courber devant lui dans l'humiliation.

Avons-nous recherché le secours de Dieu? L'avons-nous saisi, tout entier? Les illuminations de l'Esprit ont-elles fait céder notre confiance en notre propre sagesse? N'avons-nous jamais perdu le sentiment de la sainteté de notre travail, de sa portée pour l'œuvre du Royaume de Dieu? Avons-nous pensé, alors que nous le poursuivions, aux destinées tragiques vers lesquelles s'en va tout droit le monde si le Christ ne devient pas son Roi? Avons-nous pensé à la multitude des consciences enténébrées, des cœurs qui se débattent pour s'affranchir, des volontés qui luttent, à ces innombrables êtres humains qui attendent qu'on leur montre où est le chemin, où est la vérité, où ils trouveront la vie?

Combien nos travaux, ceux de la recherche, ceux de la pensée, et ceux de l'action auraient été plus féconds si nous avions été hantés par la pensée des besoins des frères vers lesquels Dieu nous envoie pour que nous les conduisions au Christ, le Sauveur unique.

Donc, humilions-nous d'abord, afin que nos actions de grâces montant de cœurs conscients de ce qui leur a manqué d'élan, de fidélité, de véritable intérêt pour les souffrances humaines et d'enthousiasme pour le travail avec Dieu, puissent être agréées de Celui qui est l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait.

Dans la vie de la Faculté, que de difficultés ont surgi au cours de ces cinquante années! Je ne veux rappeler que celles qui n'ont été dues qu'à des causes extérieures.

D'abord quelle opiniâtre ténacité n'a-t-il pas fallu à ces deux hommes qui n'ont point eu de repos jusqu'à ce qu'ils aient obtenu, après six ans d'attente, ce décret du 27 mars 1877, transférant à Paris l'ancienne Faculté de Théologie de Strasbourg. Les noms de ces deux proscrits d'Alsace, Lichtenberger et Auguste Sabatier, doivent être prononcés en ce jour du haut de cette chaire. Ils ont été les instruments de Dieu pour constituer dans la capitale un foyer de science théologique protestante qui devait être « avec l'aide de Dieu, disaient-ils, un foyer de vie religieuse, se

ravissant sans cesse aux nobles images du passé, mais par-dessus tout à ce grand et invisible foyer de l'amour divin allumé sur la terre dans la personne et dans l'œuvre de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre commun Maître. » Que la mémoire de ces deux hommes de volonté et de foi soit bénie! Puis, la Faculté étant organisée et mise en marche, survinrent les inquiétudes et les épreuves : les tentatives plusieurs fois répétées de suppression par voie budgétaire des Facultés de Théologie, la crise de la Séparation les faisant sortir des cadres de l'Université, puis la guerre qui, dans son effroyable carnage de jeunesse, a fait tomber 52 étudiants sur lesquels comptaient nos Eglises et de jeunes pasteurs que les maîtres qui les avaient formés regardaient comme devant être appelés un jour à prendre place dans l'une des chaires de la Faculté. Enfin, il ne faut plus dire « *ce fut* », mais *c'est* la crise de la vie chère que nous traversons tous, mais qui se manifeste de la façon la plus épouvantable pour une maison surpeuplée de jeunes gens.

J'aime à rappeler ici ce qu'a dit l'un de mes maîtres les plus aimés, le doyen Edmond Stapfer, au moment où, la Séparation étant consommée, il inaugurerait les cours de l'année scolaire 1905-1906 : « Nous entrons dans la première année de la vie de notre Faculté séparée de l'Université, établissement libre et destiné à former des pasteurs pour nos Eglises également libres. Nous y entrons avec une entière confiance en Dieu, la certitude qu'il ne nous abandonnera pas, et qu'en fondant notre Faculté nouvelle, nous agissons conformément à sa volonté. »

Cette confiance et ces certitudes ont toujours été et seront toujours, aussi bien pour les institutions et pour les œuvres qui donnent à l'Eglise leur appui que pour l'Eglise elle-même, les conditions du secours de Dieu. La Faculté en a fait et vient d'en faire encore l'heureuse expérience. Aussi, pouvons-nous dire avec l'apôtre Paul : Nous sommes pressés de toutes les manières, mais non réduits à l'extrémité, dénués de toutes ressources, mais non désespérés, persécutés, mais non abandonnés... tout cela arrive afin que la grâce se répandant avec abondance fasse abonder chez un plus grand nombre les actions de grâces à la gloire de Dieu (2 Cor. 4, 8).

C'est pourquoi, les ferventes actions de grâces que nous

ferons monter vers Dieu au cours de ce culte de souvenir
et de reconnaissance en seront l'acte essentiel.

A Dieu seul la gloire!

Sermon de M. le Pasteur Marc BOEGNER

*Dieu a établi dans l'Eglise... les docteurs
...Tous sont-ils docteurs ?*

I Corinthiens XII, 28, 29.

Dieu a établi dans l'Eglise les docteurs : tel est le motif pour lequel, au soir de ce jour de jubilé, les maîtres de la Faculté de Théologie protestante de Paris, leurs hôtes venus de nombreuses Facultés de France et de l'étranger, des pasteurs et des fidèles de toutes nos Eglises, se sont réunis dans ce sanctuaire pour offrir à Celui de qui viennent toute grâce excellente et tout don parfait un culte de reconnaissance et de consécration.

Les uns — les docteurs — ont à se souvenir que, tenant de Dieu la charge dont ils sont revêtus, ils doivent la remplir selon ses intentions, sachant qu'ils auront à lui en rendre compte.

Les autres — les fidèles — ont à mieux comprendre la signification et l'importance pour l'Eglise entière, du ministère que Dieu confie aux docteurs, c'est-à-dire du rôle qu'il assigne à la théologie.

Aux uns comme aux autres la parole de l'apôtre Paul apporte, me semble-t-il, un précieux enseignement : « Dieu a établi les docteurs », mais « tous sont-ils docteurs? »

I

Dira-t-on, mes frères, qu'en parlant des docteurs Paul avait en vue, non pas les théologiens, mais les chrétiens, pasteurs ou collaborateurs des pasteurs, chargés d'instruire

les catéchumènes, d'origine juive ou païenne, désireux d'être admis dans l'Eglise?

On peut, je l'accorde, discuter sur la fonction exacte que remplissaient dans les Eglises apostoliques ceux que l'apôtre appelle les *didascales*. Il est fort probable qu'ils étaient chargés d'une instruction catéchétique élémentaire. Mais était-ce là le seul enseignement donné dans l'Eglise? Lorsque, s'adressant aux Corinthiens, Paul leur dit qu'à l'un a été donnée une *parole de sagesse*, à l'autre une *parole de science* (1 Corinthiens XII, 8), n'a-t-il pas en vue une expression de la foi chrétienne plus doctrinale, plus abstraite, dont « le mot *théologie* exprime assez exactement la signification »? (1). Au surplus, l'apôtre Paul lui-même n'a-t-il pas été un docteur de l'Eglise d'Antioche avant d'entreprendre ses voyages missionnaires? Et ne peut-on pas dire de la plupart de ses lettres, comme de l'épître aux Hébreux, qu'elles sont un *discours de sagesse*, par où il faut entendre un exposé plus cohérent, plus systématique, de la vérité chrétienne, présentée aux fidèles dans une forme qu'on ne peut pas ne pas appeler théologique? Oui, de la théologie! Toutes les disciplines théologiques apparaissent, les unes déjà développées, les autres tout au moins en germe, dans les lettres de l'apôtre, et cela par la mise en œuvre, sous l'action de la grâce de Dieu, des dons de réflexion, d'approfondissement, de systématisation et d'enseignement, qui, dès les origines de l'Eglise, caractérisent le docteur.

Je sais bien que, précisément, de bons esprits reprochent à saint Paul d'avoir introduit la théologie là où, d'après eux, il ne devait y avoir place que pour l'Évangile. On oppose volontiers, dans certains milieux, le christianisme de Paul à l'Évangile de Jésus, les formules juridiques, les abstractions, les raisonnements de l'un à la pureté, à la fraîcheur, à la simplicité concrète de l'autre. Mais fait-on toujours l'effort de méditation nécessaire pour découvrir, sous les expressions théologiques, en apparence les plus abstraites, du docteur par excellence de l'âge apostolique, les expériences incomparables, la vie même de son âme chrétienne qu'il est bien obligé de traduire avec les mots et les concepts familiers aux destinataires de ses lettres? Qui donc, ayant entrepris et poursuivi cet effort,

(1) Eug. de Faye : *Les Origines des Eglises de l'âge apostolique*, p. 254.

n'est pas parvenu à entendre, à travers le revêtement doctrinal, les battements du cœur le plus mystiquement chrétien ou le plus chrétiennement mystique qu'embrasât jamais l'amour de Jésus-Christ?

Au surplus, mes frères, peut-on méconnaître qu'il y ait de la théologie dans l'Évangile? Laissons de côté le quatrième évangile dont le caractère théologique — ce qui ne signifie pas exclusivement théologique — est évident. Dans les trois premiers ne voyons-nous pas sans cesse affleurer, dans l'enseignement du Maître, de grandes doctrines qui constituent l'armature de sa pensée? On aurait bien surpris Jésus de Nazareth en réduisant son Évangile à un jaillissement d'émotions religieuses s'incarnant en action sans qu'ait à intervenir la pensée. Celui qui a inscrit, dans le plus grand commandement, l'*amour intellectuel* de Dieu aimait lui-même le Père de toute sa pensée, et, par elle, réfléchissant, coordonnant, interprétant les intuitions, les expériences, les mouvements profonds de sa vie intérieure, donnait, comme support à son enseignement, des doctrines : doctrine de Dieu, doctrine de l'homme, doctrine du salut, doctrine du Royaume, et j'ajoute : doctrine de lui-même.

Et le jour devait venir où l'Église, proclamant la bonne nouvelle dans le monde gréco-romain, attirerait à elle des hommes nourris de la culture hellénique qui éprouveraient le besoin de justifier devant leur raison leur attitude nouvelle vis-à-vis de Dieu, de la vie, de la souffrance, de la mort, et de faire l'unité dans leurs convictions chrétiennes. Ce jour-là l'Église ne pourrait pas ne pas faire effort pour expliciter les doctrines implicitement contenues dans l'Évangile et pour offrir à ses fidèles — et du même coup présenter à ses adversaires — une interprétation cohérente, rationnelle, des affirmations essentielles de la foi chrétienne.

C'est à satisfaire à cette exigence que Dieu appelle les théologiens, et c'est là proprement la mission qu'ils ont à remplir dans l'Église et pour le monde.

II

Dieu a donc établi les docteurs. Quelle responsabilité pour eux! Ils ont reçu le don de traduire les vérités éternelles dans le langage d'une pensée rigoureuse et logique-

ment ordonnée, et l'Esprit de Dieu, informant leur être tout entier, a fait de ce don une grâce surnaturelle. Que sera leur théologie?

Ah! qu'ils n'oublient pas qu'établis par Dieu dans l'Eglise et, pour parler encore avec saint Paul, donnés par le Christ à l'Eglise (Ephésiens IV, 11), ils ne peuvent connaître que par lui le principe et la fin du labeur auquel ils sont appelés à collaborer.

Que chacun ait l'ambition de construire son édifice, cela est légitime. Mais de cet édifice le fondement est donné : ce sont les gestes de Dieu dans l'humanité, c'est la révélation que, par des actes et dans des hommes, Il a donnée de lui-même, de son caractère, des intentions, des fins qu'Il poursuit, c'est, par-dessus tout, le fait du Christ.

Que, sur ce fondement, les docteurs édifient leur théologie en apportant tout d'abord à leur construction leur expérience personnelle de la grâce de Dieu, leur connaissance personnelle de Jésus-Christ; qu'ils utilisent les incomparables richesses de la tradition chrétienne et les matériaux que leur offre la philosophie, qu'ils déploient toute la vigueur de pensée et la puissance de synthèse dont ils sont capables... Qu'ils prennent garde, toutefois, à ne pas construire une théologie qui soit, selon le mot de l'apôtre, de chaume ou de foin!

Ce qui préserve les théologiens de ce danger, c'est la claire conscience de la place que Dieu leur assigne dans l'Eglise. « Dieu, dit saint Paul, a établi premièrement les apôtres, secondement les prophètes, troisièmement les docteurs ». Ce qui signifie que le labeur des théologiens se réfère et s'ordonne à celui des apôtres et des prophètes. En d'autres termes, dans l'Eglise du Christ, ce n'est pas la théologie qui a la primauté, ce sont l'apostolat et la piété. C'est l'apostolat qui, apportant aux hommes la révélation de Dieu en Jésus-Christ, accroît sans cesse l'Eglise, et c'est la piété qui fait que l'Eglise est sel de la terre et lumière du monde. Mais, dans toute affirmation de foi, donnée par les apôtres ou jaillissant de l'âme chrétienne, est implicitement contenue une théologie — au sens propre du mot — que les docteurs doivent expliciter. A eux de donner à la foi l'armature intellectuelle sans laquelle le christianisme, se réduisant à des mouvements de la sensibilité et à une action spirituelle

ou sociale, ne tarderait pas à perdre sa puissance et sa fécondité.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qui ressort de l'exemple de l'apôtre Paul? Théologien, certes, et sans doute le plus grand de l'Eglise chrétienne, mais qui doit cette prééminence à ce qu'il fut, tout d'abord, plus que tout autre, un chrétien uni à son Maître par les liens d'un amour absolu et d'une totale consécration, un apôtre ayant la sainte ambition de porter l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde. Profond mystique, incomparable missionnaire, mais comprenant que le Christ entend pénétrer, informer toutes les énergies de l'être, discernant non seulement les aspirations spirituelles mais aussi les exigences intellectuelles de son époque, et voulant donner aux Eglises et aux fidèles, avant même des préceptes de vie pratique, le principe essentiel de la vie et de la pensée chrétiennes s'ordonnant l'une et l'autre autour de l'affirmation de la grâce souveraine de Dieu que l'homme est appelé à recevoir par la foi.

Et qu'on comprenne bien qu'en parlant de la théologie nous n'avons pas en vue, avant tout, certaines disciplines d'une importance incontestable : l'exégèse, l'histoire de l'Eglise, la psychologie religieuse. Chacune a sa place dans la théologie prise au sens large; d'aucune d'elles ne pourra jamais se passer quiconque entreprendra de construire l'édifice d'une pensée chrétienne. Qu'on se persuade bien, cependant, que ni l'exégèse, ni l'histoire, ni la psychologie ne remplaceront jamais la théologie, dans l'acception propre du mot, la dogmatique comme on l'appelle. exposé systématique d'une doctrine. prise dans la richesse de ses diversités, une parce que se référant à un principe et à une fin essentielle, d'une doctrine en laquelle l'Eglise, à une époque donnée de son histoire, reconnaisse, incarnée dans les paroles et les formules d'une vivante personnalité, l'éternelle vérité de l'Evangile qui s'offre, se propose et se rend assimilable à la conscience et la pensée d'une génération humaine.

III

Oui, vraiment, grâces soient rendues à Dieu d'avoir donné les docteurs à l'Eglise! Puisqu'ils ont été établis par lui, comment les fidèles se refuseraient-ils à leur légitime autorité?

Ah! je sais ce qu'on pense volontiers dans nos Eglises : « Qu'on nous parle de vie spirituelle, qu'on nous parle d'action sociale et d'action missionnaire! Nous n'avons que faire de formules doctrinales trop souvent difficiles à comprendre ».

Mes frères, ne voyez-vous pas, par toute l'histoire de l'Eglise, que sa vie spirituelle et son action sont étroitement solidaires de sa théologie? Faut-il invoquer une fois encore l'exemple de l'apôtre Paul? Relisez les chapitres 12 et 13 de sa lettre aux Romains, tout remplis d'exhortations spirituelles, de préceptes de morale, de directives en vue de l'action. Que sont-ils, dans la pensée de l'apôtre, sinon la conséquence nécessaire, inéluctable, de sa théologie?

Pensez aux vertus fondamentales de la piété et de l'action des puritains au xvi^e siècle, pensez même aux conceptions politiques et sociales qu'ils ont mises en œuvre : que sont-elles, sinon l'incarnation, dans la vie individuelle et collective, des doctrines essentielles de Calvin?

Pas plus qu'il n'y a opposition entre le christianisme de Paul et l'Evangile de Jésus-Christ, il n'y a opposition de droit entre la doctrine et la vie. Séparer la vie de la doctrine qui l'exprime, la traduit, en rend intelligible le principe, la loi, la valeur, c'est rompre la solidarité voulue de Dieu, c'est mutiler, dans l'un de ses organes essentiels, le corps du Christ.

« Soit, — disent certains membres de nos Eglises, — nous reconnaissons l'importance de la doctrine pour la vie et l'action de l'Eglise. Mais à chacun de se construire son édifice doctrinal! Usons de la liberté chrétienne. Les théologiens n'en usent-ils pas pour élever les unes en face des autres, trop souvent les unes en opposition avec les autres, leurs théologies personnelles? Mettons en pratique le sacerdoce universel, et que chaque chrétien, éclairé par l'Esprit de Dieu, dans sa méditation de la Bible, s'efforce de penser sa foi et de la traduire en formules qui répondront aux exigences de sa pensée ».

Je vois, dans cette attitude, un grave danger. Ceux qui s'expriment ainsi que je viens de le rappeler méconnaissent la grande loi de la division du travail, la diversité des vocations, la nécessité de l'ordre, la complexité des tâches confiées par Dieu à son Eglise. Si d'aucuns estiment, avec Boileau, que « tout protestant est pape une Bible à la

main » (1), ils commettent une dangereuse méprise. La liberté chrétienne n'emporte pas le droit, pour le chrétien, de croire ce qu'il veut, comme il le veut. Et le sacerdoce universel ne signifie pas que chaque fidèle puisse s'ériger théologien et surtout juger les docteurs établis par Dieu pour enseigner dans l'Eglise.

Qu'il y ait de mauvais docteurs faisant de la mauvaise théologie, je l'accorde! Mais croit-on que la théologie, élaborée — j'allais dire improvisée — par des hommes que Dieu n'a pas qualifiés pour cette tâche, ne soit pas plus détestable et n'ait pas, pour la vie de l'Eglise, des conséquences plus néfastes!

Il y a — on l'a trop oublié parmi nous — un magistère de l'Eglise, que celle-ci exerce par ceux que Dieu appelle à l'enseignement sous toutes ses formes, à tous ses degrés, et tout d'abord par ceux qu'il appelle au labeur de la théologie.

A vous, fidèles, il appartient en premier lieu d'accueillir avec respect, avec gratitude, l'enseignement que vous donnent ceux que Dieu a établis dans cette charge. Vous avez à éprouver, par le témoignage intérieur de l'Esprit, l'accord profond qui doit exister entre les doctrines qui vous sont enseignées et l'enseignement du Christ et des apôtres; vous avez à en mesurer la valeur pratique et l'efficacité spirituelle.

Vous avez plus encore à faire : créer par votre piété, par votre action, l'atmosphère vivante et vivifiante dans laquelle la grâce de Dieu peut féconder les dons naturels, susciter les docteurs que le Christ entend donner à l'Eglise. Vous avez à incarner les doctrines essentielles de la théologie chrétienne dans une vie si intense, si puissante, que de nouveaux docteurs se lèvent dans l'Eglise, et interprètent, pour leur génération, les initiatives salvatrices de Dieu. Vous avez à appeler, à préparer, à seconder l'élaboration d'une théologie qui devienne, à son tour, inspiratrice d'une vie, d'une piété et d'une action plus fidèles et plus rayonnantes que par le passé

Car, en définitive, quel est le dessein de Dieu en établissant dans l'Eglise des apôtres, des prophètes, des docteurs? Quelle est l'ambition du Christ lorsqu'il donne à son Eglise les hommes revêtus de ces divers ministères ou de ces

(1) Le vers exact de Boileau est : « Tout protestant fut pape, une Bible à la main. » (*Satire XII*).

diverses charges? Elle est de préparer le jour béni où, par la collaboration de la grâce éternelle avec la liberté humaine, l'Eglise, parvenue à l'unité de la foi, professera la vérité dans l'amour.

De ce jour de lumière et de gloire, les conférences de Stockholm et de Lausanne ont donné, à de nombreux chrétiens, le pressentiment. Mais, en même temps qu'elles ont fait éclater l'urgence d'une action commune, elles ont mis en pleine lumière le devoir, pour l'Eglise de Jésus-Christ, de se placer avec toutes les énergies intellectuelles dont elle dispose, en face des grands problèmes qui s'imposent à la pensée chrétienne et, par conséquent, elles réclament de l'Eglise qu'elle demande sans se lasser à Dieu de susciter au milieu d'elle les théologiens qui, ayant reçu vocation de lui, interpréteront à nouveau, pour les générations de demain, les affirmations de la foi chrétienne.

Ah! qu'elle est magnifique dans sa diversité la tâche confiée à l'Eglise de Jésus-Christ! Chacun, si humble soit-il, y a sa place marquée, chacun a un don à y faire valoir, et nul ne peut dire que, n'ayant pas besoin des autres, les autres n'ont pas besoin de lui. Les théologiens ont besoin des fidèles, et je crois pouvoir dire qu'ils ne l'oublient jamais. Mais les fidèles n'ont pas un moindre besoin des théologiens. Tous sont membres les uns des autres. Tous sont appelés à coopérer, dans une étroite solidarité, à la croissance dans l'amour du corps de Jésus-Christ.

« O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu!... Tout vient de lui, tout est par lui, tout est pour lui! Gloire à lui dans l'éternité! Amen! (1) ».

(1) Romains XI : 33, 36.

JOURNÉE DU 10 NOVEMBRE



La journée du jeudi 10 novembre avait été réservée par la Faculté pour des visites d'intérêt scientifique et pour des réceptions.

A la Bibliothèque Nationale où ils se rendirent dans la matinée, nos hôtes furent fort aimablement reçus par M. Roland Marcel, administrateur général, entouré de MM. Henri Omont et de la Roncière, conservateurs.

Pour permettre aux délégués étrangers d'entrer en contact avec les richesses intellectuelles conservées à la Bibliothèque, M. Roland Marcel avait fait disposer, dans le grand vestibule d'honneur, une collection de manuscrits susceptibles d'intéresser les théologiens. Nos visiteurs purent ainsi examiner plusieurs manuscrits grecs et latins anciens, parmi lesquels deux manuscrits grecs de la Bible, le *Codex sarravianus* et le *Codex Ephraemi Syri rescriptus*, ce dernier palimpseste, tous deux en onciales du ve siècle ; le *Codex Claromontanus* des épîtres de saint Paul, en onciales grecques et latines du vii^e siècle ; le *Codex Sinopensis*, Evangile de saint Mathieu, en onciales d'or sur parchemin pourpré, avec miniatures, du vii^e siècle ; le Pentateuque latin de Tours, en onciales et avec peintures du vii^e siècle : les deux grandes Bibles latines offertes au roi Charles-le-Chauve du ix^e siècle ; le *Correctorium* de la Sorbonne, témoin des travaux d'exégèse faits au xiii^e siècle à Paris sur le texte de la Bible, etc.

M. Omont, le distingué conservateur des manuscrits, donna sur tous ces trésors toutes les explications que les délégués sollicitèrent de sa compétence et de son obligeance.

M. de la Roncière, conservateur des imprimés, avait fait exposer, à l'intention des visiteurs, les éditions princeps des Bibles protestantes : la Bible de Calvin, la *Bible nouvellement traduite par Sébastian Chateillon* (Bâle, 1555) sur laquelle une main du xvi^e siècle a ajouté au-dessous du titre le mot « hérétique ». Etait exposé également l'ouvrage rarissime, sinon unique, de Michel Servet, *Christianismi restitutio* (1553). Le volume était ouvert aux pages du livre III « De ministeriis ecclesiae » qui furent les plus atteintes par les flammes du bûcher où périt Michel Servet.

Une série d'autres volumes exposés étaient relatifs à l'établissement tenté en 1562-1568 par les protestants de France en Floride : tel l'ou-

vrage publié en 1591, à Francfort, par Théodore de Bry sur les voyages de Laudonnière, en Floride. Une gravure reproduisait une des miniatures faites sur place, par Jacques Le Moyne, de Morgues, en 1564 ; elle figurait les Indiens de la rivière de Mai (l'actuelle Saint John's River) prosternés devant la colonne fleurdelisée qui symbolisait pour eux la France. « Les Huguenots de Laudonnière, nous raconte M. de la Roncière, chantaient les psaumes de David traduits par Marot et mis en musique par Goudimel. Les Indiens les chantaient avec eux. Et quand Dominique de Gourgues, un catholique, revint en 1568 venger les Huguenots massacrés par les Espagnols, les Indiens de Floride imposèrent à ses soldats, comme signe de reconnaissance, le chant de trois psaumes de Marot. » Une édition des *Psaumes de David*, mis en rimes par Clément Marot, Lyon, 1563, in-fol. était ouverte devant nos hôtes au psaume 50. C'est l'un des trois que connaissaient les Peaux-Rouges.

Après avoir conduit nos amis étrangers dans les diverses annexes de la bibliothèque et les avoir initiés au fonctionnement de la distribution et du classement des livres, M. Roland Marcel tint à exprimer à ses visiteurs, en une allocution empreinte d'une cordialité toute française, ses sentiments de sympathie. M. Allier, au nom de la Faculté et de ses hôtes, assura M. Roland Marcel et ses collaborateurs du reconnaissant souvenir qu'emporteraient les délégués étrangers de cette visite dont l'intérêt scientifique était rehaussé par une exquise amabilité.

A la Société d'histoire du Protestantisme français, nos hôtes furent reçus par M. John Viénot, président, et M. Pannier, bibliothécaire. Ces messieurs leur firent l'honneur des richesses du Musée de la Société. Ils les mirent en présence d'une petite exposition qui avait été faite à leur intention. C'étaient des documents concernant les anciennes Académies de Strasbourg, Genève, Montauban, Saumur et Sedan. C'étaient ensuite les comptes rendus de l'inauguration de la Faculté en 1877 ; à côté d'eux figuraient un exemplaire de la première thèse de baccalauréat soutenue à Paris (celle de M. Henri Dannreuther : *Du témoignage d'Hégésippe sur l'Eglise chrétienne aux deux premiers siècles*), un exemplaire des deux premières thèses de licence (celles de M. Ed. Vaucher : *De decretis synodi Nicaenae* et *Essai de méthodologie des sciences théologiques*), soutenues également en 1878, et un exemplaire de la première thèse de doctorat soutenue en 1879 (celle d'Auguste Jundt : *Les amis de Dieu au xiv^e siècle*). Un exemplaire de l'*Ami chrétien des familles*, de 1877, rapportait un incident curieux : « A la distribution des prix du Concours général, le 6 août 1877, la Faculté de Théologie protestante était représentée par trois de ses professeurs en robe violette. Les professeurs de la Faculté catholique étaient absents ; ils n'avaient pas voulu, paraît-il, se trouver assis à côté de leurs collègues protestants et s'étaient tous abstenus en forme de protestation contre l'entrée de l'hérésie sous les voûtes de la Sorbonne. »

A midi, les délégués eurent l'occasion, à la table de quelques amis, M. et Mme Paul Enjalbert, M. le Dr et Mme Georges Kuss, M. et Mme Jules Siegfried, M. et Mme Julien Monod, d'entrer dans l'intimité familiale du protestantisme. Ils purent juger ainsi, par eux-mêmes, de notre vie cachée et, comme le disait le Recteur Lindeboom, de Groningue, ils ont pu entendre le battement même de nos cœurs.

La Faculté tient à remercier ces amis qui reçurent à leur table nos visiteurs, comme aussi les familles qui ont accueilli à leur foyer, pendant la durée de leur séjour, un ou plusieurs délégués.

L'après-midi fut consacrée à des réceptions qui furent autant de témoignages de l'estime en laquelle la Faculté de Théologie de Paris est tenue par les milieux officiels et gouvernementaux.

A la Sorbonne, d'abord, le Recteur, M. Charléty, fit les honneurs de sa maison, conduisit lui-même nos hôtes dans ses salons, à la bibliothèque de l'Université, à la salle Louis Liard où ont lieu les soutenances de thèses, et dans le grand amphithéâtre. Mme Charléty, avec une amabilité et une bonne grâce qui touchèrent les cœurs, tint à recevoir elle-même les universitaires étrangers auxquels un lunch fut offert au départ.

Des automobiles — il n'y en avait pas moins de douze — généreusement prêtées par quelques familles protestantes, conduisirent ensuite les délégués à l'Hôtel de Ville où ils furent reçus par le Président du Conseil Municipal et le Préfet de la Seine. Nous donnons, d'après le *Bulletin municipal officiel* du 8 décembre, les discours de MM. Louis Delsol, Président du Conseil municipal, Paul Bouju, Préfet de la Seine, de M. le Doyen Raoul Allier et de M. le professeur Zilka, de Prague. Après ces discours, les hôtes de la Ville furent invités à apposer leurs signatures sur le Livre d'or de la Ville de Paris et à visiter les salons de l'Hôtel de Ville.

A 18 heures précises, les délégués furent reçus au Palais de l'Elysée, par le Président de la République. Ils furent présentés à M. Gaston Doumergue par le doyen, qui exprima, en quelques paroles, le désir qu'avaient manifesté nos hôtes d'apporter leurs hommages au chef de l'Etat. Le Président ne se contenta pas de remercier en bloc ses visiteurs, il s'approcha de leur cercle, serra la main de chacun des universitaires, se faisant présenter chacun d'eux, trouvant un mot aimable pour chaque nationalité et pour son représentant. En particulier, il rappela aux délégués de la Roumanie, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, l'intérêt qu'il portait personnellement au voyage qu'avait fait, au printemps de l'année 1927, le doyen Allier qui lui en avait rendu compte.

Le soir, au Club de la Renaissance française, le doyen et les professeurs de la Faculté avaient convié à dîner leurs hôtes, ainsi qu'un certain nombre de personnalités protestantes, dîner cordial, dépouillé de tout protocole.

Après un toast du doyen Allier porté à la santé du Président de la

République, l'Archimandrite Scriban, au nom des délégués étrangers, dans un toast vibrant, déclara qu'au cours de ces journées inoubliables ils avaient été mis en présence d'une France qu'ils ignoraient et qu'ils n'auraient rien de plus pressé que de lui rendre, dans chacun de leurs pays, l'hommage mérité.

Le dîner fut suivi d'une réception nombreuse où se firent applaudir Mme Blanc-Audra et Mlles Jeanne, Suzanne et Jacqueline Marillier.

M. le Pasteur Krop, d'Amsterdam, exprima à la Faculté la reconnaissance de ses anciens élèves.

Discours de M. Louis DELSOL

Messieurs,

Le Conseil Municipal est profondément sensible à la pensée qui, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Faculté de Théologie protestante, vous guide vers l'Hôtel de Ville. Vous nous montrez par là que vous n'avez point oublié l'accueil réservé à vos prédécesseurs, lorsque, chassés par l'annexion de l'Alsace, ils cherchaient un refuge où il fût possible de reconstituer le foyer de culture religieuse, scientifique et française, qu'avait été la Faculté de Strasbourg.

La Cité est fière de leur avoir, non seulement ouvert ses portes comme à des concitoyens d'élite, mais encore d'avoir pu les aider dans le désarroi de l'exil en leur offrant réellement une hospitalité fraternelle dans ses bâtiments communaux. (*Applaudissements.*)

C'est, en effet, dans l'immeuble de l'ancien Collège Rollin, remplacé depuis par l'Ecole municipale de physique et de chimie, que s'installèrent les premiers professeurs : MM. Lichtenberger et Sabatier, assistés de MM. Matter et Philippe Berger.

Si les cours réguliers, inaugurés en juin 1877, furent transférés deux ans après dans vos locaux actuels du boulevard Arago, du moins notre amicale et confiante collaboration ne s'est-elle point un instant démentie durant un demi-siècle. Vous avez rehaussé la gloire de la Capitale de l'éclat de recherches spirituelles effectuées avec un talent

incontestable et une probité unanimement appréciée. Chacun des événements importants de notre histoire vous a trouvés prêts à accorder sans réserve à la Ville votre concours précieux et respecté. C'est ainsi, par exemple, que l'on n'a point perdu le souvenir de la belle enquête entreprise par vos soins, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, sur l'enseignement de la morale dans les écoles.

Aujourd'hui votre activité nous est plus que jamais nécessaire. Sans doute le définitif retour, dans l'unité nationale, des provinces perdues et de leur Université nous a-t-il rendu la fameuse école dont vous êtes vous-mêmes issus. Mais la ruche ne nuit pas à l'essaim, puisque tous deux produisent un même miel et travaillent de concert à augmenter nos richesses et notre prospérité. D'ailleurs votre énergie et les circonstances se sont conjuguées pour faire de votre Faculté un des plus utiles foyers de la propagande intellectuelle française.

A l'heure où, les uns après les autres, tous les peuples du monde inaugurent ou fondent à l'usage de leur jeunesse studieuse ces pavillons de la Cité universitaire qui témoignent du prix attaché aux leçons de nos maîtres, nous ne pouvons que vouer une gratitude plus vive et plus intense encore aux agents zélés du rayonnement universel de la pensée nationale.

Vous êtes de ceux-là, Messieurs, et au tout premier rang.

Dès avant la guerre, M. Raoul Allier avait jeté les bases de cette haute politique d'action intellectuelle. Immédiatement après la guerre, à la suite d'un voyage au bord du Danube, il avait obtenu de l'archevêque de Bucarest que les meilleurs de ses étudiants fussent envoyés à Paris.

L'impulsion était donnée et s'est régulièrement développée. Les résultats obtenus par nos amis roumains ont engagé les populations protestantes de l'Europe centrale à imiter l'exemple donné par les orthodoxes et voici notamment que vous avez ajouté aux vieux liens qui nous unissent à la Cité de Prague ceux de l'amitié ardente des jeunesses.

Ainsi, Messieurs, par les voies diverses où le destin les engage, nos organismes administratifs ou pédagogiques, nos différentes familles spirituelles poursuivent la réalisation d'une même tâche : chercher la vérité, servir le pays.
(Très bien!)

Votre juste compréhension des caractères propres à

chaque race, votre scrupuleux respect de toutes les convictions sincères sont les causes profondes de vos magnifiques succès. Il nous est agréable de les saluer en vous puisque c'est là précisément la méthode même de la France qui, pour atteindre son idéal humain, ne disposera jamais de trop de science, de dévouement, ni de foi. (*Applaudissements prolongés.*)

Allocution de M. Paul BOUJU

Messieurs,

Si j'osais, au salut déférent et cordial que vous adresse le magistrat parisien, joindre quelques impressions personnelles, j'aimerais évoquer la petite île du pays d'Aunis où s'écoula mon enfance, où sont encore vivaces les souvenirs des lointaines épreuves infligées à vos anciens, humble banc de sable dont les habitants subirent, non sans honneur, le contre-coup des événements qui se déroulèrent dans le cadre austère de notre grande voisine La Rochelle.

Les hasards de la carrière administrative me firent débiter à Montauban où j'eus le spectacle de la vie discrète de votre sœur méridionale, la Faculté aujourd'hui transférée à Montpellier, à laquelle quelques-uns d'entre vous gardent sans doute un souvenir attendri.

Ses vieux bâtiments voisinaient avec un couvent d'Ursulines, au bord du Tarn dont les eaux rougeâtres reflétaient amicalement ces deux façades presque symétriques. A certaines heures, en suivant la rue étroite et déserte qui séparait les deux édifices, on pouvait entendre simultanément monter sous la splendeur du ciel du Quercy les psaumes traduits en vers français par Marot, Théodore de Bèze et Conrart et les litanies latines de la Vierge, cependant que les deux jardins parallèles, où la vigne du Seigneur recevait une culture différente, mêlaient leurs branches et échangeaient leurs oiseaux qui, dans leur style, chantaient eux aussi la gloire de Dieu. (*Applaudissements.*)

Une autre étape de ma vie errante plaça sous ma juridiction le Mas d'Azil aux tragiques souvenirs. J'ai donc été maintes fois convié à méditer sur quelques-uns des épisodes que votre âme fidèle peut évoquer avec fierté.

L'énergie indomptable et, s'il le faut, un peu farouche, la sincérité intransigeante avec soi-même, le respect scrupuleux de la dignité de la personne humaine, voilà les vertus qu'une forte discipline a, depuis plusieurs siècles, cultivées en vous. Elles se réchauffent et s'exaltent à ce foyer de vie spirituelle dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantième. Notre Hôtel de Ville qui tient à honneur de s'associer à toutes les manifestations de l'activité intellectuelle ne pouvait rester indifférent à la commémoration de cette date.

Paris, fidèle à sa glorieuse tradition, très fier de sentir que, plus que jamais, il est le rendez-vous universel de tous les nobles esprits voués aux tâches inspirées par un haut idéal ne peut qu'entourer d'une sympathie respectueuse cette élite de penseurs, d'exégètes, de moralistes dont l'exemple et le talent président à la formation de ces orateurs qui, pleins d'un zèle apostolique, iront dans nos provinces et dans des pays lointains — et nous sommes heureux de saluer ici de si nombreuses et si brillantes délégations étrangères — promouvoir le culte de la vérité, la pratique du libre examen et qui, par leur rayonnement, leur élan fraternel, leur sérénité, accroîtront encore aux yeux du monde le prestige de notre France bien-aimée. (*Applaudissements prolongés.*)

Discours de M. le Doyen Raoul ALLIER

Monsieur le Président,
Monsieur le Préfet,
Messieurs,

Je suis particulièrement heureux d'avoir aujourd'hui le grand honneur de vous présenter les personnalités ayant pris part à la célébration de notre cinquantenaire; elles ont tenu à venir à l'Hôtel de Ville vous présenter leurs devoirs et à vous dire combien elles sont reconnaissantes à la Ville de Paris de ses nombreux bienfaits.

Tous les jours, ou presque, on inaugure à la Cité universitaire une maison pour une des nations représentées ici et personne n'ignore que c'est la Ville de Paris qui a mis à la disposition de la Cité universitaire les terrains sur lesquels on construit des immeubles destinés à abriter la jeunesse intellectuelle. On y construit peut-être une image de l'avenir, une société des nations, dont les membres viennent à Paris se cultiver dans nos écoles et nos Facultés.

Dans cet espoir, j'exprime, au nom de tous les délégués étrangers qui sont ici, qu'ils appartiennent aux pays ayant déjà construit leur maison, ou à ceux qui la construiront dans un avenir prochain, car l'exemple est contagieux, j'exprime à la Ville de Paris la reconnaissance du monde civilisé. (*Très bien!*)

Je me permets d'ajouter un mot, à titre personnel.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les étudiants étrangers viennent à Paris pour bénéficier de notre enseignement,

mais ils ne viennent pas tout à fait dans les mêmes conditions qu'autrefois. Je me souviens d'avoir lu dans les vieux documents qu'on voyait jadis nombre d'étudiants en peine pour subvenir à leurs besoins; et ceux qui ne voulaient pas recourir aux franchises lippées de Villon et de ses camarades s'en allaient par les rues, demandant un peu de pain pour l'amour de Dieu. Aujourd'hui, on ne voit plus les étudiants étrangers ou français, mendier leur pain, mais il y a quelqu'un qui leur a succédé dans ce métier : ce sont les infortunés Doyens obligés de solliciter des bourses pour les pauvres étudiants.

Eh bien! le doyen que je suis n'a pas le droit d'oublier que la générosité de Paris est pour beaucoup dans les bourses que nous pouvons attribuer à des jeunes gens venus de très loin. (*Très bien!*)

Pour cela, je suis très heureux d'avoir l'occasion de dire à la Ville de Paris un très respectueux merci. (*Applaudissements.*)

Notre grand désir est que ces jeunes gens, venus à Paris, y apprennent à connaître la vraie France, non pas la France qui s'amuse, mais la France qui se recueille, qui prie même et qui travaille, la France qui lutte pour augmenter tous les jours un peu plus son capital intellectuel. Nous souhaitons qu'ils entrent dans nos familles, qu'ils voient ce qu'est la vie française et que, de retour dans leur pays, ils le disent autour d'eux, suivant les inspirations de leur cœur et avec toute leur conscience.

Dans cette œuvre, vous nous avez apporté une aide précieuse. Monsieur le Président, je ne saurais trop répéter le merci que je vous dois. (*Vifs applaudissements.*)

Discours de M. le Professeur D^r F. ZILKA

Monsieur le Président,
Monsieur le Préfet,

Je ne vous aurai rien dit de nouveau quand je vous aurai dit que nous, délégués étrangers, nous considérons comme un privilège précieux d'être reçus par la Ville de Paris.

Nous sommes venus pour participer à la célébration du Cinquantenaire de la Faculté de théologie protestante. Nous considérons cette Faculté comme une partie intégrante de ce grand système éducatif qui tend au triomphe de la vérité et de la liberté.

Nous sommes venus aussi pour revoir cette belle Ville de Paris que nous considérons tous — et je parle au nom des représentants ici présents de dix-sept pays différents — comme notre capitale spirituelle, comme le foyer de la fraternité et de la liberté. Nous travaillons, nous, protestants théologiens, pour la liberté de conscience, alors que vous, à Paris et dans toute la France, vous travaillez pour la liberté politique. De la réception si amicale que vous nous avez réservée, nous emporterons de nouvelles forces et de précieux encouragements pour persévérer dans notre tâche, car nous savons qu'en travaillant pour la liberté de conscience et la liberté politique nous contribuons de manière efficace à la paix du monde. (*Vifs applaudissements.*)

DOCUMENTS



I

UNIVERSITÉS ET FACULTÉS ÉTRANGÈRES

CANADA

Université Mac Gill, de Montréal. (1)

C'est au nom de la Fédération des Ecoles de Théologie affiliées à l'Université Mac Gill que je viens vous apporter les félicitations très cordiales de vos collègues de Montréal.

J'ai accepté la mission dont on m'a chargé avec une joie toute particulière.

J'étais présent lors de la célébration du dixième anniversaire de la Faculté de Théologie de Paris, dans cette même salle. On avait appelé cette cérémonie les noces de cristal de la Faculté, et le terme était assez approprié, car elle était encore un peu frêle, la Faculté, à ce moment-là; elle était comme une jeune plante dont les racines n'étaient pas très profondes, et l'on avait quelque inquiétude pour son avenir.

Puis j'ai assisté au vingt-cinquième anniversaire de la Faculté de Théologie de Paris; elle était devenue plus forte et ses racines avaient pénétré plus profond. Maintenant l'arbre a acquis sa pleine vigueur, ses racines se sont étendues loin sous terre et ses branches portent des fruits savoureux.

Nous vous sommes reconnaissants de l'accueil que vous avez fait, il y a quelques années, à un de nos bacheliers en théologie, qui, porteur d'une bourse de voyage, désirait compléter les études qu'il venait de terminer au Canada. Il a amplement profité des ressources scientifiques et religieuses que vous avez mises à sa disposition.

Aussi, croyez-le bien, Monsieur le Doyen, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour encourager nos étudiants à suivre l'exemple de leur aîné.

Me sera-t-il permis d'ajouter qu'à notre tour, nous saluerons avec joie les étudiants français qui, pour faire connaissance avec l'Amérique, seraient disposés à venir s'asseoir pour quelques mois sur les bancs de notre Ecole de Théologie, au pied de cette colline du Mont-Royal, sur laquelle, chaque soir, s'allume une gigantesque croix lumineuse, rappelant l'humble croix plantée, en ce même endroit, par les premiers Français qui s'établirent, il y a quelque trois siècles, sur la rive Nord du Saint-Laurent.

Je suis heureux de vous saluer aujourd'hui au nom de l'Université Mac Gill et des Facultés fédérées de théologie, à l'œuvre dans cette ville de Montréal, qui est, dans le monde, la plus grande ville française, après Paris.

(1) Allocution prononcée par M. le Professeur Ch. Biéler.

DANEMARK

Faculté de Théologie de l'Université de Copenhague. (1)

La Faculté de Théologie de l'Université de Copenhague adresse ses félicitations les plus cordiales à la Faculté de Théologie protestante de Paris.

Dès le début, la Faculté de Paris a été le foyer d'un travail théologique indépendant et marqué d'un caractère tout à fait scientifique, qui, à côté de sa grande importance pour le protestantisme français et pour la vie spirituelle en général de la France, a donné de la manière la plus digne sa contribution remarquable à toutes les recherches théologiques protestantes.

C'est avec gratitude que nous aussi nous avons trouvé ici une riche instruction et de nouvelles indications, et nous avons reconnu avec joie que les liens de fraternité ont été resserrés de plus en plus entre nous.

Tout spécialement nous remercions notre Faculté sœur pour la grande hospitalité avec laquelle elle a reçu les étudiants de notre Université, ranimant ainsi l'ancienne coutume selon laquelle des scolaires Danois venaient s'instruire aux foyers de science de Paris.

Dans ce jour de fête nous souhaitons qu'elle reste aussi à l'avenir le centre d'études théologiques marquées du même esprit qui l'a caractérisée jusqu'aujourd'hui, et qu'elle suive dignement les traditions glorieuses du protestantisme français.

Copenhague, le 26 Octobre 1927,

Niels MUNKTHUM,

Doyen.

(1) Adresse sur parchemin en calligraphie de couleur, apportée et lue par M. le Professeur Norregaard.

ÉCOSSE

Faculté de Théologie de l'Université d'Aberdeen. (1)

M. le Doyen de la Faculté de Théologie de l'Université d'Aberdeen a profondément regretté d'avoir été empêché par les circonstances de se faire représenter par une délégation aux fêtes du cinquantenaire de la Faculté Libre de Théologie protestante de Paris.

Se souvenant des relations séculaires de nos deux Patries depuis le temps de Calvin, et spécialement de la collaboration des théologiens Français et Ecosais qui s'est resserrée pendant le dernier demi-siècle, la Faculté de Théologie d'Aberdeen veut exprimer son sentiment de vive amitié pour la Faculté Libre de Théologie de Paris, et faire des vœux pour son activité glorieuse dans les siècles à venir.

L'Université d'Aberdeen est fière qu'un de ses fils, M. le Professeur Eugène De Faye, D. Th. D. D., gradué illustre de notre Université pour les langues classiques et « doctor decretorum honoris causa » de la Faculté de Théologie, répande la lumière de sa grande érudition et de sa pensée très élevée sur la noble Faculté de Paris, et, en dehors d'elle, sur toute la Chrétienté.

Veuillez agréer, M. le Doyen, les hommages les plus sincères de la Faculté de l'Université d'Aberdeen

Andrew C. BAIRD D. D., B. Sc.
Doyen.

G. D. HENDERSON, B. D.
Secrétaire de la Faculté de Théologie d'Aberdeen.

Le 4 Novembre 1927.

Faculté de Théologie de l'Université d'Edimbourg. (2)

...The Faculty of Theology desire me to convey to you their congratulations for the celebration of the foundation of the Protestant theological College in Paris, and to express their sense of the services rendered to the French Church and the Theology by the institution over which you preside.

Unfortunately the date of the celebration falls in the middle of our

(1) Adresse imprimée sur parchemin,

(2) Message du Doyen, M. P. Paterson.

autumn term, and it may be impossible for the University of Edinburgh to be represented by one of the Professors. We shall however try to arrange this...

La Faculté de Théologie me charge de vous transmettre ses félicitations pour la célébration du Cinquantenaire de la fondation de votre Faculté de Théologie protestante de Paris et de vous exprimer combien elle apprécie les services rendus à l'Eglise de France et à la Théologie par l'établissement que vous présidez.

Malheureusement la date de cet anniversaire tombe au milieu de notre trimestre d'automne, et il se pourrait que l'Université d'Edimbourg se trouvât dans l'impossibilité de se faire représenter par l'un de ses Professeurs. Nous essayerons cependant d'arranger les choses...

Faculté de Théologie de l'Université de Glasgow. (1)

Monsieur le Président et Messieurs,

Quoique Français, j'ai le grand honneur de représenter ici une Université écossaise, celle de Glasgow. C'est en son nom que je viens vous apporter les félicitations et les vœux de vos amis écossais. Je le fais d'autant plus volontiers que je suis moi-même ancien élève et bachelier de votre Faculté, et que des liens déjà anciens et très cordiaux m'unissent à plusieurs de vos professeurs.

Ce n'est pas d'hier que datent les rapports entre la France et les « Gaels » ou Gaulois du Nord de la Grande-Bretagne. Une affinité de race et de tempérament devait fatalement les réunir. Les rois de France ont eu longtemps, vous le savez, une Garde écossaise et le roi Louis XI exempta tous les sujets de cette nation, établis dans notre pays, des « lettres de naturalisation » et leur donna les mêmes droits qu'aux Français pour recueillir les héritages et les bénéfices.

Profitant de ces privilèges, de nombreux fils de l'Ecosse studieuse, mais encore quelque peu arriérée, accoururent en France dès le xii^e siècle pour boire aux sources du savoir que nos professeurs leur dispensaient généreusement. Preuve en soit le « Collège Ecossais » fondé en 1325, doté par Marie Stuart et qui subsista rue Cardinal-Lemoine jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

Mais c'est avec l'avènement de la Réforme que les liens intellectuels et scientifiques devinrent étroits et constants entre nos deux pays. Aux étudiants, qui déjà fréquentaient nos collèges, se joignirent de nombreux professeurs qui venaient enseigner et non apprendre.

(1) Allocution prononcée par le Pasteur Ch. Merle d'Aubigné.

Et telle était alors, paraît-il, la réputation des Ecossais en matière de philosophie « qu'un seigneur ou gentilhomme, nous dit un chroniqueur, désireux de faire apprendre à ses fils les principes de cette science, ne l'aurait confié à aucun autre qu'à un maître écossais ». A un moment donné, on compta plus de professeurs écossais en France que dans tous les Collèges et Universités d'Ecosse.

La théologie, surtout dans ce temps-là, était très voisine de la philosophie, et là aussi les savants du Nord de la Tweed mirent leur marque. Nombreux sont les noms écossais que l'on rencontre dans le corps professoral de nos institutions de haut enseignement : George Buchanan, Balfour, Andrew Melville, William Heigate, et surtout ce talentueux mais étrange Cameron, dont votre regretté Bonet-Maury a raconté l'histoire. Né à Glasgow et quelque temps recteur de l'Université de cette ville, il fut aussi pasteur à Bégles, faubourg de Bordeaux, professeur de théologie à Sedan, Saumur et Montauban, et joua un rôle important dans les disputes théologiques du temps, puisqu'il fut le maître d'Amirault, et, par conséquent, grand-père de « l'Amiraldisme ».

Les persécutions, dont notre Protestantisme français fut la victime, mirent fin à cette amicale et féconde collaboration. Mais les relations entre les deux pays tendent à renaître depuis plusieurs années. L'Université que j'ai l'honneur de représenter parmi vous, celle de Glasgow, a tenu à honorer ceux que nous honorons nous-mêmes. Elle a conféré des diplômes de Docteur en théologie à des représentants éminents de la théologie protestante de langue française, tels que Lucien Gautier, MM. Jean Monnier, Léon Maury, à vous, très honoré Doyen, et le doctorat ès lois à des hommes qui illustrent notre pays au dehors : le Professeur Tuffier, Emile Boutroux, Henri Poincaré, et « last but not least » comme disent... les Ecossais, le Président du Conseil des Ministres, M. Raymond Poincaré lui-même.

Il serait profondément injuste de ma part de ne pas mentionner en terminant, Messieurs, les très grands services que rendent à nos étudiants, à nos Facultés et aussi à nos Eglises, nos amis écossais par l'institution de bourses d'études et par l'entretien des Eglises françaises d'Edimbourg et de Glasgow, qui permettent chaque année à de nombreux étudiants ou candidats de nos Facultés de se familiariser avec la langue, la science théologique et la vie religieuse, si active et rayonnante, des Eglises d'Ecosse. Pour toutes ces raisons, Messieurs, je crois être autorisé, — en même temps que je vous apporte les félicitations et les vœux de l'Université de Glasgow et en particulier de sa Faculté de Théologie, — d'adresser, en votre nom, un cordial merci à nos chers amis et généreux bienfaiteurs.

ÉTATS-UNIS.

Université Harvard, Cambridge, Mass. (1)

The Dean and Faculty of the Harvard theological School to the Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

Greeting :

The Harvard Theological School sends its congratulations to the Faculté Libre de Théologie protestante de Paris upon the celebration of its Fiftieth Anniversary, November ninth and tenth, nineteen hundred and twenty-seven, at Paris, France.

Gladly availing themselves of the invitation to be represented at the ceremonies, the President and Fellows of Harvard College have appointed James Haughton Woods, Ph. D. Professor of Philosophy at Harvard University and Exchange Professor to France, as their delegate and have charged him to convey their felicitations.

Given at Cambridge on the twenty sixth day of October, in the year of Our Lord the nineteen hundred and twenty seventh, and of Harvard College the two hundred and ninety-second.

Signé : A. LAWRENCE LOWELL,
Président.

Le doyen de la Faculté de Théologie de l'Université Harvard, à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

Salut :

L'Ecole de Théologie Harvard envoie ses félicitations à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, à l'occasion de la célébration de son cinquantième anniversaire, les 9 et 10 novembre 1927, à Paris.

Saisissant avec plaisir l'invitation à se faire représenter aux cérémonies, le Président et les membres du Collège Harvard ont désigné J. H. Woods, professeur de Philosophie à l'Université Harvard et professeur d'échange avec la France, comme leur délégué et l'ont chargé de vous porter leurs félicitations.

Fait à Cambridge, le 26 octobre de l'année 1927 de Notre Seigneur, et 292 du Collège Harvard.

(1) Adresse imprimée sur parchemin.

Union Theological Seminary, New-York

The Union Theological Seminary de New-York est heureux de présenter ses félicitations à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris à l'occasion de son cinquantenaire.

C'était en 1886 que notre Séminaire célébrait ses cinquante premières années : c'est donc en frère aîné qu'il apporte ses vœux pour votre anniversaire.

Lui aussi se réjouit d'être *libre et protestant*, deux termes qui s'appartiennent inséparablement. Car le Protestantisme qui n'est pas libre, libre de tout dogme autoritaire et de toute contrainte de conscience, n'est pas vraiment protestant; et la liberté qui ne proteste pas toujours contre tout asservissement de l'esprit humain, qui est assujettie de la moindre façon à la tradition officielle et à l'ecclésiasticisme, n'est pas liberté.

Vous, représentants du Protestantisme en France, avez un superbe héritage, et noblement vous le propagez.

Nous sommes heureux de recevoir auprès de nous vos anciens étudiants en qualité de *graduate fellows* et nous espérons que leur nombre s'augmentera d'année en année. Cet échange ne peut qu'agir comme un autre lien d'amitié, s'ajoutant à tant d'autres qui unissent déjà la France et les Etats-Unis.

Recevez donc, pour votre honorable Faculté, l'assurance de notre intérêt sincère et affectueux et veuillez avoir l'obligeance de nous honorer, quand le moment en sera venu, d'une invitation pour la célébration de votre Centenaire.

Charles P. FAGNANI,

Professeur d'Hébreu et d'Exégèse de l'Ancien Testament.



Séance solennelle du Cinquantenaire

M. le Professeur NORREGARD lit une adresse

FINLANDE.

Faculté de Théologie de l'Université d'Helsingfors (Helsinki) (1)

La Faculté de Théologie de l'Université de Helsingfors présente ses félicitations chaleureuses à la Faculté-sœur de Paris à l'occasion de son cinquantenaire.

Les cœurs finlandais ont toujours battu ardemment pour les braves Huguenots et leurs nobles descendants. Nous admirons la Faculté protestante de Paris, gardienne des grandes traditions et du précieux héritage des Huguenots, et l'œuvre inoubliable qu'elle a accomplie pour la renaissance et l'unification du protestantisme français. Mais l'influence de la Faculté de Paris s'étend bien au delà des frontières de la France. L'école de Paris, qui s'illustre des noms d'Auguste Sabatier et de Louis-Eugène Ménégoz, a donné à la théologie protestante une inspiration précieuse dans un sens positif, qui a été accueillie avec sympathie en Finlande, comme dans tous les autres pays du Nord.

Nous formons des vœux pour que la Faculté de Théologie de Paris continue à être le soutien et la force du protestantisme français et qu'elle puisse persévérer avec le même succès que pendant les cinquante années passées dans son travail fécond pour l'avancement de la théologie protestante en général et gagner ainsi à la France et à sa haute civilisation de nouveaux amis parmi les protestants de l'univers entier.

Helsingfors, le 9 Novembre 1927.

Pour la Faculté de Théologie,

Le Doyen,

Arthur HJELT.

(1) Adresse calligraphiée sur parchemin, sous reliure en peau de daim frappée de lettres d'or, apportée et lue par M. le Doyen Hjelt.

GRÈCE.

Faculté de Théologie de l'Université d'Athènes

1 N/βρίου 1927

Πρὸς
τὸν Ἀξιότιμον Κύριον Κοσμητορα
τῆς Ἐλευθέρας Προτεσταντικῆς Θεολογικῆς
Σχολῆς τῶν Παρισίων

Κύριε Κοσμητορ,

Ἡ Θεολογικὴ Σχολὴ τοῦ ἐν Ἀθήναις Πανεπιστημίου, λαβοῦσα μετὰ χαρᾶς γνώσιν ἐκ τῆς Ὑμετέρας ἐπιστολῆς τῆς 10ης 8/βρίου 1927 τοῦ εὐτυχοῦς γεγονότος τοῦ ἑορτασμοῦ τῆς πεντηκονταετηρίδος τῆς Ὑμετέρας Σχολῆς, σπεύδει μετ' ἰδιαιτέρας εὐχαριστήσεως νὰ ἐκφράσῃ Ὑμῖν καὶ δι' Ὑμῶν εἰς τὴν Σχολὴν Ὑμῶν τὰ θερμότερά της συγχαρητήρια καὶ τὰς εὐλικρινεστέρας τῶν εὐχῶν της ἐπὶ τῷ ὡς ἄνω γεγονότι.

Λυπούμενος διότι ἕνεκα τῶν πανεπιστημιακῶν ἀσχολιῶν καθίσταται ἀδύνατος εἰς ἐμὲ ἤ καὶ εἰς ἄλλον Συνάδελφον ἢ ἐν τοιαύτῃ ἐποχῇ ἀπομάκρυνσις ἐξ Ἀθηνῶν, παρεκάλεσα τὸν ἐν Παρισίοις Κύριον Πρεσβευτὴν τῆς Ἑλλάδος, ὅπως εὐαρεστηθῇ καὶ ἀντιπροσωπεύσῃ ἡμᾶς κατὰ τὰς ἑορτὰς τῆς πεντηκονταετηρίδος τῆς Σχολῆς ὑμῶν.

Ἐπὶ τῇ ἐξαιρετικῇ εὐκαιρίᾳ τῆς πνευματικῆς ταύτης ἐπικοινωνίας τῶν δύο Σχολῶν τὴν ὁποίαν θὰ ἤμην εὐτυχῆς νὰ χαρακτηρίσω καὶ ὡς ἀπαρχὴν στενωτέρας καὶ διὰ τὸ μέλλον συνεργασίας, συνεργασίας κατὰ πάντα συμφώνου πρὸς τοὺς πατροπαράδοτους μεταξύ Γαλλίας καὶ Ἑλλάδος δεσμούς, ἐπιτέψατέ μοι, Κύριε Κοσμητορ, νὰ ἐκφράσω καὶ πάλιν θερμὴν εὐχὴν ὑπὲρ πρόοδου καὶ προκοπῆς τῆς Ὑμετέρας Θεολογικῆς Σχολῆς ἐπ' ἀγαθῷ τῆς Θεολογικῆς Ἐπιστήμης.

« Ὁ δὲ Θεὸς τῆς ἐλπίδος πληρῶσαι Ὑμᾶς πάσης χαρᾶς καὶ εἰρήνης ἐν τῷ πιστεῦναι, εἰς τὸ περισσεύειν ὑμᾶς ἐν τῇ ἐλπίδι ἐν δυνάμει πνεύματος ἁγίου... πρὸς τὸν καταρτισμὸν τῶν ἁγίων εἰς ἔργον διακονίας εἰς οἰκοδομὴν τοῦ σώματος τοῦ Χριστοῦ μέχρι καταστήσωμεν οἱ πάντες εἰς τὴν ἐνότητά της πίστεως ».

Ὁ Κοσμητορ

Α. Ἀλιβιζῆτος

καθηγητῆς τοῦ Κανονικοῦ δικαίου καὶ
τῆς Ποιμαντικῆς

Athènes, 1^{er} Novembre 1927

Honoré Monsieur le Doyen,

La Faculté de Théologie de l'Université d'Athènes ayant pris connaissance avec joie de l'heureux événement de la célébration du cinquantenaire de l'établissement de votre Faculté à Paris, se hâte avec un grand plaisir de présenter à vous et, par vous, à votre Faculté, en cette occasion solennelle, ses félicitations les plus chaleureuses et ses vœux les plus sincères.

Regrettant que des occupations universitaires importantes rendent impossible à moi ou à un de mes collègues de nous absenter d'Athènes, à cette période de l'année académique, nous avons prié S. E. le Ministre de Grèce à Paris, de vouloir bien nous représenter à cette commémoration de votre Faculté, soit personnellement, soit par un délégué.

A l'occasion spéciale de cette communion spirituelle entre nos deux Facultés, que je suis heureux de saluer comme le commencement d'une coopération plus étroite pour le temps futur, d'une coopération d'autre part, bien justifiée par les liens traditionnels qui unissent la France à la Grèce, permettez-moi, Monsieur le Doyen, d'exprimer un souhait bien cordial pour le progrès et l'avancement de votre Faculté, afin que la Science théologique en profite.

« Que le Dieu de l'espérance vous remplisse donc de toute joie et de toute paix dans la foi, afin que vous abondiez dans l'espérance. par la puissance de l'Esprit saint,... pour le perfectionnement des saints, en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi. »

Le Doyen,
Hamilcar S. ALIVISATOS,
Docteur en Théologie.

HONGRIE.

Faculté libre de Théologie réformée de Budapest (1)

Nos frères en Christ,

Nous envoyons nos salutations fraternelles à Votre Faculté célébrant le cinquantième anniversaire de sa fondation. Notre Faculté élève des pasteurs pour une Eglise qui, après l'Eglise Huguenote, a, plus qu'aucune autre, souffert et lutté pour son existence. Notre Eglise Réformée Hongroise portait avec raison le nom d'Eglise sous la croix dans le passé et le porte aussi dans le présent, maintenant que nous avons perdu presque la moitié de nos frères.

C'est avec une âme pleine de prières et un cœur fraternel que notre Faculté souhaite à la Vôtre, pour de longues années, qu'elle continue à rester le champ de travail où la grâce divine agit merveilleusement et où les professeurs, comme collaborateurs de Dieu, élèvent des pasteurs qui, avec le grand apôtre Paul, rencontrent tous Jésus-Christ sur la route de Damas de leur vie intérieure. Nous souhaitons que Vous éleviez des pasteurs qui, avec le célèbre Père de l'Eglise, Augustin, aperçoivent au-dessus des abîmes vertigineux du péché, les hauteurs célestes de la grâce divine. Elevez des pasteurs qui, avec François d'Assise, le premier des pré-réformateurs, reconnaissent comme unique valeur, au lieu des biens périssables de la richesse terrestre, les éternels trésors de la vie spirituelle. Elevez des pasteurs défendant fièrement et courageusement contre le monde entier la vérité une fois reconnue, comme Luther devant l'Assemblée de l'Empire à Worms. Elevez des pasteurs qui, comme notre Jean Calvin, transforment merveilleusement leur communauté engloutie dans l'abîme du péché en une pure cité élevée sur la montagne. Elevez des pasteurs qui soient prêts avec Zwingli à mourir pour la lumière révélée. Elevez des pasteurs qui persévèrent dans la vérité avec la constance inébranlable des femmes huguenotes captives qui, à demi-mortes, gravent encore l'avertissement suprême sur la pierre : « Résistez ». Elevez des pasteurs qui, dans ce monde déchu, s'affaissent sur les ruines en pleurant avec Jérémie et se relèvent avec Esaïe, entrevoyant par-dessus les décombres l'aurore d'un jour meilleur et annonçant l'approche de l'année chère du Seigneur et voient avec Ezéchiël la résurrection des ossements épars !

(1) Adresse manuscrite sur parchemin, reliure maroquin avec filet d'or, lue par M. le doyen Kovats.

Notre prière s'élève vers Dieu : puisse l'Esprit Saint être le premier, l'éternel maître de cette Faculté; alors elle subsistera jusqu'à la fin des temps, annonçant au monde ivre d'orgueil, qui se précipite de chute en chute, que toute gloire revient à Dieu seul : *Soli Deo Gloria!*

Budapest, 1927, Novembre.

Au nom de la Faculté libre de Théologie réformée de Budapest

Signé : E. KOVATS,

Doyen.

Faculté de Théologie réformée de Debreczen

Debreczen, 2 novembre 1927.

Monsieur et très honoré confrère,

Notre Faculté accueille avec la joie la plus sincère la bonne nouvelle du cinquantenaire de la Faculté de théologie calviniste de Paris. Et elle est désolée d'être empêchée, par la situation économique de l'Etat hongrois, de s'y faire représenter.

Elle rend grâces à la bonté divine d'avoir accordé à la Faculté-sœur un passé de luttes on ne peut plus glorieuses, et elle prie la Providence de verser sur votre activité future les bienfaits de son esprit et de sa bénédiction.

Nous serions particulièrement heureux, Monsieur le doyen, de vous saluer parmi nous à quelque occasion que cela soit. Nous sentons profondément la nécessité de la solidarité protestante, d'autant plus que nous avons été obligés de lutter pendant des siècles avant d'arriver à donner un asile officiel à la théologie protestante dans les cadres de l'Université de Debreczen.

Recevez nos vœux et nos félicitations les meilleures et l'assurance que la nouvelle de la prospérité et des progrès de la Faculté-sœur nous causera toujours un plaisir bien vif. En revanche, nous considérons comme un de nos plus chers devoirs de vous donner, de temps en temps, de nos nouvelles.

Agréez, Monsieur le Doyen, l'assurance de ma très haute considération et de mes sentiments confraternels.

Le Doyen de la Faculté de Théologie calviniste
de l'Université de Debreczen,

Dr Géza LENCZ.

Faculté de Théologie réformée de Sarospatak (1)

Sarospatak.

Monsieur le Doyen,

J'ai l'honneur d'apporter à la Faculté libre de théologie protestante de Paris l'hommage de fraternité et de foi de la Faculté de Théologie réformée de Sarospatak. Je suis sûr d'interpréter les sentiments de tous les calvinistes hongrois en rappelant les liens spirituels qui unissent le calvinisme hongrois au calvinisme français. Nous considérons le calvinisme français comme la souche à laquelle nous appartenons aussi.

C'est la France qui nous a dotés de votre et de notre illustre réformateur : Calvin, dont les réformes religieuses et ecclésiastiques étaient si conformes à la nature et au caractère du peuple hongrois qu'elles ont conquis en quelques dizaines d'années la plupart des hommes de langue et de race magyars de sorte que calviniste signifiait peu à peu autant que hongrois et que l'Eglise calviniste était appelée Eglise hongroise (ou religion hongroise). C'est la réforme calviniste qui introduisit dans le culte le chant hongrois, la prière hongroise, le sermon hongrois, qui a établi partout des écoles hongroises. C'est à cette religion calviniste que nous devons le fait que la puissance de la maison impériale des Habsbourg ne nous a pas écrasés et détruits, car c'étaient les princes calvinistes de Transylvanie : les Bocskays, Bethlens et Rakoczys qui, soutenus par la noblesse calviniste, ont sauvé la constitution nationale en même temps que la liberté de conscience. Calvin et le calvinisme ont forgé aussi pour la Hongrie des héros, des champions de la liberté nationale et religieuse; vous allez donc comprendre que nous vous devons beaucoup de nous avoir donné et envoyé l'esprit de votre grand réformateur!

Mais ce n'est pas seulement de Calvin que nous vous sommes redevables. Nous vous devons, nous devons au génie français aussi nos psaumes, chantés depuis 320 ans dans nos temples et nos maisons de famille. Oui, nous chantons les mêmes psaumes de Marot et de Th. de Bèze (traduits en hongrois en 1607 par Albert Szenci-Molnar) et nous les chantons avec les mêmes mélodies que vous, et pour 2.400.000 calvinistes hongrois il n'y a pas un plus bel hymne religieux au monde que le psaume 23 ou 23 ou 72 ou 90. Et même le dernier de nos écoliers sait bien que, ces psaumes, nous les devons à Cl. Marot et à Th. de Bèze!

Enfin, si vous avez beaucoup souffert après la révocation de l'Edit de Nantes, si les terribles épreuves des années suivantes, que vous avez dû subir, nous rappellent les martyrs du christianisme primitif,

(1) Message apporté par M. le Professeur L. Racz.

— nous avons eu aussi nos galériens, nos pasteurs vendus comme esclaves pour ramer sur les galères, et le xviii^e siècle a été aussi pour nous une époque de triste captivité de Babylone; — mais nous déclarons hautement que jamais des épreuves semblables aux vôtres ne nous ont été imposées, et tout ce que votre Eglise, l'Eglise sous la croix et l'Eglise du désert, a témoigné d'héroïsme, de vaillance, de constance et de dévouement, n'a pas son égal dans l'histoire de l'ère nouvelle, et nous nous inclinons avec les plus profonds respect et admiration devant le glorieux passé de votre Eglise et rendons grâces à Dieu que ces durs temps soient déjà passés et qu'aujourd'hui les fils de la grande Eglise de Calvin puissent librement se tendre la main!

Monsieur le doyen! Mais ce n'est pas seulement l'Eglise réformée française vers laquelle les sentiments de gratitude et d'admiration nous attirent et dont ils nous rapprochent. C'est aussi votre Faculté qui nous a obligés d'une part par son amabilité, d'autre part par ses lumières. Vous accordez, Monsieur le Doyen, depuis des années, une généreuse hospitalité aux étudiants hongrois et par cette cordialité vous leur donnez l'occasion d'élargir leur horizon, d'approfondir leurs connaissances dans cette ville lumière et d'affermir leur conviction religieuse, sous votre sage conduite. Nous vous sommes bien redevables de cette éducation scientifique et religieuse de nos étudiants, et nous serions bien aises, si nous pouvions un jour avoir l'honneur d'accueillir un de vos étudiants chez nous, en Hongrie, qui, en apprenant la langue hongroise, servirait d'interprète entre nos deux Eglises, respectivement entre la théologie française et hongroise!

Nous savons aussi très bien, Monsieur le doyen, que votre Faculté a été toujours un foyer de lumière, de prospérité et de progrès pour les Eglises protestantes de France; nous connaissons bien les noms de vos professeurs dans le domaine des sciences religieuses et ecclésiastiques, nous saluons en eux les maîtres de l'enseignement et de la science théologique protestante et nous apprécions leurs travaux scientifiques à leur juste valeur!

C'est vivement pénétré de ces sentiments que je suis venu de Hongrie pour vous apporter les chaleureuses salutations au cinquantième anniversaire de la fondation de votre Faculté libre de théologie protestante. Nous vous souhaitons que la haute valeur scientifique et morale et la prospérité de votre Faculté croissent d'année en année pour le bien suprême du protestantisme français et des sciences de la théologie protestante, pour qu'elle puisse former encore des générations nombreuses de pasteurs éclairés et fidèles!

Puisse ce foyer de lumière et de piété, que vous avez mis tous vos efforts à faire briller, éclairer toujours plus vivement les enfants de Calvin!

Dr Louis RACZ,

Directeur de la Faculté de Théologie réformée
de Sarospatak.

*Faculté de Théologie évangélique de l'Université royale hongroise
« Erzébet », à Sopron*

31 octobre 1927

Monsieur le Doyen,

... Je puis vous assurer en toute sincérité que la manière fraternelle de votre invitation n'a pas manqué d'exciter dans notre cœur les sentiments les plus vifs, et nous sommes extraordinairement fâchés qu'il ne soit pas possible de déléguer un des membres de notre Faculté à votre célébration. Néanmoins, nous apprécions hautement les relations personnelles entre nos Facultés dont vous avez été aimable de faire mention, et c'est en l'esprit de ces relations fraternelles que nous vous envoyons nos vœux les plus sincères à l'occasion du jubilé de votre Faculté. Que Dieu la bénisse de la richesse de sa grâce et la conduise d'un succès à l'autre dans le service de la vérité évangélique, c'est notre souhait, c'est notre prière.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Doyen, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et cordiaux.

Charles PRÖHLE, D., Dr.

Doyen.

ITALIE.

Faculté vaudoise de Théologie, Rome

Rome, le 3 novembre 1927

Honoré Monsieur le Doyen de la Faculté libre
de Théologie protestante, Paris,

C'eût été un privilège et une joie en même temps pour notre Faculté que d'envoyer un représentant aux cérémonies universitaires et religieuses du cinquantenaire que vous allez célébrer. Nous vous sommes reconnaissants de votre invitation si empressée et fraternelle. Mais nous devons, hélas, nous limiter à vous faire parvenir un message.

Il vous dira que nous sentons les liens séculaires, qui unissent nos Eglises Vaudoises d'Italie à vos Eglises de France, se resserrer toujours davantage, dans la même foi et dans les mêmes luttes pour Jésus-Christ et pour son règne; que nous vous souhaitons, Monsieur le Doyen, ainsi qu'à Messieurs les Professeurs, vos collègues, de recueillir bien des fruits de votre noble labeur et de voir se former aux pieds de vos chaires une jeune phalange toujours plus forte de théologiens et de prophètes; que nous demandons à Dieu de bénir vos élèves, de les préparer par son Esprit pour la tâche immense et d'en faire des pasteurs puissants dans leur consécration et dans leur service.

Nous nous sommes demandé comment nous aurions pu, dans cette occasion, vous donner une preuve de notre attachement fraternel. Nous avons pensé ne pouvoir mieux faire que de décider de nous réunir tous ensemble, professeurs et élèves, le 9, à midi, après nos cours, pour nous unir à votre célébration par notre pensée, par nos vœux, par nos prières.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, nos sentiments chrétiens les plus profonds.

Giovanni ROSTAGNO, Doyen.
Ernest COMBA.
Téodoro LONGO.

LITHUANIE.

Kaunas, 31 octobre 1927

Très honoré Monsieur le Doyen,

Nous sommes très heureux d'apprendre que votre Faculté va célébrer son cinquantenaire les 9 et 10 novembre.

Beaucoup de vos amis de tous les pays se réjouiront de vous offrir leurs félicitations en ces jours solennels. C'est un jour de joie aussi pour nous. La Faculté de Théologie évangélique de Kaunas, en Lithuanie, comme la plus jeune sœur, se hâte avec beaucoup d'autres de vous exprimer sa joie et de vous dire ses meilleurs vœux. Elle est d'autant plus heureuse de le faire qu'un de ses professeurs est un ancien élève de votre Faculté.

Les protestants de Lithuanie ont dû traverser les mêmes temps difficiles que les protestants de France. Nous pouvons ainsi bien comprendre votre travail, et notre cœur se réjouit de votre succès. Nous regardons avec admiration aux travaux de votre Faculté. Elle a fait beaucoup, non seulement pour la science théologique, mais aussi pour la fraternité du monde en rassemblant autour d'elle les étudiants de tous les pays.

Que Dieu bénisse les travaux de votre Faculté. Que, dans l'avenir, elle puisse faire davantage encore pour la science, pour la fraternité, pour le royaume de Dieu.

Veillez bien agréer, Monsieur le Doyen, l'expression de nos sentiments les plus respectueux.

D^r GAIGALAITIS,
Doyen de la Faculté.

NORVÈGE.

Faculté de Théologie de l'Université d'Oslo (1)

ORDO THEOLOGORUM
in
UNIVERSITATE REGIA FREDERICIANA OSLOENSI
salutem dicit plurimam
THEOLOGIS PARISINIS
ordini, qui uocatur
FACULTE LIBRE DE THEOLOGIE PROTESTANTE
Adscriptis
Sacra Quinquagenaria Celebrantibus

Ordinem uestrum, viri celeberrimi, animus inuictus et studium indefessum fidei euangelicæ inter populum Galliae conseruandæ lugubri illo tempore creauit, quo fatum acerbum ecclesiae gallicæ euangelicæ maximam partem fratrum fidelium academiamque theologicam eripuit.

Pauci admodum restabant, uix quisquam inuulneratus erat. At uulnera sanari poterant. Fides christiana et amor ueri indagandi etiam tunc spirabant et in ordine uostro domicilium reperierunt. Qui quæ hosce per L annos maxima cum laude et gloria egerit, nunc pio gratoque animo perlustrare potestis.

Ex animo uobis opus illud gratulamur, quod iam exegistis. Maxima cum reuerentia uiros illos celeberrimos colimus. Qui hos per annos apud uos docuerunt et tanquam lumina scientiæ luxerunt. Illud quoque gratulamur, quod uobis contigit, ut fratres ui uobis ereptos cum corpore euangelico Galliae rursus coniunctos uideatis.

Det uobis Deus optimus maximus, ut etiam in posterum libera ueritatis inuestigatione euangelico seruiatis, omnibus cum fratribus christianis fide in Iesum Christum Dominum Nostrum coniuncti. Quæ omnia die festo.

Intimo ex corde animoque sincero precamur.

Dabamus Osloiae A. D. V Kal. Nouembr.

Anno Domini MCMXXVII

S. MICHELET, Lyder BRUN, Chr. IHLEN,
O. KOLSRÜD, S. MOWINCKEL.

(1) Adresse latine sur parchemin, lettres noir et pourpre.

La Faculté de Théologie de l'Université royale Frédéricienne d'Oslo présente ses meilleurs compliments aux théologiens parisiens de la Faculté dite « Faculté libre de Théologie protestante » dont le cinquantenaire va être célébré.

Un courage invincible, distingués collègues, un zèle infatigable pour le maintien de la foi évangélique en France, ont créé votre Faculté, à l'heure sombre où un destin cruel arrachait à l'Eglise évangélique de France la plupart de ses fidèles et son école de théologie.

Petit était le nombre de ceux qui restaient : presque tous souffraient de quelque blessure. Mais les blessures n'étaient pas incurables. La foi chrétienne, l'amour de la recherche de la vérité respiraient encore. Ils trouvèrent un refuge dans votre Faculté.

Il vous est donné maintenant de contempler avec piété et reconnaissance tout ce qu'elle a accompli de la manière la plus méritoire et la plus glorieuse pendant ces cinquante années.

C'est du fond du cœur que nous vous félicitons de l'œuvre que vous avez déjà accomplie. Nous saluons avec le plus profond respect les maîtres distingués qui ont enseigné parmi vous et qui ont brillé comme des lumières de la science.

Nous vous félicitons aussi de ce que vous pouvez voir les frères qui vous avaient été arrachés unis de nouveau au corps évangélique de la France.

Que Dieu, très bon et très grand, vous donne à l'avenir encore de servir l'Evangile par la libre recherche de la vérité, unis par la foi en notre Seigneur Jésus-Christ à vos frères chrétiens.

Tels sont les vœux que nous formons, à l'occasion de ce jour solennel, du fond de notre âme et d'un cœur sincère.

Fait à Oslo, le 5 novembre de l'an de grâce 1927.

Faculté libre de Théologie d'Oslo (1)

Honoré Monsieur le Doyen,

Si la Faculté libre de Théologie d'Oslo se voit, à son grand regret, dans l'impossibilité de se faire représenter personnellement au prochain cinquantenaire de l'établissement de votre honorée Faculté, elle désire du moins vous exprimer de cette manière la sincère participation à la joie que doit éprouver votre Ecole en jetant un regard rétrospectif sur sa précieuse activité d'un demi-siècle.

La Faculté libre de Théologie protestante de Paris a, comme il

(1) Adresse sur parchemin, en calligraphie de couleur, avec initiales enluminées.

est parvenu à notre connaissance, joué un rôle prépondérant à l'intérieur du protestantisme français pendant les cinquante années écoulées, et elle a, avec honneur, soutenu les idées du protestantisme vis-à-vis du catholicisme qui l'environne. Et elle n'a pas seulement été un maître pour les nombreux théologiens français, mais elle a aussi donné de précieuses impulsions à la théologie protestante dans son ensemble, de même que ses Professeurs ont acquis une juste renommée aussi dans les pays du Nord.

Lorsque, à l'occasion de ce jour mémorable de l'histoire de votre Faculté, nous nous permettons de vous adresser tous nos vœux pour son avenir, nous prions le Seigneur de l'Eglise de vouloir bien toujours accorder à la Faculté la grâce, en bâtissant sur le terrain ferme des paroles de Dieu, de soutenir avec vigueur la vérité évangélique tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'instruire les pasteurs de votre Eglise fidèle aux principes de la Réforme, et de défendre les idées du protestantisme contre toutes les attaques de droite et de gauche. pour la bénédiction de votre propre Eglise évangélique, de votre peuple et de la chrétienté tout entière.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Oslo, le 5 Novembre 1927.

Karl VÖLD.

PAYS-BAS.

Faculté de l'Université d'Amsterdam

10 octobre 1927

Honoré Monsieur le Doyen,

A l'occasion du cinquantenaire de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, la Faculté de Théologie de l'Université d'Amsterdam s'estime heureuse de lui envoyer ses vives félicitations.

La Faculté exprime ses regrets de ne pouvoir déléguer un de ses membres à Paris. Mais les cours ont commencé et retiennent chacun de nous à Amsterdam. C'est pourquoi nous mettons par écrit ce que, présents à votre fête, nous aurions aimé dire devant vous.

Le travail scientifique considérable, fruit des dernières cinquante années, devenu un si grand bienfait pour le protestantisme en France, a des titres à la reconnaissance des protestants dans tous les pays.

Les souffrances qu'endura votre patrie ont touché nos cœurs d'une pitié profonde. Mais nous avons la ferme confiance que le retour à la vie normale s'affirmera toujours davantage et qu'ainsi toujours votre travail jettera des fruits plus abondants.

Comme il ne vous sera pas indifférent de vous savoir soutenus, dans ce travail, par les sympathies de ceux que lient avec vous les mêmes convictions, nous tenons à vous assurer que la Faculté de Théologie d'Amsterdam ne le cédera en ceci à personne.

Nous souhaitons que votre Faculté fleurisse au plus grand profit de la science et de la religion.

Pour la Faculté de Théologie de l'Université,

H. A. van BAKEL,
Secrétaire.

J. G. APPELDOORN,
Doyen.

Université de Groningue (1)

Monsieur le Recteur,
Messieurs les Professeurs,

Je me sens doublement honoré en ce moment, d'abord et surtout parce que j'ai le grand honneur de prendre la parole devant cette

(1) Allocution prononcée par M. le recteur Lindeboom, qui a remis ensuite à la Faculté une adresse rédigée en latin, calligraphiée sur papier de Hollande frangé avec lettres enluminées, et enfermée dans une gaine de cuir aux armes de l'Université.

illustre assemblée, ensuite parce que je représente ici l'Université d'Etat de Groningue.

Les professeurs de cette Université envoient de loin leur salut fraternel ainsi que leurs meilleurs vœux de prospérité à leurs savants collègues de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

Avec vos éminents théologiens, vous vous dressez comme un phare lumineux, dont les rayons illuminent non seulement les études théologiques et la vie religieuse de votre pays, mais aussi s'aperçoivent loin au delà des frontières.

Sur le sol trempé du sang des martyrs de Paris, dont M. le professeur Viénot a décrit, d'une manière saisissante, la vie et la mort, vos prédécesseurs ont dressé l'autel indestructible de la liberté religieuse et des pensées indépendantes. Nous nous rappelons avec fierté que vos aïeux ont combattu dans la même lutte avec les nôtres pour la liberté de conscience, et que le grand héros de votre réforme française, le noble Gaspard de Coligny, le beau-père de notre Guillaume-le-Taciturne, se compte parmi les ancêtres de Sa Majesté notre Reine Wilhelmine.

L'Université de Groningue a donc des raisons toutes spéciales de prendre part à ces solennités. Son cœur bat à l'unisson du vôtre en ce jour glorieux pour vous où elle vous prie d'agréer ses félicitations pour le passé, l'expression de sa vive sympathie pour le présent, et ses vœux ardents pour un avenir illustre!

*Facultati liberæ Theologiae protestantis parisiinae
rector et senatus Universitatis groninganae*

Celebrantibus vobis diem natalem quinquagesimum Facultatis Vestrae totis mentibus gratulamur. Licet enim decem lustra brevius temporis spatium videri possint prae complurium Universitatum Facultatumque vetustate, non obliviscimur nos quidem conditam Facultatem Parisinam longa et gloriosa Ecclesiae Reformatae Franco-galliae niti historia, quae non quod ipsa careret pietate studioque doctrinae, sed prae temporum iniquitate quominus Parisiis, in ipsa vitae academicae sede ac domicilio, debitum sibi in litterarum studiis locum occuparet. Quod tam feliciter tamque gloriose Facultas Vestra per quinquaginta annos eum locum obtinuit ad totius scientiae theologiae salutem magnopere laetamur. Quapropter socium nostrum Johannem Lindeboom Rectorem Magnificum libentissime ad Vos delegavimus, qui quod nos animis sentimus praesens testaretur.

J. LINDEBOOM,
Senatus Rector Magnificus.

Groningæ m. Nov. MCMXXVII.

J.-H. GOSSES,
Senatus Actuarius.

A la Faculté libre de Théologie protestante de Paris,
le Recteur et le Sénat de l'Université de Groningue.

A l'occasion de la célébration du cinquantenaire de votre Faculté, nous vous présentons nos cordiales félicitations. Sans doute, dix lustres peuvent sembler un court espace de temps, comparés à l'antiquité de nombreuses universités et facultés. Mais nous n'oublions pas que la fondation de la Faculté de Paris s'appuie sur la longue et glorieuse histoire de l'Eglise Réformée de France. Ce n'est pas le défaut de piété et d'amour pour la science, mais l'injustice des temps et la résistance des puissants qui l'ont trop longtemps empêchée d'occuper au cœur et au foyer de la vie universitaire, la place qui lui revenait dans la culture des sciences.

Nous nous réjouissons profondément de ce que votre Faculté a occupé ce poste avec tant de bonheur et de gloire, pendant cinquante années, pour le plus grand profit de l'ensemble des sciences théologiques. C'est pourquoi nous vous déléguons avec le plus vif plaisir notre collègue, Jean Lindeboom, recteur magnifique, pour qu'il vous exprime personnellement les sentiments qui nous animent.

Faculté de Théologie de l'Université de Leyde (1)

La Faculté de Théologie de l'Université de Leyde est très reconnaissante de l'invitation à assister à la célébration du cinquantenaire de votre Faculté comme Faculté parisienne, et elle est heureuse de pouvoir en ce moment solennel vous offrir l'assurance de sa haute considération et de ses sentiments fraternels.

Au point de vue ethnologique, il est très remarquable qu'il existe en Hollande une grande sympathie pour la France. Nos langues sont tout à fait différentes, les peuples sont issus de deux races entre lesquelles il y a quantité de différences. Néanmoins un lien nous unit. Notre nation compte par centaines de mille des habitants qui sont d'origine française et qui sont maintenant, deux siècles après leur entrée en Hollande, de bons citoyens hollandais. Quand nous visitons la France, nous recevons toujours des impressions si sympathiques que nous nous considérons heureux s'il nous est possible de séjourner dans votre beau pays. La solution du problème posé par cette mystérieuse sympathie est que nous avons en commun l'amour de la liberté, de la liberté nationale, mais avant tout de la liberté spirituelle, de la liberté de foi et de religion.

C'est pour cette raison, Monsieur le Doyen, que nous estimons votre Faculté libre, une institution importante, importante pour la

(1) Message lu par M. le professeur Eerdmans.

pensée religieuse dans la France. La liberté est l'essence de la pensée. La pensée est libre de nature. On peut forcer quelqu'un à prononcer certains mots, mais on ne peut pas le forcer à avoir une certaine pensée. Et c'est la pensée qui est la mère des actions. La pensée est primaire, les mots et les actes sont secondaires. Le caractère de la pensée détermine le caractère des actes et ainsi l'histoire des peuples. J'espère que votre Faculté réussira à maintenir les grandes vérités de la religion chrétienne dans la pensée des hommes et je souhaite que votre Faculté soit aussi prospère dans le futur qu'elle a été brillante jusqu'aujourd'hui.

Faculté de Théologie de l'Université d'Utrecht

Utrecht, 26 octobre 1927

Chers Messieurs et honorés Collègues,

La Faculté de Théologie de l'Université d'Utrecht a reçu avec une vive reconnaissance votre aimable invitation d'assister à la célébration du cinquantenaire de l'établissement de votre Faculté libre de Théologie protestante à Paris.

A son grand regret la Faculté ne pourra s'associer à cette célébration par une délégation, aucun de ses membres ne pouvant se libérer de ses devoirs académiques.

Elle le regrette d'autant plus que depuis le commencement les rapports entre nos deux Facultés ont été des plus excellents. Toujours notre Faculté a suivi avec un grand intérêt et avec une reconnaissance croissante l'effort de votre Faculté de maintenir sur le terrain des recherches scientifiques le courant protestant en France.

Parmi vous les meilleures traditions du protestantisme français ont été maintenues et votre Faculté peut être fière de ce que ses membres ont toujours montré à ses élèves le chemin de la liberté scientifique.

De tout cœur, notre Faculté, tout en regrettant de ne pas pouvoir envoyer une délégation, se joint à tous ceux qui, unis par le souvenir de votre passé glorieux, ont tenu à vous dire combien la Faculté libre de Théologie protestante à Paris a bien mérité non seulement de sa patrie, mais aussi du protestantisme entier.

Au nom de la Faculté de Théologie de l'Université d'Utrecht,

J.-A. CRAMER, Doyen.

Faculté de Théologie de l'Université libre d'Amsterdam (1)

Monsieur le Recteur, Messieurs les Professeurs,
Mesdames, Messieurs,

Les sentiments que je ressens actuellement sont des sentiments d'une très grande satisfaction. Je suis heureux de prendre la parole dans un pays où jadis Calvin, le grand réformateur qui a joui d'une réputation mondiale, a prouvé combien le calvinisme était vivace.

J'ai le très grand honneur de présenter à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris les félicitations cordiales de la Faculté de Théologie de l'Université libre réformée d'Amsterdam. Cette Université a été fondée quelques années après l'institution de votre Faculté et a été entretenue, jusqu'à ce jour, par des moyens exclusivement privés. Ce sont des calvinistes convaincus qui ont fait de grands efforts pour la défense scientifique des principes posés par le grand réformateur français. Ce ne sont pas seulement des multi-millionnaires, mais également des petits bourgeois qui consentent à des sacrifices considérables pour l'Université.

N'est-ce pas une preuve évidente de la vitalité du calvinisme? Aujourd'hui le calvinisme ne représente pas seulement avec éclat un passé grandiose, mais c'est un arbre qui produit des fruits riches et savoureux.

C'est pour ces différentes raisons que notre Université a volontiers saisi l'occasion de se faire représenter à votre cinquantenaire.

Nous espérons que les liens qui nous unissent seront perpétués et intensifiés afin que nous profitions mutuellement de plus en plus de nos labeurs.

(1) Message apporté par M. le professeur Ahlbas.

POLOGNE.

Varsovie, 31 octobre 1927

Monsieur le Doyen,

En vous accusant réception de votre lettre du 7 octobre 1927, j'ai l'honneur de vous communiquer que le Conseil de la Faculté de Théologie a examiné avec soin votre si précieuse invitation à la solennité du cinquantenaire de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, espérant, par l'intermédiaire de son délégué, prendre part à la si grande fête de votre Faculté.

Dans l'impossibilité où nous sommes, par suite de trop grandes difficultés et pour des motifs indépendants de notre volonté, de nous rendre à cette invitation, le Conseil de la Faculté, dans sa séance du 15 courant, a décidé à l'unanimité de vous remercier, Monsieur le Doyen, pour l'honneur que vous nous avez fait, et de vous prier d'être notre interprète auprès de la Faculté pour lui exprimer nos vœux les plus sincères.

Nous nous associons pleinement à la joie de vos collègues en ce jour solennel et nous sentons avec eux la haute mission de l'Institution protestante aussi bien dans la vie scientifique que dans le protestantisme religieux français. En accomplissant notre tâche dans l'Etat et chez un peuple que des liens d'amitié unissent à la France, nous désirons donner sa pleine expression au respect profond que nous éprouvons envers les hommes qui ont porté si haut l'étendard de la science théologique, et qui ont créé cette Institution qui rayonne avec tant d'éclat et groupe en si grand nombre la jeunesse des pays européens qui entretiennent des relations amicales avec la France.

Nous avons d'autant plus conscience de l'importance de cette Faculté et du rôle qu'elle joue dans la nation et dans l'Eglise que nous-mêmes nous avons commencé notre travail dans des conditions analogues aux vôtres, et que, pour nous comme pour vous, brille l'idée d'une mission à remplir.

A ce point de vue également nous avons fort à cœur de resserrer les liens d'amitié qui nous unissent aux Facultés françaises et tout particulièrement à la Faculté de Paris, ce dont j'ai l'honneur d'assurer le respectable Conseil de la Faculté de Paris.

Au moment où se développe le mouvement œcuménique parmi les Eglises chrétiennes et où l'on éprouve le besoin d'un travail commun dans le champ intellectuel, nous considérons que des rapports théologiques étroits entre les institutions sont de la plus haute importance.

Par là, les institutions plus jeunes peuvent profiter de la riche expérience et du patrimoine scientifique des Facultés plus anciennes.

Appréciant à ce point de vue tout spécialement le rôle de la Faculté de Paris dans le passé, au nom du Conseil de notre Faculté, j'adresse à la Faculté de Paris, à son très respectable Doyen, ainsi qu'à Messieurs les Professeurs, l'expression de notre très haute considération et nos vœux les plus sincères d'un développement couronné toujours d'un même succès à la gloire de la science théologique et pour le bien de la très sainte tâche.

Quod felix faustum fortunatumque sit!

J. SZERUDA.

ROUMANIE.

Faculté de Théologie de l'Université de Bucarest

31 Octobre 1927.

Monsieur le Doyen,

Dans une lettre adressée au doyen de notre Faculté, au mois de juin, vous avez eu l'amabilité de porter à sa connaissance l'événement heureux qui sera sous peu l'occasion d'une grande fête pour la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, à savoir son cinquantenaire, et en même temps vous avez fait à notre Faculté l'honneur de l'inviter à participer à cette fête par un délégué.

La Faculté de Théologie de Bucarest vous remercie cordialement de cette marque d'amitié, que vous lui donnez au moment solennel d'un jubilé du protestantisme français, et se fait un cher devoir de formuler de sa part les meilleurs vœux pour votre Faculté. Regrettant que ses propres intérêts scolaires pressants l'empêchent de le faire dans la personne d'un de ses professeurs qu'elle enverrait avec plaisir vous présenter ses hommages, la Faculté de Théologie de Bucarest vous transmet par écrit l'expression amicale de ses sentiments et de ses souhaits.

Elle n'oublie pas que vous avez bien voulu lui faire l'honneur et lui rendre le service de recevoir chez vous des étudiants roumains, licenciés de notre Faculté ou diplômés de nos séminaires, et de les aider à perfectionner et à finir leurs études théologiques à Paris, et que Messieurs vos collègues et vous-même les entourez de toute votre attention et affection. De plus, elle compte parmi ses professeurs un de vos boursiers roumains, qui a bénéficié de votre bonté et de votre science, et elle attend les autres avec l'espoir qu'ils lui seront très utiles et que, rentrés de Paris, ils sauront resserrer encore plus les liens de sympathie et d'amitié qui la rapprochent de vous. Elles n'oublie pas non plus, qu'en votre triple qualité de professeur honoraire à la Sorbonne, de doyen de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris et de Français, ami par définition de la Roumanie, vous avez vu plus d'une fois notre pays, en lui apportant la lumière de vos connaissances et la chaleur de vos sentiments. Les amis que vous comptez dans notre pays, dans notre Eglise et dans le sein même de notre Faculté seront toujours pour nous les témoins de vos qualités et de celles de la Faculté dont vous êtes le professeur et le doyen. Heureux de fêter son cinquantenaire, vous l'êtes encore plus de la voir, à cette

occasion, entourée de la sympathie de tous ceux qui connaissent son activité et ses mérites.

La Faculté de Théologie de Bucarest s'associe en esprit à la joie de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris et lui envoie l'expression cordiale de ses meilleurs vœux de longue vie et de prospérité dans un avenir digne de son passé, et vous prie, Monsieur le Doyen, d'être son interprète auprès de Messieurs vos collègues, de vos étudiants et de tous vos amis protestants de France.

Le Doyen,
Prêtre Dr. Joan MIHALCESCU.

Faculté de Théologie réformée de Cluj-Kolozsvar (1)

Les professeurs de la Faculté de Théologie Réformée de l'Eglise hongroise de Transylvanie envoient leur message fraternel aux professeurs et aux étudiants de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris. C'est le cœur ému que nous pensons à tous ceux qui ont le privilège de pouvoir se réunir pour rendre grâce au Père de notre Seigneur Jésus-Christ, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Faculté.

Nous nous rappelons l'esprit héroïque qui animait Sabatier et Lichtenberger dans la lutte pour le transfert de la Faculté et le zèle chrétien des premiers professeurs de l'Ecole libre des Sciences Théologiques : Bersier, Hollard, Matter, de Pressensé, Sabatier, Lichtenberger et Ménégos qui ont travaillé pour la réalisation du royaume de Dieu. Leurs noms nous sont connus et c'est d'un cœur ému que nous rendons témoignage que la prédication de Bersier, la puissance philosophique et religieuse de Sabatier et la vraie foi chrétienne de Ménégos nous ont toujours fortifiés dans les luttes souvent tragiques de notre Protestantisme hongrois tant éprouvé dans l'Europe orientale.

C'est le cœur plein de reconnaissance que nous rendons témoignage des bienfaits de la Faculté de Paris dont nous sommes les bénéficiaires à présent, de l'esprit chrétien et de la générosité de son doyen et de ses professeurs qui sont toujours prêts à recevoir à leur

(1) Adresse calligraphiée dont les lettres sont copiées d'après les lettres des chartes historiques hongroises. Elle est ornée à la première page des armoiries du clergé réformé de Transylvanie, anobli par Gabriel de Bethlen, prince calviniste de Transylvanie. Elles sont copiées sur le dessin original de la charte de 1629. A la deuxième page, un pélican nourrissant ses petits est l'ornement symbolique fréquent dans les temples réformés et la première initiale de l'adresse contient le dessin d'un temple réformé de campagne construit dans le style hongrois.

Faculté nos étudiants hongrois de Transylvanie et à les encourager dans leurs études. Nous éprouvons une extrême joie de pouvoir exprimer à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris notre amour et notre vénération à l'occasion de son jubilé. Nous la portons dans nos prières.

Cluj-Kolozsvár, 31 octobre 1927.

Dr. A. TAVASZY, Doyen.

Les Professeurs de la Faculté de Théologie réformée
de Cluj-Kolozsvár.

SUÈDE.

Faculté de Théologie de l'Université d'Upsala (1)

La Faculté de Théologie de l'Université d'Upsala a l'honneur de saluer sa Faculté sœur de Paris à l'occasion de son premier cinquantenaire. Ayant fait dignement partie, pendant plus de la moitié de cette période, de la grande Université de Paris, votre Faculté a continué aussi plus tard d'être un honneur pour les recherches religieuses poursuivies en France. Votre Faculté célèbre le premier demi-siècle de son existence alors que nous venons de fêter la fondation de notre Université il y a quatre cent cinquante ans. Mais les études et la tâche spirituelle accomplies chez Vous et marquées par tant de noms illustres et par tant de travaux importants sont hors de proportion avec cette courte durée. En songeant à nos ancêtres qui ont fait leurs études à l'Université de Paris depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître combien Votre Faculté a contribué à la digne continuation des anciennes et glorieuses traditions théologiques de l'Université de Paris. Vos recherches sont éclairées par le libre examen et par la conception évangélique de la religion. Votre Faculté y a apporté un *charisma* tout particulier et indispensable, nous voulons dire la clarté et la splendeur du génie latin. Et c'est pourquoi nous considérons comme un honneur de Vous adresser nos vœux sincères et d'implorer la bénédiction divine pour l'avenir de votre œuvre.

Dans l'espoir que nos relations mutuelles deviendront toujours plus intimes, nous Vous prions, Monsieur le Doyen, chers Collègues et Frères en notre Seigneur, d'agrèer avec l'assurance de notre haute estime nos vœux fraternels pour tous les membres de la Faculté et pour tous ceux qui y trouvent et trouveront, comme professeurs ou étudiants, un foyer béni pour leurs études et pour leur éducation spirituelle.

Upsala, le 20 Octobre 1927.

Au nom de la Faculté de Théologie de l'Université d'Upsala,
Emanuel LINDERHOLM,
Doyen.

(1) Message apporté par M. le professeur E. de Reuterskiold. Adresse manuscrite sur parchemin, lettres noir, or et poupre.

Faculté de Théologie de l'Université de Lund (1)

Monsieur le Recteur,
Messieurs,

La Faculté de Théologie de l'Université de Lund, en Suède, s'estime très honorée de l'invitation à cette fête et vous présente ses cordiales félicitations.

Dans la théologie suédoise se manifestent, comme dans votre Faculté, les efforts d'un esprit vraiment protestant pour allier l'investigation objective des sources du christianisme avec la discussion libre des principes de l'Évangile et de leurs conséquences.

Nous tenons à ce que nos jeunes gens, avant de s'engager dans les études spéciales de la théologie, soient orientés sur les principes philosophiques et psychologiques de la religion en général et sur l'histoire des religions. Ceci entraîne chez nous une certaine connaissance de la théologie et de la philosophie françaises. Le premier livre mis entre les mains de l'étudiant est *La Philosophie de la Religion*, par Auguste Sabatier, et, pour le cours supérieur, l'ouvrage d'Émile Boutroux : *Science et religion*. Pour l'histoire des religions, les *Prolégomènes* d'Albert Réville font partie du cours ainsi que son volume sur *Les Religions des peuples non civilisés* et des ouvrages comme celui du P. Dhorme sur la *Religion assyrienne*, et d'autres encore.

Mais l'influence française s'étend en réalité sur tout l'ensemble des sciences religieuses. De quelle importance n'ont pas été les publications du Musée Guimet et la *Revue d'Histoire des Religions* !

Ce que nous autres, théologiens luthériens, devons surtout au protestantisme français, c'est, conformément au modèle qui nous en a été transmis par les Adolphe Monod et les Alexandre Vinet, l'idée d'une union harmonique entre le christianisme et un humanisme de haute culture. Se tenant également éloignée d'un rigorisme dogmatique et d'un sectarisme vulgaire, cette théologie s'est toujours efforcée d'unir un christianisme authentique et une vie chrétienne profonde.

Voilà, Messieurs, nos dettes envers la France. J'adresse l'expression de notre reconnaissance à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris et j'y joins des souhaits fraternels et sincères pour un avenir heureux, fécond et béni.

(1) Message apporté et lu par M. le professeur Lehmann.



Le Séminaire de la Faculté

SUISSE.

Faculté de Théologie de l'Université de Bâle (1)

*Die theologische Fakultät der Universität Basel
der « Faculté libre de Théologie protestante de Paris »
zu ihrem fünfzigjährigen Jubiläum*

Ich habe die grosse Freude, der Faculté libre de Théologie protestante in Paris zu ihrem Jubiläum die herzlichsten Glückwünsche von seiten der theologischen Fakultät der Universität Basel zu überbringen. Und zwar sind diese Glückwünsche in doppelter Beziehung herzlich, weil sich Basel mit Ihrer Fakultät in doppelter Weise verbunden fühlt. Ist doch Ihre Fakultät einerseits die Nachfolgerin der ehemaligen Strassburger Fakultät, andererseits die Repraesentantin der glorreichen Geschichte des Protestantismus im nördlichen Frankreich.

Strassburg und Basel ! Wer sähe beim Klange dieser beiden Namen nicht die grossen Zeiten vor sich, in denen ein gemeinsamer Strom humanistischen und reformatorischen Lebens diese beiden Hauptstädte des Oberrheins durchwogte und sie wie ein Doppelgestirn dem damaligen Geschlechte leuchteten ! So standen auch die theologischen Anstalten der beiden Städte durch ihre Meister in lebendigster Beziehung zu einander, durch Capito, Bucer und Hedio in Strassburg, durch Oekolampad in Basel. Anregungen, Aufmunterungen und Rathschläge gingen hin und her, Werke der Strassburger wurden in Basel herausgegeben, Werke Oekolampads in Strassburg überarbeitet und in den Druck gegeben. Diese reichen Verbindungen der Reformationszeit starben auch später nicht ab, und noch im 19. Jahrhundert haben die Strassburger Schmidt und Baum und der Basler Hagenbach gemeinsam an der Erforschung der Geschichte des Protestantismus gearbeitet.

Und dann : Paris und Basel ! Es war im Jahre 1516, dass ihr Lefèvre d'Étaples, als er mit unserem Konrad Pellikan durch die rue St-Benoît in Paris wanderte, eben dazu kam, wie vor der Buchhandlung « A l'écu de Bâle » das griechische Neue Testament abgeladen wurde, das soeben Erasmus in Basel herausgegeben hatte. So sind noch manche Schriften aus unserer Stadt nach Paris und Nordfrankreich gekommen, die zu einer « Renaissance des Christentums » in den dortigen Gegenden beitragen durften. Auch hat Basel von früh

(1) Message apporté par M. le professeur Staehelin.

an mit Strassburg gewetteifert, den um ihres evangelischen Glaubens willen aus der Heimat geflohenen Franzosen ein Asyl zu bieten. Der grösste von ihnen war Calvin ; in unserer Stadt hat er seine « Institutio christianae religionis » zum ersten Mal erscheinen lassen. Durch diese Schrift aber und durch das Lebenswerk Calvins überhaupt hat der französische Protestantismus hundertfältig das zuruckerstattet, was er durch unsere Reformatoren empfangen hatte.

Auch später hat Basel an den grossen Geschicken des französischen Protestantismus teilgenommen, so gut es in seiner bescheidenen Stellung konnte. Besonders der edle Alexandre Vinet hat eine neue lebendige Verbindung hergestellt. Aus unserer Stadt hat er sein « Mémoire en faveur de la liberté des cultes » und die geistvollen Artikel im « Semeur » nach Paris gesandt.

So sind unsere beiden Fakultäten durch mannigfache Beziehungen auf dem Boden menschlicher Geschichte untereinander verbunden. Aber das Grösste und Tiefste in diesen Beziehungen ist, dass es nicht bloss menschliche Beziehungen sind, sondern dass es Beziehungen sind, die in eine höhere Geschichte hineinreichen, dass hinter diesen menschlichen Beziehungen Gott steht, der unsere Vorfahren zu seinen Werkzeugen berufen hat und sie in den gemeinsamen Kampf für sein Reich hineingestellt hat.

Wie wir nun aber in der Vergangenheit verbunden gewesen sind, so wollen wir in der Gegenwart und Zukunft verbunden sein und bleiben : wir wollen uns in jeder Weise fördern in unserer theologischen Arbeit ; aber wir wollen uns dabei immer neuer bewusst werden, dass es sich bei aller theologischen Arbeit nicht um eine bloss menschliche Sache handelt, sondern dass Theologie Dienst an der grossen Sache Gottes ist. In diesem heiligen Zeichen des kommenden Reiches Gottes möge die gemeinsame Arbeit unserer Fakultäten weiterhin getau werden !

Ernst STAEHELIN.

*La Faculté de Théologie de l'Université de Bâle à la Faculté libre
de Théologie protestante de Paris, pour son cinquantième.*

J'ai la grande joie de transmettre à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, à l'occasion de son cinquantième, les vœux les plus cordiaux de la Faculté de Théologie de l'Université de Bâle. Ces vœux sont cordiaux à un double titre, parce que la Faculté de Bâle se sent unie à la vôtre par un double lien. D'une part, votre Faculté est la continuatrice de l'ancienne Faculté de Strasbourg; d'autre part, elle représente la glorieuse histoire du protestantisme dans la France du Nord.

Strasbourg et Bâle ! Ces deux noms n'évoquent-ils pas la grande

époque où le courant commun de l'humanisme et de la Réforme traversait ces deux capitales du Rhin supérieur, qui brillaient comme deux étoiles au dessus de la génération d'alors! Les écoles de Théologie des deux villes avaient entre elles les relations les plus vivantes grâce à leurs maîtres, Capiton, Bucer et Hédion à Strasbourg, Œcolampade à Bâle. Impulsions, encouragements et conseils s'échangeaient de part et d'autre; des ouvrages des Strasbourgeois s'éditaient à Bâle, des ouvrages d'Œcolampade étaient retouchés et imprimés à Strasbourg. Ces rapports féconds du temps de la Réforme ne disparurent pas ensuite, et au xix^e siècle encore, Schmidt et Baum de Strasbourg et Hagenbach de Bâle travaillèrent en commun à l'étude de l'histoire du protestantisme.

Paris et Bâle! C'était en 1516 que votre Lefèvre d'Étaples, passant avec notre Konrad Pellican par la rue Saint-Benoit, à Paris, se trouva présent au moment où l'on déchargeait devant la librairie « A l'Écu de Bâle » le Nouveau Testament grec qu'Erasmus venait de publier à Bâle. Plusieurs écrits provenant de notre ville arrivèrent ainsi à Paris et dans la France du Nord et purent contribuer à une « Renaissance du Christianisme » dans ces régions. De bonne heure aussi Bâle a rivalisé avec Strasbourg pour offrir asile aux Français qui avaient quitté leur pays à cause de leur foi évangélique. Le plus grand d'entre eux était Calvin; c'est dans notre ville qu'il fit paraître la première édition de l'*Institution chrétienne*. Par cet ouvrage et par toute l'œuvre de Calvin, le protestantisme français a rendu au centuple ce qu'il avait reçu de nos Réformateurs. Plus tard encore, Bâle a pris part, autant que lui permettait sa situation modeste, à la grande histoire du protestantisme français. Le noble Alexandre Vinet surtout a renouvelé les vivantes relations d'autrefois; c'est de notre ville qu'il a envoyé à Paris son « *Mémoire en faveur de la liberté des cultes* » et les articles pleins de son esprit qui paraissaient dans le *Semeur*.

Tels sont les liens multiples qui unissent nos deux Facultés sur le terrain de l'histoire humaine. Mais ce qui donne à ces relations toute leur grandeur et leur profondeur, c'est le fait qu'elles ne sont pas des relations purement humaines; elles pénètrent dans la sphère d'une histoire supérieure; derrière ces rapports humains se tient Dieu qui a appelé nos pères à devenir ses ouvriers et leur a assigné leur place dans la lutte commune pour son Royaume.

Unis dans le passé, nous voulons être et rester unis dans le présent et l'avenir. Nous voulons nous entr'aider de toute manière dans notre activité théologique; mais nous voulons toujours avoir conscience du fait que dans tout travail théologique il ne s'agit pas d'une chose purement humaine; la théologie est au contraire un service, pour la grande cause de Dieu. Puisse l'activité commune de nos Facultés se poursuivre sous le signe sacré de la venue du Royaume de Dieu!

Ernst STAHELIN.

Faculté de Théologie de l'Université de Berne (1)

La Faculté de Théologie protestante de Berne m'a fait l'honneur de me désigner pour la représenter au cinquantenaire de la Faculté de Paris et m'a chargé de lui exprimer ses sympathies et ses vœux. Les liens qui unissent le protestantisme français et l'Eglise bernoise ne datent pas d'aujourd'hui ; personne n'ignore que ce fut le gouvernement de l'ancienne République de Berne qui, malgré des divergences de vue et de nombreux malentendus, étendit sur Jean Calvin et sa réforme sa main protectrice et qui, durant un siècle et demi, accueillit les Huguenots français forcés d'abandonner leur pays pour pouvoir rester fidèles à leur foi. De son côté, l'Eglise bernoise et sa Faculté de Théologie rendent un hommage reconnaissant à ces hommes d'élite du protestantisme français dont les idées ont marqué dans le développement du protestantisme bernois, tel Capiton qui vint de Strasbourg au moment critique donner à l'Eglise bernoise sa première constitution, tel Auguste Sabatier qui exerça pendant des années une influence profonde sur nombre de pasteurs du Jura bernois, voire même de la partie alémanique de notre pays, tel mon vénéré collègue et ami Edouard Bahler, décédé il y a deux ans, un des meilleurs connaisseurs de l'histoire du Calvinisme et de l'histoire bernoise, qui était fier de s'appeler l'élève de Sabatier et qui avait fait une partie de ses études à la Faculté de Théologie de Paris.

C'est donc en connaissance de tout ce que nous devons au protestantisme français en général et à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris que j'apporte en ce jour solennel notre hommage, notre reconnaissance et nos vœux d'avenir.

Faculté de Théologie de l'Université de Genève (2)

Monsieur le Doyen, Messieurs les Professeurs,

Je suis heureux de vous apporter les félicitations et les vœux de l'Université de Genève et de sa Faculté de Théologie, de l'Ecole dont le fondateur et le premier recteur furent deux grands Français : Jean Calvin et Théodore de Bèze.

Lorsqu'au commencement du xvi^e siècle, Calvin et Bèze étudiaient à Paris les lettres anciennes, la Sorbonne était dans l'Université la forteresse de la réaction antibiblienne et le foyer de l'opposition à

(1) Allocution prononcée par M. le professeur Dr Haller.

(2) Adresse imprimée sur parchemin, lue par M. le doyen Choisy.

l'application de la méthode scientifique à l'étude de la religion chrétienne. Aussi ces deux savants éminents furent-ils obligés de prendre le chemin de l'exil. Ils ont trouvé à Genève un lieu de refuge et ont réussi à y établir en 1539 une Université où la Science et la Foi se donnaient la main, en se prêtant un mutuel appui.

La providence de Dieu a permis qu'après des siècles de luttes et de souffrances héroïques la liberté religieuse fût enfin accordée et assurée aux Huguenots et l'un des actes les plus significatifs de la France libérale et républicaine fut certainement la reconstitution à Paris de la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg.

Votre Faculté, Messieurs, a tenu dignement sa place dans l'Université de France, et quand elle en a été séparée contre son gré, elle a trouvé dans les Eglises — dont elle est l'auxiliaire précieux et nécessaire — un appui qui fait aujourd'hui et qui fera toujours sa force.

Que Dieu accorde à votre Faculté de faire briller dans la capitale de la France, et d'un éclat toujours plus vif, la lumière de la Science et de la Foi, de l'Évangile et de la Liberté.

Genève, le 9 Novembre 1927.

J. Eugène CHOISY,
Doyen de la Faculté de Théologie
de l'Université de Genève.

Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne (1)

Monsieur le Recteur,
Monsieur le Doyen,
Messieurs et honorés Collègues,

La Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne adresse son salut fraternel, ses félicitations et ses vœux à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, à l'occasion du jubilé cinquanteenaire de sa fondation. A bref intervalle, nos deux Facultés se rencontrent dans le deuil et dans la joie. Frappée dans ses sources vives par la mort de M. le Professeur Docteur Chavan, la Faculté universitaire de Lausanne se souvient avec reconnaissance de la sympathie que vous lui avez témoignée à l'heure où Dieu lui reprenait, au milieu d'une féconde carrière, cet homme qui était un peu des vôtres, et qui vous aimait tant. Combien il se fût réjoui de remplir la mission dont je suis chargé ! Il s'en serait acquitté avec l'autorité que lui valaient ses travaux et la distinction de parole qu'il avait acquise à votre contact, mais non pas, Messieurs, avec plus de fraternelle et respectueuse affection que moi-même. La grande cause de l'unité protes-

(1) Message apporté par M. le professeur Colomb.

tante n'avait pas de plus éloquent avocat ni d'ouvrier plus infatigable. Il considérait la collaboration de nos Facultés de Théologie comme un moyen entre tous efficace pour hâter le rapprochement des Eglises. Je ne saurais mieux obéir à son inspiration qu'en relevant ici le lien qui unit nos deux Facultés dans la communauté d'une longue histoire, du but, de la pensée et de la foi.

Le lien historique, vous en trouverez, Messieurs, les preuves et la documentation dans le monumental ouvrage que notre maître vénéré et regretté, M. M. Vuilleumier, a consacré à l'histoire de l'Eglise du canton de Vaud, et dont le premier volume est à la veille de paraître. Restant sur le terrain de l'enseignement théologique, qu'il me suffise de rappeler que nos chaires professorales sont proche-voisines de l'auditoire où votre héroïque Antoine Court faisait préparer pour vos paroisses décimées des pasteurs dont plusieurs furent des martyrs.

C'est vous dire qu'il faisait là-haut, dans notre vieille cité, avec de moindres ressources et un moindre appareil scientifique, ce que vous faites, Messieurs et honorés Collègues, ce que nous essayons de faire dans nos auditoires de Lausanne, ce qu'en définitive toute Faculté de Théologie a pour tâche de faire, à savoir assurer le recrutement pastoral à la faveur d'une préparation à la fois scientifique et professionnelle. Nous savons, Messieurs, le souci que vous mettez à satisfaire à cette double exigence. Aussi aimons-nous à voir nos jeunes étudiants s'asseoir au pied de vos chaires, à cette condition toutefois que vous nous les rendiez, et sommes-nous heureux d'ouvrir les portes de notre Eglise aux pasteurs formés à votre forte école.

Au surplus, Messieurs, par-dessus et par-dessous les barrières économiques que nos Gouvernements respectifs abaissent et élèvent tour à tour, il se fait de vous à nous une incessante communication de pensée. Par leurs racines et par leur frondaison, nos arbres se rejoignent. Par leur frondaison : le fertile labeur que vous poursuivez, Messieurs et honorés Collègues, se traduit pour nous par des ouvrages qui sont l'honneur de nos bibliothèques et la joie de tous ceux qui goûtent les hautes pensées exprimées en un clair langage. Ne citons pour mémoire que l'Esquisse d'Auguste Sabatier dont l'apparition suscita dans notre petite famille universitaire une si vive émotion, ou encore les conférences que nous apportaient tout récemment des maîtres tels que MM. Raoul Allier, Wilfred Monod.

Au bénéfice intellectuel et scientifique que nous retirons de ces échanges s'ajoute un bienfait d'un prix inestimable. A vous lire, Messieurs, ou à vous entendre, nous éprouvons le sentiment d'une communauté plus étroite encore que celle de la pensée, la communauté de la foi. C'est dans le même sol que plongent nos racines, c'est la même sève qu'elles distribuent aux Eglises; c'est le même Christ qu'au travers de la variété des points de vue, des méthodes et des talents nous nous efforçons ensemble de faire connaître à nos étudiants et, par eux, au monde.

Dieu veuille, demain comme hier, bénir votre maison dans la personne de ses maîtres et de ses élèves et continuer à faire d'elle, pour la gloire de son nom, un foyer de travail, de science et de foi.

Au nom de la Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne,

G. COLOMB,
chargé de Cours.

Le 9 Novembre 1927.

Faculté de Théologie de l'Université de Neuchâtel (1)

Quand mes collègues ont jeté les yeux sur moi et m'ont appelé à être auprès de vous leur représentant à ces fêtes jubilaires, il m'aurait été impossible de décliner l'honneur qui m'était ainsi conféré. J'envisage en effet comme un privilège précieux de pouvoir, à cette heure, remplir la mission qui m'est confiée et de vous apporter, aussi bien en leur nom qu'au mien propre, l'hommage de notre gratitude, nos félicitations et nos souhaits.

D'abord, ai-je dit, l'hommage de notre gratitude : vous la méritez à cause de l'œuvre que vous accomplissez depuis la création de la Faculté, il y a cinquante ans. Celui qui vous parle a eu l'occasion, durant un séjour prolongé qu'il fit à Paris, de l'automne 1881 au printemps 1883, de participer, en une certaine mesure, à votre vie et d'entendre quelques-uns de vos maîtres. Il n'a point perdu le souvenir de l'enseignement si vivant et si personnel de celui dont le médaillon en bronze orne la salle même qui nous rassemble à cette heure : le professeur Auguste Sabatier. Il se rappelle aussi la soutenance de thèse du futur professeur Ménégoz et la discussion passionnée dont cette thèse fut l'objet. Et, à partir de ce moment-là, les continuateurs de ceux qui instruisaient la jeunesse d'alors ont poursuivi, avec une belle vaillance, la tâche laissée inachevée par leurs devanciers. Ainsi que vous l'ont déjà dit ceux que nous venons d'entendre et que vous le diront ceux que nous allons entendre encore, il est juste et raisonnable que nous vous offrions l'hommage de notre reconnaissance pour tout ce que vous avez été, tout ce que vous avez fait en faveur du protestantisme de langue française et d'une manière plus générale en faveur du protestantisme tout entier.

Si, pour le passé, nous vous présentons l'assurance de notre gratitude, nous vous offrons, pour l'heure présente, nos félicitations; et vous les méritez pour la manière dont vous remplissez votre mission, il est singulièrement nécessaire qu'elle le soit. Je la caractériserai par ces mots bibliques : *joindre à votre foi... la science*. Aux uns, à ceux qui, à droite, prétendent à la foi sans la science, vous montrez par

(1) Allocution prononcée par M. le Prof. E. Morel, D. D.

vosre labeur que, pour être digne de ce nom, une science doit jouir de la plénitude de la liberté et que, pour rechercher la vérité, il ne faut pas avoir à compter avec des solutions données d'avance et dont il serait interdit, sous peine d'excommunication majeure, de s'écarter en aucune manière. Aux autres, à ceux qui, à gauche, voudraient, au nom des données d'une certaine science, anéantir la foi, vous prouvez qu'il y a des vérités d'essences diverses, d'ordres variés et que les lumières de notre intelligence, si réelles soient-elles, ne sauraient nous donner la solution de tous les problèmes. Et cette démonstration, c'est ici même, à Paris, qu'elle doit être faite, dans ce Paris, dont un de vos grands poètes en des vers immortels disait :

*Ville auguste, cerveau du monde,
Phare allumé dans l'ombre où sont Athènes et Rome,
Ruche immortelle des esprits,
Astre des nations, Paris.*

Grande est la tâche, mais combien délicate. Cependant sa grandeur et sa difficulté mêmes, qui en décourageraient de moins vaillants, me semblent au contraire aiguillonner votre zèle.

Pour l'avenir enfin nous vous offrons nos souhaits les plus cordiaux, les plus fervents pour que, comme vous l'avez fait dans le passé et comme vous le faites dans le présent, vous puissiez encore dans l'avenir poursuivre la mission qui vous incombe. Et sentant toute l'impotence des vœux qui, venant de la bouche des fragiles humains, sont fragiles comme ceux qui les émettent, nous les transformons en prières confiantes, par lesquelles nous demandons à Dieu qu'il vous revête, jour après jour et toujours, de sa force et de ses lumières.

Faculté de Théologie de l'Université de Zurich (1)

Monsieur le Recteur,
Monsieur le Doyen,
Messieurs,

La Faculté de Théologie de l'Université de Zurich m'a chargé d'exprimer à votre Faculté ses chaleureuses félicitations et ses vœux les meilleurs. La Suisse orientale et, en particulier, Zurich, la ville de Zwingli, s'associent de tout cœur à votre Jubilé et tiennent à proclamer que les différences de langue et de nationalité ne sauraient dresser un obstacle à l'intérêt qu'elles vouent à la vie du Protestantisme français et au travail de la Faculté de Théologie à Paris.

(1) Allocution prononcée par M. le Prof. Dr. Ad. Keller.

Nous savons ce qu'elle signifie pour la formation de vos pasteurs et ce qu'elle représente pour le Protestantisme français qui, par son histoire, par la noblesse et la pureté de son idéal, tient une place si éminente et si généralement reconnue dans la famille internationale protestante et qui projette son rayonnement sur le monde latin.

« Nous sentons à cette occasion, dit le Docteur Schrenk dans l'adresse qu'il m'a remise pour vous, la communion profonde qui nous unit avec vous dans la lutte pour la vérité et le progrès du travail théologique, mais surtout dans la foi en l'Évangile de la Réformation et dans le service pour l'Église de Jésus-Christ.

« Nous souhaitons qu'il soit donné à votre Faculté, pour les années qui suivront, en une riche mesure, les possibilités d'un travail fécond et progressif, qu'elle soit fortifiée dans un esprit de certitude et de foi et qu'elle profite d'une collaboration heureuse entre professeurs qui allient la science à la conscience, et de nombreux étudiants pleins de zèle.

« Nous espérons que la cause commune de notre foi évangélique nous unira toujours davantage dans toutes nos Églises et Facultés. »

Faculté de Théologie de l'Église libre du canton de Vaud (1)

Monsieur le Doyen,
Messieurs et honorés Collègues,

La Faculté de Théologie de l'Église évangélique libre du canton de Vaud exprime ses félicitations et présente ses meilleurs vœux à la Faculté de Théologie protestante de Paris, célébrant à cette heure le jubilé semi-séculaire de sa fondation.

Ouverte elle-même il y a quatre-vingts ans, notre Faculté n'a pourtant point le sentiment d'être votre aînée; car elle honore en vous, Messieurs, la continuation de l'antique et glorieuse Faculté de Strasbourg. N'est-ce pas à celle-ci qu'avaient appartenu d'abord, comme maîtres ou comme disciples, ces théologiens qui, chassés d'Alsace en un moment tragique de votre histoire nationale, mais n'ayant pas perdu courage, reconstituèrent leur école à Paris?

Hélas! aucun d'eux n'est plus ici pour recevoir nos hommages: ni les deux premiers initiateurs, Frédéric Lichtenberger et son éminent collaborateur, Auguste Sabatier, ni les deux professeurs qui leur furent adjoints dès l'acte de fondation de votre Faculté, Albert Matter et Philippe Berger, ni tant d'autres qui, tout de suite ou dans les années subséquentes, furent associés à leur travail ou leur succédè-

(1) Adresse calligraphiée sur parchemin, apportée par M. le professeur Ph. Bridel.

rent. Pendant ces cinquante années d'existence, la Faculté protestante de Paris n'a pas vu seulement s'exercer à ses dépens cette sévère loi de la mort qui pèse sur la race humaine et fait régulièrement disparaître une génération devant l'autre, mais combien de ses professeurs n'ont-ils pas été retranchés au milieu de leur carrière active ?

Tous, du moins, laissent derrière eux des œuvres attestant l'esprit de sérieux et fécond labour qui régna toujours dans votre école : œuvres dont plus d'une compte parmi les plus précieux trésors de la théologie évangélique de langue française. Nous n'en citerons qu'une : cette riche *Encyclopédie des Sciences religieuses* qui, fondée et magistralement dirigée par Lichtenberger, — si elle a réclamé, sans doute, la collaboration de beaucoup d'autres écrivains encore, — fut avant tout, on peut le dire, l'œuvre commune de la première génération de professeurs et de chargés de cours de la Faculté de Théologie protestante de Paris.

Et vous demeurez fidèles à ces nobles traditions, Messieurs et honorés collègues. Car il n'est aucun d'entre vous à qui nous ne devons de très belles et très solides études, dont nous-mêmes et nos étudiants recueillons le fruit avec gratitude. Nous vous remercions et nous vous admirons de savoir ainsi, au milieu de tant d'autres occupations qui vous sollicitent, et malgré tout le temps que vous donnez à la prédication et au service direct des Eglises, contribuer, avec une ardeur qui ne se lasse pas, à l'enrichissement de notre littérature théologique dans les domaines les plus variés : étude critique de nos Livres saints, patristique et histoire de l'Eglise, doctrine chrétienne, psychologie religieuse, théologie pastorale, catéchétique, liturgique.

Nous ne saurions clore cette lettre sans dire que, parmi tant de choses dont nous vous sommes redevables, nous comptons le bienveillant accueil que vous avez toujours fait à ceux de nos étudiants qui sont allés demander à votre Faculté le complément de leur culture scientifique. N'est-ce pas chez vous, notamment, que fut autorisé à prendre sa licence un de nos bacheliers, Henri Lecoultre, qui devait devenir bientôt, mais pour trop peu de temps, professeur dans notre Faculté ?

A cette expression de notre gratitude, nous ajoutons nos vœux jubilaires, et, du fond du cœur, nous prions le Père céleste et le divin Chef de l'Eglise de vous renouveler quotidiennement les forces du corps, de l'âme, de l'esprit et de bénir vos efforts, Messieurs et honorés collègues, pour la formation de pasteurs instruits et zélés.

Lausanne, le 3 Novembre 1927.

Ph. BRIDEL.
René GUIBAN.

Paul LAUFER.
Aug. GAMPERT.
Jean MEYHOFFER.

Faculté de Théologie de l'Eglise indépendante de Neuchâtel (1)

Monsieur le Doyen,
Messieurs les Professeurs,

A l'occasion du Cinquantenaire que vous célébrez, j'ai l'honneur de vous apporter, de la part de la Faculté de Théologie de l'Eglise évangélique neuchâteloise indépendante de l'Etat, un triple message de félicitations, de remerciements et de vœux.

Nous félicitons très sincèrement votre Faculté non seulement d'avoir vécu et prospéré comme elle l'a fait pendant les cinquante ans écoulés depuis sa fondation, mais encore d'être, par la grâce de Dieu, ce qu'elle est aujourd'hui et d'envisager l'avenir avec confiance et en ne demandant qu'à poursuivre fidèlement son œuvre si belle et si utile.

Et puis, en remerciant avec vous Celui qui vous a si richement bénis au cours de ce demi-siècle, nous tenons à vous exprimer notre vive reconnaissance de tout ce que vous faites, soit pour nous en particulier par le bienveillant intérêt que vous témoignez à ceux de nos étudiants qui ont le privilège de venir suivre vos cours, soit en général pour l'Eglise et la théologie par votre enseignement distingué et par les ouvrages éminents que vous publiez.

Enfin nous vous souhaitons de voir année après année de nombreux jeunes gens, bien disposés et bien préparés, devenir vos disciples assidus, en sorte que vous puissiez continuer votre activité avec joie et succès au service de Jésus-Christ et de son Eglise. A cet effet nous demandons également à Dieu qu'il vous renouvelle sans cesse les forces du corps, de l'âme et de l'esprit par le secours de sa grâce et de sa paix. Ainsi soit-il à sa gloire et pour l'avancement de son règne!

(1) Allocution prononcée par M. le Prof. Comtesse.

TCHÉCOSLOVAQUIE.

Faculté de Théologie de l'Université de Prague (1)

La Faculté de Théologie protestante de Prague, l'Eglise évangélique de Bohême m'ont chargé d'apporter à la Faculté de Paris les meilleures salutations et les vœux les plus sincères.

Il serait exagéré de dire que la Faculté de Prague se considère comme une fille de la Faculté de Paris, mais il est juste de dire que la Faculté de Prague considère la Faculté de Paris comme sa marraine.

Parmi les six professeurs de la Faculté de Prague, il en est deux qui portent avec fierté le titre de Docteur en Théologie, *honoris causa*, de Paris. Nous avons pris dans beaucoup de nos règlements modèle sur la Faculté de Paris.

J'apporte ici tous nos sentiments de gratitude à la Faculté de Paris qui facilite à nos étudiants en théologie un séjour très profitable pour la théologie et la vie spirituelle. Nous en sommes très reconnaissants surtout à M. le Doyen.

C'est une belle chose que d'avoir trouvé, dans vos églises protestantes de France, les moyens de pouvoir maintenir une Faculté de Théologie de si haute valeur. Vous avez su y réaliser l'union intérieure et organique entre la foi chrétienne et la liberté de la science.

Et je terminerai par un dernier mot en pensant à votre Faculté :
Vivat, crescat, floreat!

Faculté de Théologie évangélique de Bratislava

Très honoré Monsieur le Doyen,

... Nous acceptons de grand cœur et avec reconnaissance de participer à une manifestation qui nous touche tout particulièrement. Nous sommes, en effet, fiers des liens affectueusement étroits unissant notre Haute-Ecole de Théologie à votre éminente Faculté.

Le Conseil de notre Faculté a désigné M. le Professeur Aladar Horniansky pour la représenter aux fêtes du cinquantenaire de l'établissement à Paris de la Faculté libre de Théologie protestante.

(1) Allocution prononcée par M. le Doyen Zilka.

Je tiens également à vous marquer personnellement à vous, Monsieur le Doyen, toute notre gratitude pour l'empressement que vous avez mis en toute circonstance à nous être agréable.

Veillez, Monsieur le Doyen, assurer tous les membres de votre éminente Faculté de nos sentiments d'affection fraternelle et d'inaltérable dévouement et croire à mes sentiments de haute estime et d'attachement profond. (1)

Lic. Michal BODICKY,
Doyen.

(1) M. Horniansky, dont la venue avait été annoncée, a été retenu au dernier moment en Slovaquie par son état de santé.

DOCUMENTS



II

ÉGLISES ORTHODOXES ET ÉGLISES ÉVANGÉLIQUES

PATRIARCAT OECUMÉNIQUE (1)

Sa Sainteté le Patriarche œcuménique de Constantinople a bien voulu me charger d'apporter à la Faculté libre de théologie protestante de Paris ses paternelles salutations. Elle est heureuse de constater le grand développement qu'a pris dans ces cinquante années un établissement scientifique et religieux qui cultive avec ferveur la théologie des premiers siècles et qui, approfondissant la doctrine du λόγος σπερματικός, continue avec piété l'œuvre de ces grands docteurs et apologistes Clément d'Alexandrie, Origène, Justin le philosophe et martyr, Athénagore et Aristide. L'Eglise orthodoxe a toujours tenu grand compte de la science protestante. Elle est convaincue que le christianisme n'a rien à redouter des lumières. Elle se sent unie dans l'essentiel à toutes les Eglises chrétiennes et elle reprend pour son compte, elle, l'Eglise d'Orient, la devise du grand théologien d'Occident: *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.*

(1) Allocution prononcée par Mgr l'archimandrite Vassilakis, supérieur de l'Eglise grecque orthodoxe de Paris.

UNION DES EGLISES ÉVANGÉLIQUES PROTESTANTES
DE BELGIQUE (1)

Monsieur le Doyen, Mesdames, Messieurs,

L'Union des Eglises évangéliques protestantes de Belgique, que j'ai l'honneur de représenter, est heureuse de pouvoir s'associer aux cérémonies de ces deux journées. Sans doute, nos Eglises n'ont pas toutes l'occasion de profiter directement du travail de pensée qui se poursuit ici, puisque notre Union compte des communautés de quatre langues différentes : selon les villes et les églises, les cultes sont célébrés en français, en flamand, en allemand ou en anglais.

Toutefois, les Eglises belges partagent le sort du pays qui est le leur; la Belgique, bien que jalouse de son indépendance et possédant des caractéristiques spirituelles qui lui sont propres, n'en demeure pas moins un petit pays, et par le fait même ne craint pas de demander à ses voisins leurs fruits les plus excellents, pour se les assimiler. Aussi est-ce de tout temps que les Eglises de langue française en Belgique ont appris à connaître les penseurs protestants de France; la piété de nos communautés s'est souvent alimentée et s'alimente encore à des œuvres qui ont été écrites dans votre pays.

La Faculté de théologie protestante fête ses cinquante ans d'existence à Paris. Cinquante ans, à première vue, n'apparaissent guère comme un long passé. Mais, quand on songe à ce que représente déjà ce passé, on reste confondu d'admiration. Que de fois, nous, pasteurs de Belgique, n'avons-nous pas eu recours, pour préciser notre pensée ou pour mieux faire comprendre à des contradicteurs ce qu'est le christianisme dans la libre foi protestante, combien de fois n'avons-nous pas eu recours aux œuvres d'un Sabatier, d'un Lichtenberger, ou bien encore aux écrits plus récents, mais non moins riches et précis, de ceux qui professent actuellement dans votre Faculté! Il y a bien des discussions, bien des luttes, où nos pasteurs comme aussi nos laïques eussent été inférieurs à leur tâche, s'ils n'avaient possédé des armes intellectuelles solides; or, ces armes, c'est dans les travaux de votre Faculté, dans les écrits de ceux qui s'y sont formés, que bien souvent nous sommes allés les chercher.

(1) Message transmis par M. le Pasteur Edm. Rochedieu, délégué.

Sans la fidélité que représentent ces cinquante ans d'activité au profit de la cause de l'Évangile, nos Églises de Belgique, comme tant d'autres dans les pays de langue française, auraient ignoré beaucoup de choses qu'il était bon qu'elles connaissent.

Monsieur le Doyen, Messieurs, ce n'est pas simplement un message de grande cordialité que vous transmet l'Union des Églises évangéliques protestantes de Belgique, c'est aussi, c'est surtout, l'expression de notre gratitude.

Verviers, le 7 novembre 1927.

EGLISE CHRÉTIENNE MISSIONNAIRE BELGE (1)

Monsieur le Doyen,
Messieurs les Professeurs,

C'est un grand honneur pour moi, comme pour l'Eglise chrétienne missionnaire belge que je représente, d'avoir été convié à votre Jubilé cinquantenaire. J'en suis d'autant plus reconnaissant que notre Eglise — et même nos Eglises de Belgique — n'ont pas de Faculté de Théologie et que c'est donc sans aucun prestige académique que j'apparais ici.

Et cependant, nous le savons, nous comptons pour quelque chose, pour beaucoup même, dans votre affection, puisque votre regard, en formant des pasteurs, se porte intensément vers l'avenir et que nous, nous sommes une Eglise en formation, une Eglise de l'avenir. Comment ne nous aimeriez-vous pas à ce titre-là; d'autant plus que tant de liens unissent France et Belgique, tant de tragiques souvenirs, tant de sang versé, tant de communs idéals ?

Et le protestantisme belge, qui tient par un fil ininterrompu mais étrangement ténu aux Eglises belges de la Réformation, tant la persécution fut terrible et radicale, se sent tellement en communion avec vos Eglises de France, qu'en parlant de vos Huguenots, il nous arrive — pardonnez-nous cette bien douce illusion — de dire : « Nos ancêtres spirituels ! »

Vous comprendrez donc, Messieurs et honorés frères, que mon message soit tout d'affection et de confiance.

Les vœux que nous formons pour la Faculté de Paris sont d'autant plus sincères et profonds que nous savons le beau ministère de plusieurs de nos pasteurs sortis de votre Ecole, et que nous ne voulons pas oublier que l'un d'entre vous est fils de notre Belgique et enfant de notre Eglise.

Puisse l'avenir de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, au service de Jésus-Christ et de son Eglise, être florissant et béni.

Au nom du Conseil synodal de l'Eglise chrétienne missionnaire belge,

Le Secrétaire général :
Em. HOYOIS.

(1) Message transmis par M. le Pasteur Hoyois, délégué.

ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LUTHÉRIENNE DE HONGRIE (1)

Budapest, 1^{er} novembre 1927

Monsieur le Doyen,

...Permettez que je salue, au nom de l'Eglise Universelle Evangélique de la Hongrie, avec les sentiments fraternels les plus chaleureux, la Faculté dont l'excellent enseignement a tant profité à la jeunesse de notre Eglise évangélique. Ayant été pendant douze ans professeur de théologie, je suis bien à même, s'il y a quelqu'un, de pouvoir bien apprécier l'œuvre bénie de la Faculté concernant les Vérités divines et l'Evangile du Christ. La Faculté théologique, au surplus, si elle n'avait parmi les nombreux professeurs vivants et décédés que les deux noms immortels de Sabatier et de Ménégoz, mériterait la reconnaissance de l'Eglise évangélique de tous les pays. Si je suis parmi ceux qui peuvent participer, même de loin, à la fête, c'est seulement grâce à votre attention très obligeante, M. le Doyen; et quand j'en exprime notre reconnaissance, veuillez encore combler votre bonté en transmettant à la Faculté théologique de Paris les salutations les plus chaleureuses de l'Eglise Evangélique Universelle de Hongrie.

Que Dieu bénisse la Faculté! Quant à vous, Monsieur le Doyen, veuillez agréer nos sentiments les plus distingués et les plus reconnaissants.

D. Alexandre RAFFAY,
Evêque de l'Eglise év. Luth. de Hongrie.

(1) Message envoyé par M. l'évêque A. Raffay.

PATRIARCAT DE L'ÉGLISE ORTHODOXE AUTOCÉPHALE
DE ROUMANIE (1)

Mesdames, Messieurs,

Je viens de très loin pour vous apporter un cordial salut de la part de l'Église orthodoxe de Roumanie à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris.

Il valait la peine de vaincre toutes les difficultés du voyage, puisqu'il s'agit d'une institution de haute culture chrétienne ayant eu pour professeurs des grandes valeurs de la culture française et de la culture universelle.

C'est pourquoi, pensant au glorieux passé de cette institution et à son présent non moins glorieux, Sa Sainteté, le Patriarche de l'Église orthodoxe de Roumanie m'a accordé le grand honneur de venir ici présenter ses chaleureuses félicitations et exprimer ses meilleurs vœux pour l'avenir de cette Faculté.

Ce serait le moment, Mesdames et Messieurs, d'aborder en quelques mots la question du rapprochement entre les églises de la chrétienté. Mais, voilà ! Devant un si joli sujet du christianisme actuel, où l'on pourrait s'étendre très longuement, je suis arrêté par la brièveté du temps, par les trois minutes qui sont mises à ma disposition.

Je vais donc, Mesdames et Messieurs, passer au second point de mes félicitations. Je ne suis pas seulement le représentant officiel de l'Église de Roumanie, mais je suis aussi le représentant de la Société des Dames Roumaines de l'Église orthodoxe, Société d'une grande vitalité religieuse dont la vaillante présidente que vous connaissez de nom, la Princesse Cantacuzène, m'a chargé de lire le message que j'ai en main. Toutefois, comme ce message est assez long, je dois me dispenser de le lire pour ne pas dépasser les trois minutes accordées.

Aussi permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de passer au troisième point. Je suis, en outre, le représentant du Gouvernement Roumain lui-même qui, lui aussi, a voulu dire son mot en accordant une haute distinction à M. le Doyen de la Faculté, à qui j'ai l'honneur de remettre les insignes de Grand Officier de l'Ordre de la Couronne de Roumanie.

Et maintenant, vive la Faculté de Théologie Protestante de Paris, Vive le Doyen, Vivent les Professeurs et les étudiants.

(1) Allocution prononcée par le Délégué de S. S. le patriarche de Roumanie, Mgr l'archimandrite Jules Scriban, assisté de M. le supérieur et de M. le maître de chapelle de l'Église roumaine orthodoxe de Paris.

SOCIÉTÉ ORTHODOXE NATIONALE DES FEMMES ROUMAINES

Bucarest, le 3 novembre 1927

Mon Cher Doyen,

La Société orthodoxe nationale des Femmes roumaines est fière d'être représentée par Sa Sainteté le Père Scriban, membre du Comité Central de notre Société orthodoxe, au jubilé de la Faculté Libre de théologie protestante de Paris.

Notre Société, qui a eu l'immense satisfaction de collaborer avec vous et vos associations durant ces dernières quatorze années, s'associe à l'hommage que la nation roumaine entière apporte aujourd'hui par Sa Sainteté à votre Faculté et à vous-même, Monsieur le Doyen, qui n'avez cessé de propager d'une façon si remarquable la doctrine chrétienne, cherchant toujours à nous rapprocher et à nous unir.

Nous ne pouvons pas non plus oublier l'appui que vous avez donné à nos étudiants en théologie et la directive morale et religieuse qu'ils ont reçue dans vos foyers, où vous les avez accueillis comme vos fils spirituels.

Nous saluons tout particulièrement la date mémorable de ce jubilé qui consacre cinquante années d'une magnifique activité sociale et chrétienne et nous vous assurons, Monsieur le Doyen, du concours dévoué que la Société orthodoxe nationale des Femmes roumaines ne cessera de vous prêter dans toutes les occasions, vous assurant aussi des sentiments d'admiration et de respect qu'elle vous garde.

Recevez, Monsieur le Doyen, l'expression de mes sentiments de chaleureuse sympathie.

La Présidente :

Princesse Alexandrine Gr. CANTACUZÈNE.

EGLISE RÉFORMÉE DE TRANSYLVANIE

Cluj-Kolozsvar, 28 octobre 1927.

Monsieur le Doyen,

J'ai retardé la réponse à votre très aimable lettre du 20 septembre, puisque c'était avec réticence que je contemplais la nécessité de vous devoir refuser de prendre part personnellement au jubilé de votre Faculté, auquel vous avez eu la bonté de me convier si gracieusement.

Il m'est impossible d'y prendre part en personne et de me réjouir avec vous dans cette occasion solennelle. Mais ce n'est pas avec moins de gratitude envers la bonté du Seigneur qui, après tant de souffrances et de luttes pour la foi, a laissé ses Eglises protestantes de France atteindre ce jour joyeux, que j'offre mes vœux les plus sincères pour la prospérité de votre Faculté et de vos Eglises.

... C'est avec une sollicitude spéciale que mon Eglise et moi suivons les destins des Eglises protestantes françaises, car nos Eglises ont eu des périodes de souffrance et de persécution en différentes époques; nous pouvons apprécier les sacrifices que vous avez faits pour la foi, et c'est avec satisfaction que nous considérons les résultats de votre admirable persévérance dans notre foi commune.

Aussi les liens invisibles, établis par les souffrances et la foi communes, sont assez forts pour nous réunir aussi en quelque prochaine occasion dans la chair et fortifier les liens personnels qui ont été établis par votre visite à notre Faculté de Cluj, et l'accueil gracieux que nos étudiants ont reçu à votre Faculté de Paris.

C'est avec gratitude et profonde sympathie que notre Eglise Réformée de Transylvanie envoie ce message par écrit, regrettant profondément de ne pouvoir prendre part au jubilé de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris par ses délégués.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Dr AL. MAKKAI,
Evêque.

ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LUTHÉRIENNE DE SUÈDE
ARCHEVÊCHÉ D'UPSALA

*Au Vénérable Doyen de la Faculté de Théologie Protestante
à Paris*

Cher Doyen,

Songeant à votre Faculté que j'ose appeler moi-même, ancien étudiant à jamais reconnaissant, ma Faculté, et en envoyant ce message pour votre jubilé, auquel je ne puis pas assister en personne à mon grand regret, je sens que les souvenirs deviennent plus forts que moi.

J'entends la parole saccadée et irrésistible d'Auguste Sabatier. Sa vitalité et la force de sa spiritualité étaient telles qu'il attire encore mon attention et ma gratitude souvent dans mes pensées et mes prières intimes. Il avait toute la force de sa souche paysanne des Cévennes.

Un de mes premiers soucis à Paris, il y a trente-trois ans et demi, était de trouver une librairie de théologie. Chez Fischbacher, j'ai eu le bonheur, riche en conséquences, de rencontrer M. Eugène Ménégoz, le fidéiste conséquent et l'incarnation d'une fidélité amicale qui a été pour moi excessivement précieuse. C'est lui qui m'a introduit dans votre Faculté.

C'est ainsi que j'ai fait bientôt la connaissance de M. Gaston Bonet-Maury, qui avait des relations d'enfance avec Stockholm et la Suède, et qui, avec une bienveillance sans bornes, était prêt à aider tout le monde. Je ne sais pas comment cet aristocrate de naissance a pu suffire à toutes ces bontés qu'il a témoignées sans différence aux plus humbles, comme aux plus grands du savoir, de la civilisation et de la société.

Je vois, à côté du vieillard élancé et svelte qu'était Bonet-Maury la figure rassise et lourde de l'éminent dogmaticien luthérien Vaucher, qui était en même temps une autorité pour les choses liturgiques. M. Vaucher était le représentant solide et foncier de ma propre confession évangélique luthérienne. Il a représenté aussi l'esprit œcuménique de cette section de l'Eglise qu'on appelle du nom de Luther.

M. Samuel Berger a connu personnellement, je crois, tous les chanoines érudits de l'Angleterre et de la France. Dans son domaine, la Bible Latine, il a rempli ce que le Créateur exige de chaque homme, c'est-à-dire de savoir quelque chose et de savoir faire quelque chose mieux que tous les autres.

Chercheur infatigable et pénétrant, dans la Bible et dans les

études religieuses, M. Ehrhardt a exposé, avec une synthèse heureuse de lucidité et d'un sens profond des réalités spirituelles, les problèmes de l'éthique et la pensée directrice de l'Évangile.

Je n'ai pas encore nommé les deux Réville, envers lesquels j'ai contracté une dette de reconnaissance pour la bonté qu'ils m'ont témoignée d'abord, et ensuite pour m'avoir introduit aux études de l'histoire comparée des religions. Ce n'est pas sans un chagrin très sensible que je songe aux heures, aux longues heures que M. Jean Réville a consacrées à mon vaste manuscrit sur *La Vie Future d'après le Mazdéisme*. J'ai appris de lui une chose, qui était pour moi nouvelle, c'est-à-dire qu'un livre, traitant même un sujet assez spécial de l'histoire religieuse, doit, comme n'importe quel livre savant sur des choses historiques et philosophiques, être compréhensible même en dehors du petit groupe des experts. Voilà une leçon qui m'a été extrêmement utile, parce qu'elle m'a montré la belle tradition, surtout française.

M. Adolphe Lods, mon contemporain et ami intime parmi les professeurs de la Faculté de théologie d'alors, est le seul encore en vie parmi ceux qui ont consacré un insigne et savant labeur à l'examen de ma thèse et à la soutenance de cette thèse, le 24 janvier 1901. Celui qui est maintenant le Doyen de cette Faculté, était déjà alors son membre honoré, M. Raoul Allier, l'homme et le leader des jeunes; sa ferveur était contagieuse, disons plutôt inspiratrice, et il est, jusqu'à ce jour, le théologien qui, dans l'Église et la théologie tout entière, a analysé et approfondi comme aucun autre le sens de la conversion personnelle.

Cher et très honoré Doyen ! Votre Faculté, qui célèbre en ces jours son cinquantenaire, est un foyer sacré et béni d'étude et de vie spirituelle. J'ai passé des heures fructueuses dans votre excellente bibliothèque. J'ai été extrêmement heureux et reconnaissant d'avoir pu, il y a un an, rencontrer dans le Séminaire ceux qui continuent à présenter les travaux et les traditions de la Faculté avec tant d'honneur, tant de compétence et tant de dévouement évangélique. Les prouesses religieuses et intellectuelles de votre Faculté ont une valeur qui dépasse les frontières de votre grande patrie et les sections de l'Église Universelle qui sont représentées dans les personnes des professeurs. Votre tâche est difficile et magnifique. C'est avec une admiration sincère que j'ai constaté depuis trente-trois ans combien la théologie et les recherches religieuses de votre Faculté sont hors de proportion avec le nombre des protestants Français et des théologiens évangéliques Français. Voilà pourquoi je suis doublement reconnaissant de l'hospitalité généreusement accordée et toujours promise à des étudiants suédois.

Que l'Éternel bénisse tous les professeurs de votre Faculté que j'ai le privilège de regarder et d'estimer comme des amis personnels et dont l'Esprit évangélique et l'apostolat sont une inspiration pour la

Chrétienté tout entière! Que Dieu bénisse tous les étudiants de la Faculté d'aujourd'hui et de l'avenir! Demandons la paix et la prospérité de votre Faculté. Que ceux qui l'aiment et la soutiennent jouissent du repos. A cause du zèle de votre Faculté pour la Vérité je fais des vœux pour son bonheur. Que Dieu nous rende toujours plus forts et plus unis dans Sa Vérité!

Votre reconnaissant et de tout cœur dévoué.

Nathan SÖDERBLOM.

Upsala, novembre 1927.

ÉGLISE NATIONALE TCHÉCOSLOVAQUE

Cher Monsieur le Doyen,
Mesdames et Messieurs,

C'est pour moi un privilège spécial de pouvoir représenter pendant ce jubilé de la Faculté libre de Théologie protestante notre Eglise tchécoslovaque.

L'Eglise tchécoslovaque est très heureuse de pouvoir s'unir à la grande joie de tous ceux qui sont venus fêter le cinquantenaire de la Faculté si célèbre, qui joue son rôle si important, non seulement dans le protestantisme français, mais aussi dans le christianisme mondial.

Notre Eglise connaît et apprécie très bien les travaux excellents de son docte doyen et de ses professeurs célèbres. Elle apprécie spécialement la large compréhension de son doyen pour les étudiants des pays amis qui trouvent à la Faculté un accueil plus que paternel, qui unit pour toujours nos cœurs à la Faculté. J'ose le dire, le temps vécu à la Faculté, c'est pour moi le moment le plus joli de ma vie. Je suis très heureux d'en pouvoir manifester ma vive reconnaissance à cette occasion pour nous si célèbre.

Les relations scientifiques entre notre pays et la France, entre l'Université de Paris et celle de Prague, étaient toujours très fréquentes, c'étaient comme deux sœurs qui s'encourageaient ensemble dans leurs efforts scientifiques.

C'était aussi un de nos prédécesseurs de M^e Jean Huss, Mathias de Janoy, qui a étudié à Paris, et qui en a apporté les idées réformatrices dans notre patrie. Je le rappelle, parce que notre Eglise n'est que la continuation étouffée, c'est vrai, par la force, mais ressuscitée par Dieu, de cette grande Réformation hussite, qui précédait d'une centaine d'années une autre grande Réformation.

A cette occasion solennelle je n'ai aucun autre désir que les relations si heureusement nouées entre notre Eglise et la Faculté de Paris se resserrent toujours de plus en plus par ce lien éternel de la Vérité et de l'Amour de l'Évangile de Christ.

Dr J. Rostislav STEJSKAL,
Evêque.

ALLOCUTION DE M. LE D^r F.-J. KROP, ROTTERDAM

Monsieur le Doyen,
Messieurs les Professeurs,
Mesdames et Messieurs,

Toujours ces fatidiques « 5 à 6 minutes » qui m'ont déjà tant handicapé le 9 juillet dernier, lors de la séance générale de la Société de l'histoire du Protestantisme français, et qui me feraient détester les horloges et les montres parisiennes, marchant toujours au triple galop, — s'il était permis de détester quelque chose en ces jours de fête.

Marchons donc vite et posons en principe que ce n'est pas le pasteur de l'Eglise Réformée Nationale de Hollande qui va vous parler; ni même le fondateur et secrétaire général du Comité de secours aux Eglises de France qui va vous transmettre un message de la part de vos nombreux amis dans le pays du Taciturne et de la Reine Wilhelmine; mais tout simplement l'enfant du Protestantisme français et l'élève de la Faculté de Paris, qui va laisser parler son cœur, certain qu'il est de trouver le chemin du vôtre.

Je me vois encore arriver à Paris en 1893, après avoir passé par Glay et Saint-Quentin, tout gauche et passablement dépaycé. Le lendemain de mon arrivée, visite protocolaire et obligatoire chez le doyen d'alors, M. F. Lichtenberger. Jamais je n'oublierai ce vénérable vieillard, m'invitant à m'asseoir bien près de lui, et me posant à brûle-pourpoint cette question : « Aimez-vous la France ? »

— Mais... oui, Monsieur le Doyen; mais je suis Hollandais et je compte bien le rester.

— Personne ne vous empêchera d'aimer votre pays par-dessus tout, mon jeune ami, fut la souriante réplique. Nous vous demandons seulement d'aimer un peu la France; quant à nous, nous vous considérons dès à présent comme l'un des nôtres; et maintenant, allez voir votre patron, M. Bonet-Maury, et tâchez de bien vous entendre avec le directeur du Séminaire.

Bien m'entendre avec le directeur du Séminaire, avec ce cher M. Ménégot; mais il aurait fallu y mettre quelque bonne volonté pour *ne pas* m'entendre avec lui; lui, si bon, si indulgent, si soucieux de comprendre ses chers étudiants et de partager leurs peines et leurs soucis! Je me sens encore tout ému, quand je songe aux paroles qui réjouirent le cœur de mon vénéré père, lors d'une visite d'adieux que nous fîmes ensemble dans ce cabinet bien connu du directeur : « Votre fils ne m'a jamais fait de peine; nous l'avons beaucoup aimé; et lui, il nous l'a bien rendu. »

Restait cette fameuse visite à mon patron, M. Gaston Bonet-Maury, à laquelle la plus élémentaire politesse m'obligeait la première semaine de mon arrivée à la capitale. Quelle amabilité; quel désir de rendre service; quel besoin inné de se dévouer pour les autres! Non, jamais je ne passe par la rue d'Assas, sans me rappeler cette demeure hospitalière où je trouvai bientôt plus qu'un professeur et plus qu'un patron officiellement désigné par le doyen; où je trouvais un ami paternel et... un grand ami de la Hollande bien que fervent patriote français. C'était toujours cette même question, qui m'avait étonné tout d'abord, et qui revenait sous des formes diverses dans sa bouche comme dans celle du doyen : « Aimez-vous la France, son génie, son esprit, ses vieux Huguenots et leurs descendants ? »

Ah, messieurs, je ne me doutais guère, à cette époque, de l'honneur douloureux que la France protestante me ferait un jour, quand elle fit un appel confiant à la fidélité de mon affection, aux jours d'angoisse et de deuil que nous n'avons pas encore oubliés et que nous n'oublierons jamais. Mais je n'oublierai pas non plus mon émotion profonde, lorsque mon vieux maître, déjà cassé par l'âge et la souffrance, me serra dans ses bras le 6 mai 1919, au siège bien connu de la Société de l'histoire du Protestantisme, et qu'il prononça, à travers ses larmes, ces paroles touchantes, qui furent ma plus haute récompense : « Mon cher ami, je bénis Dieu de t'avoir revu avant de mourir et de pouvoir te dire, peut-être pour la dernière fois, que tu n'as pas trompé notre espérance. »

Chers maîtres disparus, et il convient de joindre à vos noms ceux d'Auguste Sabatier, d'Ed. Vaucher, de Sam. Berger, d'Edm. Stapfer, de J Réville et de L. Massebieau, vous n'avez pas besoin qu'une voix amie réponde pour vous à l'appel de ce jour; vous êtes ici présents par votre esprit et par vos œuvres qui vous suivent, et vous me permettez, moi et mes camarades, de déposer sur votre humble tombe la couronne de notre respectueuse reconnaissance et de notre fidèle attachement à votre mémoire bénie.

* * *

Mais les morts ne me font pas oublier les vivants, parmi lesquels on me permettra de signaler tout d'abord mes maîtres immédiats : MM. E. Ehrhardt, Eug. de Faye, Ad. Lods et R. Allier. Que dirai-je d'eux ?

L'inoubliable Charles Wagner, dont je relisais ces jours-ci l'émouvante biographie, a dit un jour : « Il y a quelque chose de plus rare qu'un grand homme : c'est un homme. » Certes, la Faculté de Paris, a compté et compte encore dans son corps professoral de grands hommes; des hommes dont l'influence et l'action bienfaisante s'étendent bien au-delà des étroites limites de leurs Eglises; mais vous avez toujours tâché, chers maîtres, d'être des *hommes* et de former des

hommes, des caractères, des personnalités aux convictions bien arrêtées. Vous étiez respectueux de la vie intime de vos élèves et votre souci constant était, selon une expression favorite du toujours regretté Sabatier, de « sauver la foi de vos étudiants », et de leur faire comprendre que, dans le domaine de l'esprit, on ne possède réellement que ce que l'on a conquis soi-même par une lutte intérieure de tous les instants. Placés vous-mêmes à droite, à gauche, au centre, ou hors cadre, du monde théologique et ecclésiastique; unis cependant par une même méthode de travail et un égal amour de la vérité, vous aimiez voir vos élèves conserver « l'unité de l'esprit par le lien de la paix » et marcher tous ensemble, en dépit de ce qui sépare les hommes dans notre monde de liberté, à la défense de toutes les saintes causes, à la conquête du monde pour la croix du Christ.

Encore un souvenir personnel de cette année 1893, pour moi si importante et si décisive. C'était vous, Monsieur le Doyen, qui étiez chargé de la leçon d'ouverture. On m'avait mis en garde tant soit peu contre l'enseignement de Paris, et j'écoutais dans un esprit plutôt de critique que de bienveillante passivité. Et voilà que votre parole persuasive me remua, m'entraîna, pénétrant jusqu'au plus profond de mon âme, quand vous fîtes appel à ce qu'il pouvait y avoir de meilleur, de plus généreux, de plus personnel en nous. Vous devez avoir oublié les termes de votre discours, je vais vous les rappeler. « Le christianisme sera, disiez-vous, ce que seront les chrétiens. Les verra-t-on devenir ces hommes de science qui sauront conquérir et mériter la confiance des âmes altérées de vérité, qui donneront à tous l'exemple de la loyauté intellectuelle, devant lesquels il faudra répéter le mot bien connu : chez eux, les qualités de l'esprit sont autant de vertus de caractère ? les verra-t-on devenir ces hommes de justice qui, sortant enfin des chapelles et des sacristies, courront sus à toutes les iniquités et seront les ouvriers acharnés de la Cité de l'avenir ? Les verra-t-on descendre en pleine foule humaine, y souffrir avec ceux qui souffrent, y donner une voix aux aspirations parfois sublimes que les multitudes ne savent que balbutier, apaiser partout les colères qui grondent, répandre autour d'eux la contagion de la vie sainte, c'est-à-dire de la vie vraiment humaine ? Alors, nous n'aurons plus besoin d'apologies théoriques de la religion. Le Christ aura vaincu par ceux qui auront vécu de son Esprit. »

Je ne sais, Monsieur le Doyen, si vous avez toujours été content de vos jeunes auditeurs de 1893. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous avons tâché, mes camarades et moi, d'être des ouvriers de l'Action Sainte; et s'il y a eu quelque chose de bon dans notre vie, en dépit de bien des défaillances, c'est, après Dieu, à vous, cher maître, et à tous vos éminents collègues que nous le devons. Nous avons été dispersés dans la vie aux quatre coins des cieux; nous portons les couleurs les plus diverses et les étiquettes les plus variées; mais l'esprit du Boulevard Arago n'a cessé de régner entre nous et dans nos

cœurs et c'est avec un profond amour que nous nous écrivons tous, en pensant à notre chère Faculté : *Vivat, crescat, floreat.*

Hélas, faut-il que le premier terme de ce vœu nous ramène aux tristes réalités de l'heure présente? Pour vivre, il faut de l'argent et la crise financière que vous traversez met parfois en cause votre existence même; vous empêche, en tous cas, de rayonner au dehors comme vous le voudriez et comme le réclament les grands principes dont vous êtes les distingués représentants et les champions infatigables. Mais nous avons confiance en l'avenir. La France, qui est sortie victorieuse d'une guerre épouvantable, ne sera pas abattue par l'après-guerre; et le Protestantisme français ne reculera devant aucune des tâches qui lui incombent. Comptez sur votre Dieu; comptez sur tous vos amis, en particulier les élèves de la Faculté de Paris, et permettez-moi de vous remettre au nom de notre Comité et en attendant mieux, j'espère, Monsieur le Doyen, la somme de 23.000 francs dont la destination précise se trouve indiquée dans l'enveloppe que voici.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Le Comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, de vingt-cinq ans plus âgée que la Faculté de Paris, est heureux d'avoir, depuis l'origine, entretenu avec elle les plus cordiales relations, ayant compté parmi ses membres, toujours plusieurs professeurs de la Faculté. Il lui exprime ses félicitations pour l'œuvre accomplie dans le passé et ses vœux de prospérité pour l'avenir.

Le Secrétaire :

Jacques PANNIER.

D^r Théol.

Ancien élève de la Faculté.

Le Président :

John VIÉNOT,



EGLISE RÉFORMÉE FRANÇAISE DE COPENHAGUE

Monsieur et honoré Doyen,

L'heureux événement de la célébration du Cinquantenaire de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris cause à notre Eglise une vive satisfaction. Nous nous empressons de vous présenter à cette occasion nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux.

Plusieurs des Professeurs de votre éminente Institution, entre autres MM. Henri Monnier et John Viénot, nous ont honorés de leur visite et ont parlé dans notre vénérable temple du Refuge. Il en a été de même de quelques-uns de vos étudiants, parmi lesquels MM. les Pasteurs Victor Deleuran, originaire de Frédérica, et Alfred Mohn, il y a quelques années, pasteur de l'Eglise Réformée française de Stockholm. Aussi nous sentons-nous poussés à joindre à nos vœux l'expression de notre reconnaissance pour le bien que vous nous avez fait, et aimons à traduire tous nos sentiments en vous adressant la belle parole de Néhémie :

« La joie de l'Eternel sera votre force. »

Nous vous prions d'accepter en même temps pour la Faculté, le chèque ci-inclus.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré Doyen, nos salutations les plus distinguées et les plus dévouées en Jésus-Christ.

Au nom du Consistoire de l'Eglise Réformée
française de Copenhague,

G. NICOLET, Pasteur

EGLISE RÉFORMÉE DE NANCY

Monsieur le Doyen,

Trop de liens unissent l'Eglise Réformée de Nancy à la Faculté de Paris pour que nous ne vivions pas de loin avec vous le Cinquantenaire que vous célébrez. Le Conseil Presbytéral de l'Eglise Réformée de Nancy m'a donc prié de vous adresser un message où je voudrais savoir mieux traduire la reconnaissance et l'affection que nous éprouvons pour la Faculté.

Nous gardons le souvenir impérissable des Maîtres qui ne sont plus et auxquels nous devons tant et nous admirons les Maîtres d'aujourd'hui qui, dignes de leurs prédécesseurs continuent la tradition de labeur scientifique, de libre recherche de la vérité, de patiente et pieuse préparation au ministère pastoral qui a toujours été l'honneur et la gloire de la Faculté de Paris.

Veillez transmettre à vos collègues, MM. les Professeurs, l'hommage de notre gratitude et de notre fidèle attachement, à MM. les Etudiants nos vœux pour le succès de leurs études et notre salut fraternel.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, l'assurance de ma respectueuse considération.

Au nom du Conseil Presbytéral de l'Eglise
Réformée de Nancy,

Le Président :

Pierre DURAND, Pasteur.

TABLE DES GRAVURES

(Hors texte)

Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

Portraits des Doyens :

Doyen Lichtenberger (1832-1899).

Doyen Sabatier (1839-1901).

Doyen Ménégoz (1838-1924).

Doyen Stapfer (1844-1908).

Doyen Vaucher (1847-1920).

Doyen Raoul Allier (1862-19..).

Séance solennelle du Cinquantenaire :

M. le Doyen R. Allier prononce son discours.

M. le Recteur Charléty prononce son discours.

M. le Professeur Norregaard lit une adresse.

Le Séminaire de la Faculté.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|---------------|
| Introduction..... | 9 |
| SÉANCE SOLENNELLE DU CINQUANTENAIRE..... | 11-60 |
| Discours de M. le Doyen Raoul Allier..... | 17 |
| Discours de M. le Professeur John Viénot..... | 29 |
| Discours de M. le Doyen F. Brunot..... | 43 |
| Discours de M. le Professeur J. Toutain..... | 47 |
| Discours de M. le Doyen E. Ehrhardt..... | 51 |
| Discours de M. le Doyen L. Maury..... | 55 |
| Discours de M. le Recteur Charléty..... | 57 |
| SÉANCE RELIGIEUSE A L'ORATOIRE..... | 61-76 |
| Allocution de M. le Pasteur E. Morel..... | 65 |
| Sermon de M. le Pasteur M. Bœgner..... | 69 |
| JOURNÉE DU 10 NOVEMBRE..... | 77-91 |
| Discours de M. L. Delsol, Président du Conseil Municipal..... | 83 |
| Discours de M. Paul Bouju, Préfet de la Seine..... | 87 |
| Discours de M. le Doyen R. Allier..... | 89 |
| Discours de M. le Professeur F. Zilka..... | 91 |
| DOCUMENTS. I — UNIVERSITÉS ET FACULTÉS ÉTRANGÈRES. | 93-150 |
| Canada. | |
| Université Mac-Gill, Montréal..... | 95 |
| Danemark. | |
| Faculté de l'Université de Copenhague..... | 97 |
| Ecosse. | |
| Faculté de l'Université d'Aberdeen..... | 99 |
| Faculté de l'Université d'Edimbourg..... | 99 |
| Faculté de l'Université de Glasgow..... | 100 |
| Etats-Unis. | |
| Université Harvard..... | 103 |
| Union Theological Seminary..... | 104 |

| | |
|--|-----|
| Finlande. | |
| Faculté de l'Université d'Helsinki | 105 |
| Grèce. | |
| Faculté de l'Université d'Athènes..... | 107 |
| Hongrie. | |
| Faculté Libre de Budapest..... | 109 |
| Faculté de l'Université de Debreczen | 110 |
| Faculté Réformée de Sarospatak | 111 |
| Faculté de l'Université de Sopron | 113 |
| Italie. | |
| Faculté de Rome..... | 115 |
| Lithuanie. | |
| Faculté de Kaunas | 117 |
| Norvège. | |
| Faculté de l'Université d'Oslo..... | 119 |
| Faculté Libre d'Oslo..... | 120 |
| Pays-Bas. | |
| Faculté de l'Université d'Amsterdam | 123 |
| Université de Groningue..... | 123 |
| Faculté de l'Université de Leyde..... | 125 |
| Faculté de l'Université d'Utrecht..... | 126 |
| Faculté de l'Université Libre d'Amsterdam..... | 127 |
| Pologne. | |
| Faculté de Varsovie..... | 129 |
| Roumanie | |
| Faculté de l'Université de Bucarest.... | 131 |
| Faculté Réformée de Cluj-Kolozsvár..... | 132 |
| Suède. | |
| Faculté de l'Université d'Upsal..... | 135 |
| Faculté de l'Université de Lund..... | 136 |
| Suisse. | |
| Faculté de l'Université de Bâle..... | 137 |
| Faculté de l'Université de Berne | 140 |
| Faculté de l'Université de Genève..... | 140 |
| Faculté de l'Université de Lausanne..... | 141 |
| Faculté de l'Université de Neuchâtel..... | 143 |
| Faculté de l'Université de Zurich..... | 144 |
| Faculté Libre de Lausanne..... | 145 |
| Faculté Libre de Neuchâtel..... | 147 |
| Tchécoslovaquie. | |
| Faculté de l'Université de Prague..... | 149 |
| Faculté de Bratislava..... | 149 |

| | |
|---|---------|
| DOCUMENTS. II — ÉGLISES ORTHODOXES ET ÉGLISES EVANGÉLIQUES | 151-181 |
| Patriarcat Œcuménique | 153 |
| Union des Eglises Evangéliques Protestantes de Belgique | 155 |
| Eglise Chrétienne Missionnaire Belge | 157 |
| Eglise Evangélique Luthérienne de Hongrie | 159 |
| Patriarcat de l'Eglise Orthodoxe de Roumanie | 161 |
| Société Orthodoxe des Dames Roumaines | 163 |
| Eglise Réformée de Transylvanie | 165 |
| Eglise Evangélique Luthérienne de Suède, Archevêché d'Upsal | 167 |
| M. le Pasteur Docteur Krop, de Rotterdam | 171 |
| Société de l'Histoire du Protestantisme Français | 177 |
| Eglise Réformée Française de Copenhague | 179 |
| Eglise Réformée de Nancy | 181 |
| Table des Gravures | 183 |
| Table des Matières | 185 |

Imprimerie TERRIER Frères et C^{ie}
Etampes (S.-et-O.)

